

Q II 5

EX BIBLIOTHECA

Majoris Seminarii

CONSTANTIENSIS.



ANT 34



MANIOC.org

Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre



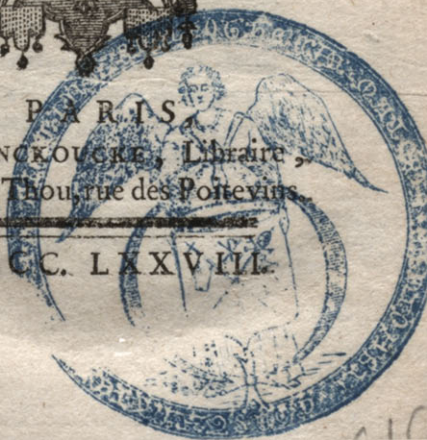
ROB

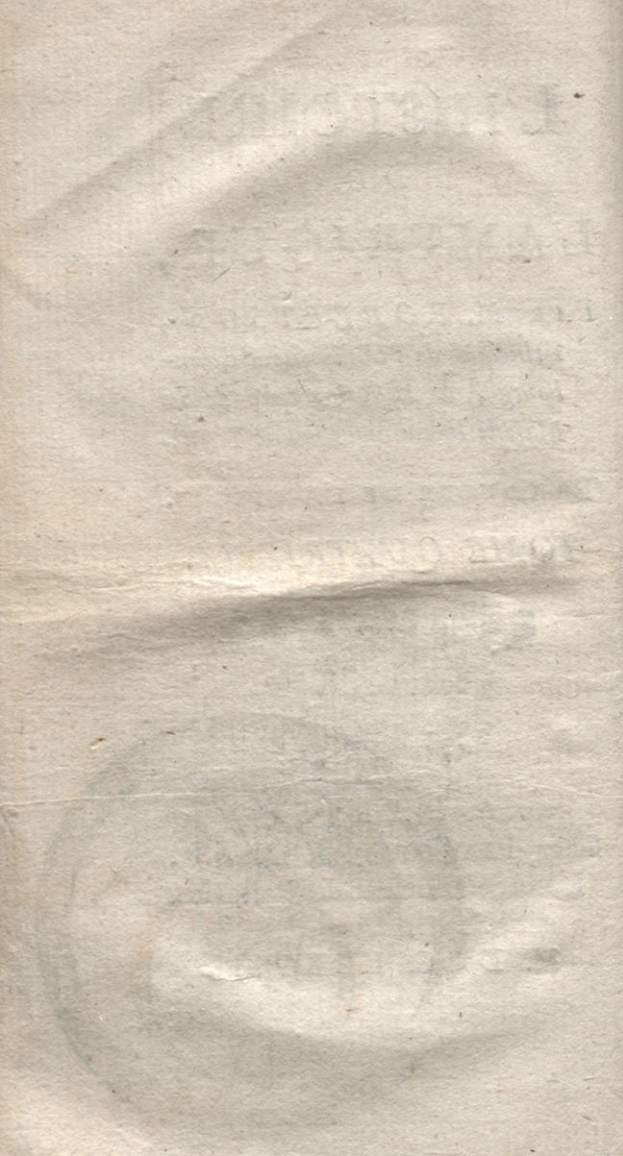
L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE,
PAR M. ROBERTSON,
*Principal de l'Université d'Edim-
bourg, & Historiographe de Sa
Majesté Britannique pour l'Ecosse.*
TRADUITE DE L'ANGLAIS.
TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
Chez PANCKOUCKE, Libraire,
Hôtel de Thou, rue des Potevins.

M. DCC. LXXVIII.







L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE



LIVRE SEPTIEME.

LA conquête du Mexique & du Pérou étant l'événement le plus éclatant & le plus intéressant de l'histoire de l'Amérique, un tableau des institutions politiques & des mœurs nationales de ces deux grands empires présente aux yeux d'un observateur intelligent l'espece humaine dans une époque singuliere de ses progrès (1).

(1) Voyez la NOTE XLVIII.
Tome IV.



Lorsque'on compare le Mexique
 Le Me- & le Pérou avec les autres parties
 xique & de l'Amérique , on peut regarder
 le Pérou ces deux empires comme des états
 plus po- civilisés. Au lieu de petites tribus
 licés que indépendantes & continuellement
 les autres en guerre , n'ayant qu'une subsis-
 parties tance précaire au milieu des bois
 de l'A- & des marais , étrangères aux arts
 mérique. & à toute industrie , ne connois-
 sant aucune subordination ni pres-
 qu'aucune forme du gouvernement
 régulier , nous trouvons au Mexi-
 que & au Pérou des nations nom-
 breuses , soumises à un seul sou-
 verain & rassemblées dans des villes,
 une législation occupée de la subsis-
 tance & de la sûreté des citoyens,
 l'empire des loix reconnu , une re-
 ligion établie , plusieurs des arts né-
 cessaires à la vie portés jusqu'à un
 certain point de perfection , & ceux
 qui servent à l'embellir commen-
 çant à se montrer.

Nations
 du nou-
 veau
 conti-
 nent in-
 férieures
 à celles
 de l'an-
 cien.

Mais si l'on compare les Améri-
 cains avec les nations de l'ancien
 continent , on ne peut plus les placer

parmi les peuples vraiment civilisés; on les trouve comme les tribus sauvages qui les environnent, ignorant entièrement l'usage des métaux & n'ayant point étendu le domaine de l'homme sur les animaux. Les seuls animaux que les Mexicains connussent l'art d'apprivoiser & de nourrir étoient les poules d'indes, les canards, des lapins, & une espece de petits chiens (1). A la vérité, ces foibles essais de leur industrie avoient rendu leur subsistance un peu plus abondante & plus sûre que celle de l'homme qui n'a de ressource pour se nourrir que la chasse; mais ils n'avoient pas tenté de se soumettre des animaux plus forts, ni de s'en faire aider dans leurs travaux. Parmi les petites especes, les Péruviens n'avoient rendu domestique que le canard; mais ils avoient apprivoisé le lama, animal particulier à leur pays, ressemblant pour la forme à un chameau

(1) Herrera, *Decad.* 2, lib. VII, c. 12.

& pour la taille un peu au-dessus du mouton. Sous la protection de l'homme cette espece s'étoit fort multipliée ; sa laine habilloit les Péruviens ; sa chair les nourrissoit. Cet animal étoit même employé comme bête de charge & portoit un fardeau modique avec beaucoup de patience & de docilité (1). Il ne servoit pas de bête de trait , & comme on ne l'élevoit que dans les montagnes on n'en tiroit pas de grands secours , si l'on en juge par différentes circonstances que rapportent les premiers historiens du Pérou.

Dans l'histoire des progrès des nations vers la civilisation , on a toujours regardé l'invention des métaux utiles & l'établissement de l'empire de l'homme sur les animaux comme des pas de la plus grande importance. Dans notre continent la société a été encore long-

(1) Vega , *p. 1, lib. VIII, c. 16*.
Zarate, *lib. I, c. 14.*

DE L'AMÉRIQUE.

tems barbare après ces deux découvertes. L'homme après avoir acquis cet empire sur la nature a vu s'écouler encore beaucoup de siècles avant que son industrie fût assez perfectionnée pour rendre sa subsistance assurée, avant que les arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités fussent inventés & qu'on eût aucune idée des diverses institutions nécessaires pour conserver l'ordre dans la société. Les Mexicains & les Péruviens privés de la connoissance des métaux les plus utiles & du secours des animaux domestiques étoient donc arrêtés par des obstacles puissans, & quoiqu'au moment de la découverte de l'Amérique ils fussent arrivés au plus haut point de leur progrès, ils paroissent encore à cette époque dans l'enfance de la vie civilisée.

Après cette observation générale sur la circonstance la plus singulière qui distingue les deux grandes nations de l'Amérique, je vais tâcher de présenter la constitution & la

Coup-
d'œil sur
les insti-
tutions
& les
mœurs
des Me-
xicains &
des Pé-
ruviens.

police intérieure de l'un & de l'autre sous un point de vue d'après lequel on pourra déterminer leur rang dans l'échelle politique & leur véritable place entre les peuplades grossières & barbares du nouveau monde & les nations civilisées de l'ancien ; c'est à-dire estimer de combien ils sont au-dessus de celles-là & au-dessous de celles-ci.

L'ancien
empire
du Me-
xique
mal con-
nu,

De ces deux empires , le Mexique a été le premier soumis à la couronne d'Espagne , mais nous n'en connoissons pas mieux pour cela les coutumes & les loix. Ce que j'ai dit ailleurs de l'inexactitude des relations qui pouvoient nous donner quelque connoissance de l'état & des mœurs des tribus sauvages de l'Amérique peut être appliqué à l'empire du Mexique. Cortès & les aventuriers qui l'accompagnerent n'avoient ni le tems, ni les lumières nécessaires pour enrichir l'histoire civile & naturelle de nouvelles observations. Ils n'avoient qu'un seul but dans leurs ex-

péditions & paroissent à peine avoir porté les yeux sur d'autres objets. Si dans quelques courts intervalles de tranquillité, lorsque la guerre cessoit & que l'ardeur du pillage se ralentissoit, les institutions & les mœurs du peuple conquis attiroient leur attention, des soldats ignorans devoient mettre dans leurs recherches sur ces objets intéressans peu d'ordre & de sagacité; aussi le tableau qu'ils nous ont tracé de la police & des loix du Mexique est superficiel & confus. Ce sont certains traits qui leur échappent sans dessein, plutôt que leurs observations directes, ou les conséquences qu'ils tirent eux-mêmes des faits, qui peuvent nous donner quelque idée du génie & des mœurs des Mexicains. L'obscurité dans laquelle l'ignorance des conquérans du Mexique a laissé les annales de ce pays s'est encore augmentée par la superstition de leurs successeurs. Comme la mémoire des événemens passés étoit conservée parmi les Mexicains par

des figures peintes sur des peaux ; sur des toiles de coton , sur des écorces d'arbres , les premiers missionnaires incapables d'entendre la signification de ces figures & frappés de leur bizarrerie , les regarderent comme des monumens d'idolâtrie qu'il falloit détruire pour faciliter la conversion des Indiens. Pour obéir à une ordonnance de Jean de Zummaraga , moine Franciscain , premier évêque de Mexico , toutes ces peintures furent rassemblées & livrées aux flammes. Ce zele fanatique des premiers moines qui s'établirent dans la nouvelle Espagne , & dont les Espagnols eux-mêmes déplorerent bientôt les effets , détruisit entierement ces monumens qui pouvoient conserver quelque trace des anciens événemens & de l'ancien état de l'empire ; & il n'en est resté que ce qu'en a pu conserver la tradition , si l'on en excepte quelques-unes de ces peintures qui échapperent aux

recherches barbares de Zummaraga (1). L'expérience de toutes les nations prouve que la mémoire des événemens passés ne peut se conserver un peu long-tems ni se transmettre avec quelque fidélité par la tradition. Les peintures Mexicaines, qui sont aujourd'hui les seules annales de l'empire, sont en petit nombre & d'une signification très-obscur. D'après ces circonstances on conçoit combien sont incomplètes les notions que nous pouvons recueillir de la petite quantité de matériaux dispersés dans les ouvrages des historiens Espagnols.

Les Mexicains eux-mêmes reconnoissoient que leur empire n'étoit pas ancien. Leur pays étoit, disoient-ils, originairement possédé plutôt que peuplé par de petites tribus indépendantes, dont les mœurs ressembloient à celles

Origine
de l'em-
pire du
Mexique.

(1) Acofta, *lib. VI*, c. 7. Torquemada *proem. lib. II*, *lib. III*, c. 6, *lib. XIV*, c. 6.

que nous avons observées chez les peuples les plus sauvages. Mais vers le commencement du dixieme siecle de l'ere chrétienne, plusieurs tribus vinrent successivement de régions inconnues situées au nord & au nord-ouest & s'établirent dans différentes provinces du pays d'*Anabac*, ancien nom de la nouvelle Espagne. Ces peuplades nouvelles, moins barbares que les habitans du pays, commencerent à leur donner quelque goût pour la vie civile. Vers le commencement du treizieme siecle, les Mexicains, nation plus formée qu'aucune de celles qui l'avoient précédée, s'avancerent des bords du golfe de la Californie & prirent possession des plaines voisines du grand lac, à peu près au centre du pays d'*Anabac*. Après y avoir résidé environ cinquante ans, ils y fonderent une ville depuis connue sous le nom de Mexico, qui devint bientôt la plus considérable du nouveau monde. Cette nation depuis son établissement dans ses

nouvelles possessions demeura comme les autres tribus de l'Amérique sans rois, gouvernée dans la paix & conduite pendant la guerre par ceux que leur sagesse & leur valeur faisoient préférer. Mais bientôt, comme il est arrivé par-tout où le pouvoir & le territoire se sont étendus, la suprême autorité tomba entre les mains d'une seule personne, & lorsque les Espagnols entrèrent dans le pays sous la conduite de Cortès, Montézume étoit le neuvième monarque regnant, non par succession mais par élection.

Selon cette tradition conservée Très-ré-
parmi les Mexicains, l'origine de cente.
leur empire est très-récente. Ils ne comptent pas plus de trois cents ans depuis la première migration de leurs ancêtres; & depuis l'établissement du gouvernement monarchique, environ cent trente ans selon quelques - uns (1), & cent

(1) *Aloma, histoire, lib. VI, c. 8, &c.*

quatre vingt dix-sept selon d'autres (1). Si d'un côté nous supposons l'empire du Mexique plus ancien, & établi depuis assez de tems pour que nous puissions admettre le degré de civilisation que lui attribuent les historiens Espagnols, il est difficile de concevoir comment un peuple qui possédoit l'art de conserver par des peintures le souvenir des événemens passés, & qui considéroit comme une partie essentielle de l'éducation des enfans le soin de leur apprendre les chansons historiques qui célébroient les exploits de leurs ancêtres (2), a laissé s'affoiblir ainsi & se perdre presque entièrement la mémoire des anciens événemens de son histoire. D'un autre côté si nous nous en tenons à l'opinion de la nation elle-même sur la nouveauté de son origine, il n'est pas plus aisé de comprendre les pro-

(1) Purchas *Pilgrim* III, p. 1068, &c.

(2) Herrera, *decad.* 3., *lib.* II, c. 18.

grès qu'elle avoit faits vers la civilisation, ni l'étendue de sa domination au tems de l'invasion des Espagnols. L'enfance des nations est si longue, lors même que toutes les circonstances sont favorables, il leur faut tant de tems pour acquérir quelque force & se donner une forme de gouvernement, que d'après la nouveauté de l'origine de l'empire des Mexicains, on ne peut s'empêcher de soupçonner fortement une grande exagération dans les descriptions avantageuses qu'on nous a données de leur gouvernement & de leurs mœurs.

Mais ce n'est pas d'après la théorie ou de simples conjectures qu'un historien peut déterminer l'état politique & le caractère d'une nation. Il ne peut fonder que sur des faits les jugemens qu'il se hasarde à prononcer. En recueillant ceux qui peuvent nous guider dans cette recherche, on en trouve qui semblent indiquer chez les Mexicains de grands progrès de civilisation,

Faits qui prouvent les progrès des Mexicains vers la civilisation.

tandis que d'autres pourroient nous les faire regarder comme n'étant pas fort différens des tribus sauvages dont ils étoient environnés. Nous mettrons les uns & les autres sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'en les comparant ils puissent former eux-mêmes leur opinion.

Droit de
propriété
établi
chez les
Mexi-
cains.

Le droit de la propriété étoit parfaitement connu & établi dans toute son étendue chez les Mexicains. Nous avons vu que chez plusieurs tribus sauvages cette notion d'un droit exclusif à la possession d'un objet étoit presque inconnue & que dans toutes elle étoit très-bornée & très-confuse. Mais au Mexique où l'agriculture & l'industrie avoient fait quelques progrès, la distinction de la propriété foncière & usufruitière, territoriale & mobilière étoit établie. Ces diverses espèces de propriétés pouvoient se transporter par l'échange ou la vente, & se transmettre par voie de succession. Tout homme libre avoit une propriété en terre. Les terres

étoient cependant possédées à différens titres. La possession étoit quelquefois pleine & entière & pouvoit se transmettre à des héritiers. Quelquefois elle étoit attachée à quelqu'office ou dignité & se perdoit avec l'office. Ces deux sortes de possessions étoient regardées comme les plus nobles & étoient particulières aux citoyens des plus hautes classes. Le gros de la nation possédoit les terres d'une manière très-différente. A chaque district étoit attribuée une certaine quantité de terres proportionnée au nombre de familles qui le formoit. Ces terres étoient cultivées par le travail de toute la communauté. Leur produit se portoit dans un magasin commun, & se partageoit entre les familles selon leurs besoins respectifs. Aucun membre de cette espèce de communauté appelée *Calpullée*, mot Indien synonyme d'*association*, ne pouvoit aliéner sa portion dont la propriété demouroit indivisiblement attachée.

à l'entretien de la famille (1). Cette distribution du territoire intéressoit chaque individu au bien général & lioit son bonheur avec la tranquillité publique.

Nombre
& grandeur de
leurs vil-
les.

Une des circonstances les plus frappantes qui distingue les Mexicains des autres nations de l'Amérique c'est le nombre & la grandeur de leurs villes. Tant que la société demeure dans l'état de barbarie, les besoins des hommes sont en petit nombre & ils se passent facilement les uns des autres. Alors les motifs qui les portent à se rapprocher sont extrêmement foibles. Leur industrie est en même-tems si imparfaite qu'elle ne peut assurer la subsistance de beaucoup de familles sur un même terrain. Ils vivent dispersés autant par choix que par nécessité ou tout au plus ils s'assemblent dans de petits hameaux sur les

(1) Herrera , *dec. 3 , lib. IV , c. 15* ;
Torquemada *Mond. Ind. lib. XIV , c. 7* ;
Corita , *manuscrit.*

bords des rivières qui leur fournissent une partie de leur nourriture , ou sur des terres que la nature a laissées ouvertes ou qu'ils ont débarrassées des productions sauvages par leurs propres travaux. A leur entrée dans le Mexique , les Espagnols qui n'avoient vu jusques-là en Amérique que des peuplades sauvages furent extrêmement étonnés d'y trouver les habitans rassemblés dans des villes d'une aussi grande étendue que beaucoup de villes d'Europe. Dans la première chaleur de leur admiration , ils comparèrent Zempoalla , ville du second ou du troisième ordre , aux plus grandes villes d'Espagne. Lorsqu'ils eurent vu successivement Tlascala , Cholula , Tacuba , Tezeuco & enfin Mexico même , leur étonnement augmenta si fort qu'ils se laisserent aller à l'exagération , même après avoir eu le loisir de faire des observations plus suivies & sans intérêt de tromper. Leurs estimations sur la population des

viles furent très-peu exactes & leurs calculs communément très-enflés. Il ne faut donc pas s'étonner que Cortès & ses compagnons, peu accoutumés à cette sorte de calculs & fortement tentés d'exagérer pour exalter le mérite de leurs découvertes & de leurs conquêtes, se soient laissés aller à une erreur si commune & à des descriptions si éloignées de la vérité. Cette considération doit faire rabattre beaucoup du nombre d'habitans qu'ils donnent aux villes du Mexique ; mais il reste toujours constant qu'on y en trouva d'assez considérables pour ne pouvoir appartenir qu'à une nation déjà fort avancée dans la civilisation (1).

Séparation des professions. La séparation des professions diverses parmi les Mexicains est encore une marque de leurs progrès qui n'est pas équivoque. Dans les premiers tems de la formation de la société les arts sont en si petit nom-

(1) Voyez la NOTE XLIX.

bre & si simples que tout homme est en état de les exercer assez bien pour satisfaire des besoins & des desirs aussi bornés que les siens. Le sauvage peut faire son arc, aiguïser ses fleches, élever sa hutte & creuser son canot sans le secours de personne. Les besoins des hommes croissent avec le tems & leur adresse se perfectionne avant que les productions de l'art soient assez compliquées dans leur fabrication pour qu'il faille une éducation particulière à chaque espece d'ouvrier. A mesure que le travail devient plus parfait, la distinction des professions s'étend & chacune se subdivise davantage. Chez les Mexicains cette séparation des arts étoit portée fort loin. Les métiers de maçon, de tisserand, d'orfèvre, de peintre & plusieurs autres étoient exercés par des ouvriers différens. Chacun avoit son apprentissage. L'ouvrier se bornoit à un seul genre de travail & par la patience & l'assiduité particuliéres aux Américains l'ouvrage

étoit porté à un degré de perfection fort au-delà de celui qu'on pouvoit naturellement attendre des outils grossiers qu'ils employoient. Les ouvrages étoient mis dans le commerce & portés à des marchés qui se tenoient régulièrement dans les villes; les citoyens satisfaisoient leurs besoins mutuels (1) avec la facilité & la régularité qu'on ne voit que dans les sociétés civilisées.

Distinction des
rangs.

La distinction des rangs établie au Mexique est une autre circonstance qui mérite notre attention. En faisant le tableau des tribus sauvages de l'Amérique, nous avons observé que dans l'enfance de la vie civile, l'homme a le sentiment de l'égalité & ne se soumet que difficilement à aucune espèce d'autorité. Pendant la paix les sauvages connoissent à peine un chef, & l'autorité de celui qui les conduit à la

(1) Cortès, *Relat.* ap. Ramus III, 239, &c. Gom. *Cron.* c. 79. Torquemada, *lib. XIII*, c. 34. Herrera, *decad.* 2 *lib. VIII*, c. 15, &c.

guerre est extrêmement limitée. Comme l'idée de la propriété leur est étrangere, ils ne connoissent point la différence des conditions qui en résulte. Il n'y a point chez eux de prééminence donnée par la naissance & les dignités; on ne peut l'acquérir que par les qualités personnelles. La forme de la société parmi les Mexicains étoit fort différente. La plus grande partie de la nation vivoit dans un état très-abject. La condition des *Mayeques*, qui formoient une portion considérable du peuple, étoit très-approchant de celle des payfans Serfs des tems féodaux qui, sous diverses dénominations, étoient regardés comme des instrumens de la culture attachés au sol. Ils ne pouvoient changer de résidence sans la permission de leur seigneur. Ils passoient avec la propriété des terres sur lesquelles ils se trouvoient, d'un possesseur à un autre, & étoient obligés à cultiver & à exécuter différens

genres de travaux serviles (1). D'autres habitans du pays étoient réduits à l'état encore plus humiliant de la servitude domestique & exposés à toutes les rigueurs qui accompagnent cette misérable condition. Ils étoient si avilis, & leur vie étoit si peu estimée qu'on pouvoit les tuer sans encourir aucune espece de peine (2). Parmi le peuple, ceux mêmes qui étoient regardés comme libres étoient traités par les Seigneurs comme des êtres d'une espece inférieure. Les nobles, possesseurs d'amples territoires, étoient divisés en différentes classes dont chacune étoit décorée de titres d'honneur particuliers. Quelques-uns de ces titres passaient du pere au fils comme les terres. D'autres étoient attachés à de certaines fonctions ou offices, ou conférés à vie comme des marques de dis-

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, c. 17.
Corita, *manuscrit.*

(2) Herrera, *dec.* 3, *lib.* IV, c. 7.

inction personnelle (1). Le monarque élevé au-dessus de tous, étoit revêtu de la suprême dignité & d'un pouvoir très-étendu. Ainsi la distinction des rangs y étoit parfaitement établie, & par une gradation régulière depuis le premier jusqu'au dernier des citoyens. Chacun connoissoit ses droits & ses devoirs. Le peuple, à qui il n'étoit pas permis de porter les mêmes vêtemens que ceux des nobles ni d'habiter des maisons semblables aux leurs, ne les approchoit qu'avec les marques du plus grand respect. En présence de leur souverain ils se tenoient les yeux baissés vers la terre & n'osoient le regarder en face (2). Lorsque les nobles eux-mêmes étoient admis à son audience, ils ne s'y présentoient que pieds nus avec des habillemens simples & lui rendoient comme ses esclaves des hom-

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, c. 15. Corita, *manuscrit.*

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, c. 14.

mages qui alloient jusqu'à l'adoration. Ce respect, dû par les inférieurs à leurs supérieurs, étoit réglé avec un cérémonial si exact qu'il avoit influé jusques sur le génie de la langue & s'étoit pour ainsi dire incorporé avec elle. La langue du Mexique étoit abondante en expressions de respect & de politesse. Les tournures & les mots dont les hommes d'un rang inférieur se servoient entr'eux auroient été des insultes dans la bouche d'un homme du peuple s'adressant à une personne d'un rang supérieur (1). C'est seulement dans les sociétés auxquelles le tems & les institutions d'un gouvernement régulier ont donné leur forme, qu'on peut trouver les hommes distribués ainsi en diverses classes & qu'on peut mettre tant d'attention à conserver à chacune ses droits respectifs.

Constitution
politique,

L'esprit des Mexicains ainsi accoutumé & plié à la subordination

(1) Voyez la NOTE L,

étoit

étoit très-bien préparé à recevoir le gouvernement monarchique , mais les descriptions de leurs institutions politiques & de leurs loix , transmises par les Espagnols qui ont détruit les unes & les autres , sont si inexactes & si remplies de contradictions qu'il est difficile d'en donner aucune idée précise. Quelques-uns nous représentent les souverains du Mexique comme absolus & décidant à leur gré de toutes les affaires publiques. Nous découvrons pourtant dans certains faits des traces de coutumes & de loix faites pour circonscrire le pouvoir de la couronne ; & des droits , des privileges de la noblesse qui paroissent des barrières contre les usurpations du monarque. Ces contradictions apparentes ont été l'effet du peu d'attention que les Mexicains ont apporté aux innovations faites par Montézume dans le gouvernement. Son ambition avoit détruit l'ancienne constitution & introduit à sa place le despotisme pur. Il avoit mépri-

leurs loix , violé leurs privileges & réduit tous ses fujets à la condition d'esclaves (1). Plusieurs des chefs ou nobles du premier rang s'étoient soumis au joug avec une grande répugnance. Dans l'efpoir de le fecouer & de recouvrer leurs premiers droits, ils avoient recherché la protection de Cortès & s'étoient réunis à un ennemi étranger contre un oppresseur domestique (2). Ce n'est donc pas sous le regne de Montézume, mais sous ceux de ses prédécesseurs que nous pouvons reconnoître la forme originaire & l'esprit du gouvernement du Mexique, qui paroissent avoir subsisté sans beaucoup d'altération depuis la fondation de l'empire jusqu'à l'élection de Montézume. Le corps de citoyens, que nous pouvons appeller les nobles, formoit le premier ordre de l'état. Il y avoit dif-

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, c. 14.
Torquem. *lib.* II, c. 69.

(2) Herrera, *decad.* 2, *lib.* V, c. 10,
Torquem., *lib.* VI, c. 49.

férentes classes parmi eux, comme nous l'avons déjà observé, & ils acquéroient les dignités & les transmettoient de diverses manières. Ils étoient en grand nombre. Selon un auteur soigneux de bien constater ce qu'il avance, il y avoit dans l'empire du Mexique trente nobles du premier rang, dont chacun avoit dans son territoire & sous sa dépendance environ cent mille citoyens, parmi lesquels on comptoit trois cents nobles d'une classe inférieure qui lui étoient subordonnés (1). Le territoire dépendant des chefs de Tezeuco & de Tacuba n'étoit gueres moins étendu que celui qui formoit le district du monarque (2). Chacun de ces chefs possédoit dans son district une juridiction territoriale complète, & levoit des taxes sur ses vassaux; mais tous suivoient l'étendard du monarque à la guerre, y condui-

(1) Herrera, *decad. 2, lib. VIII, c. 12.*

(2) Torquemada, *lib. II, c. 57. Co: rita, manuscrit.*

soient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leur domaine & plusieurs d'entre eux payoient tribut au roi comme à leur seigneur suzerain.

Dans cette esquisse de la constitution du Mexique , on trouve les principaux traits du gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide. On y reconnoît ses trois caractères distinctifs , une noblesse jouissant d'une autorité presque indépendante, le peuple abaissé à la plus abjecte soumission & un souverain chargé du pouvoir exécutif. L'esprit & les principes de cette espèce de gouvernement semblent avoir produit dans le nouveau monde les mêmes effets que dans l'ancien. L'autorité du souverain y étoit extrêmement limitée. Tout le pouvoir réel demouroit entre les mains des seigneurs qui n'en laissoient au roi que l'ombre. Jaloux à l'excès de leurs droits , ils les défendoient avec la plus grande vigilance contre les entreprises du monarque. C'é-

toit une loi fondamentale du royaume que le roi ne pût décider sur aucune affaire importante & générale sans l'approbation d'un conseil composé de la première noblesse (1). Il ne pouvoit ni déclarer la guerre ni disposer à son gré d'une partie très-considérable du revenu public, dont la destination étoit réglée & qui ne pouvoit être divertie par le roi seul à aucun autre usage (2). Pour assurer l'observation des privilèges de la nation & des leurs, les nobles ne souffrirent point que la couronne se transmît par succession ; elle étoit élective. Le droit d'élection semble avoir été d'abord entre les mains du corps entier de la noblesse ; mais il avoit passé ensuite à six électeurs, parmi lesquels étoient toujours les seigneurs de Tezeuco & de Tacuba. Par respect pour les monarques, le choix tomboit communément sur

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, c. 19.
Idem, *decad.* 3, *lib.* I, c. 16.

(2) *Ibid.* c. 17.

quelque membre de leur famille ; mais comme une nation engagée dans des guerres continuelles avoit un grand besoin d'un souverain actif & valeureux , on avoit plus d'égard dans le choix au mérite & à la maturité de l'âge qu'à l'ordre de la naissance , & on préféroit souvent des collatéraux à des parens plus proches du monarque décédé (1). C'est à cet usage que les Mexicains devoient cette succession de princes habiles & guerriers qui avoient élevé leur empire en si peu de tems à ce haut point de puissance où le trouva Cortès en débarquant dans la nouvelle Espagne.

Pouvoir
des mo-
narques
& splen-
deur de
leur
cour.

Tant que l'autorité des monarques demeura limitée , il est probable qu'elle fut exercée sans beaucoup d'ostentation ; mais lorsqu'elle s'étendit , ils augmentèrent aussi la magnificence du trône. C'est dans ce dernier état que la cour du Me-

(1) Acoſta , *lib. VI* , *cap. 24*. Herrera , *decad. 3* , *lib. II* , *c. 13*. Corita *manuſcrit.*

xique se montra aux yeux des Espagnols, qui en furent frappés & qui nous en décrivent la pompe fort au long & avec les expressions de la plus grande admiration. La nombreuse suite de Montézume, l'ordre, le silence, le respect avec lesquels il étoit servi, la vaste étendue de son palais, les logemens de ses différens officiers, le faste avec lequel il déployoit sa grandeur toutes les fois qu'il daignoit se laisser voir à ses sujets, tenoient plus de la magnificence des anciens monarques d'Asie que de la simplicité des états naissans du nouveau monde.

Mais ce n'étoit pas seulement par cette pompe extérieure que les souverains du Mexique déployoient dans leur pouvoir. Ils le manifestoient d'une manière plus bienfaisante par l'ordre & la régularité avec laquelle ils administroient la police intérieure de leurs états. Le roi avoit sur ses vassaux immédiats une juridiction entière, tant civile que

Ordre

gouvernement.

criminelle. Chaque département avoit ses juges, & si nous pouvons compter sur ce que les écrivains Espagnols nous disent des principes & des loix sur lesquels ils fondonient leurs décisions dans ces deux genres d'affaires, la justice étoit administrée au Mexique avec autant d'ordre & d'équité qu'on en peut trouver dans les sociétés entièrement civilisées.

Dépense
publi-
que.

Les moyens de fournir à la dépense publique étoient aussi fort bien entendus. C'étoient des taxes sur la terre, sur les richesses de l'industrie, & sur les marchandises de tous les genres mises en vente dans les marchés publics. Ces droits, quoique considérables, n'étoient ni arbitraires ni inégaux; ils étoient fixés d'après des regles établies, & chacun connoissoit la proportion des charges publiques qu'il avoit à supporter. Comme l'usage de la monnoie étoit inconnu au Mexique, tous les impôts se payoient en nature, & on portoit dans les ma-

magasins publics, non-seulement toutes les productions naturelles des diverses provinces de l'empire, mais tous les ouvrages de l'industrie & des arts. De ces magasins l'empereur tiroit de quoi pourvoir sa nombreuse suite pendant la paix & ses armées pendant la guerre, de nourriture, d'habits, d'armes, &c. Le petit peuple qui ne possédoit point de terre & qui ne faisoit point de commerce, payoit sa part des impôts en travaux de différens genres ; & c'étoit par ce travail que les terres de la couronne étoient cultivées, les ouvrages publics exécutés & les diverses maisons de l'empereur construites & entretenues (1).

Les progrès des Mexicains dans la civilisation se montrent non-seulement dans tous les points essentiels à toute société bien ordonnée, Police;

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VII, c. 13, *decad.* 3, *lib.* IV, c. 16, 17. Voyez la NOTE LI.

fé mais encore dans divers objets de police intérieure qu'on peut regarder comme d'une moindre importance. L'établissement de couriers publics postés de distance en distance pour faire passer les nouvelles d'une partie de l'empire à l'autre, étoit une invention ingénieuse de police que ne connoissoit à cette époque aucun état de l'Europe. La situation de la capitale sur un lac, avec des digues & des chaussées fort longues qui servoient d'avenues à ses différens quartiers, avoit demandé une adresse & un travail qu'on ne pouvoit trouver que chez un peuple civilisé. On peut faire la même réflexion sur la structure des aqueducs, par lesquels ils avoient amené un cours d'eau douce d'une distance fort considérable le long des chaussées (1). Un certain nombre d'hommes employés régulièrement à nettoyer les rues, à les éclairer par des feux

(1) Voyez la NOTE LII.

allumés en différentes places & à y faire la garde pendant la nuit (1), montrent encore un degré d'attention sur la tranquillité publique que les nations polies n'ont acquis que fort tard.

Mais la marque la moins équivoque des progrès des Mexicains est le degré auquel ils avoient porté les arts. Cortès & les premiers historiens Espagnols en parlent avec étonnement & prétendent que les artistes les plus célèbres de l'Europe n'auroient pu surpasser les Mexicains pour la délicatesse & la propreté du travail. Ils représentoient, dit-on, les hommes, les animaux & d'autres objets par le moyen de plumes diversement colorées & nuancées, de sorte qu'on voyoit dans leurs tableaux tous les effets de la lumière & de l'ombre & la nature imitée avec autant d'agrément que de vérité. On dit aussi

Arts

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VIII, c. 47
Torribio, *manuscrit.*

que leurs ouvrages d'or & d'argent n'étoient pas moins curieux. Il faut cependant remarquer qu'en cherchant à se former des idées de l'état des arts chez une nation grossière, on est fort sujet à se tromper. Nous voyons les ouvrages des arts chez un peuple qui est à peu près à notre niveau avec un œil critique & quelquefois jaloux, au lieu que ceux d'une nation nouvelle & grossière nous étonnent quand nous comparons la force des obstacles qu'elles ont eus à surmonter avec la foiblesse de leurs moyens, & dans la chaleur de notre admiration nous sommes disposés à nous les représenter comme plus parfaits qu'ils ne le sont réellement. C'est à cette illusion qu'il faut attribuer l'exagération de quelques écrivains Espagnols dans les descriptions qu'ils donnent des arts des Mexicains, sans avoir d'ailleurs le projet de nous tromper.

Ce n'est pas aussi par ces descriptions que nous les devons juger,

mais par l'examen des ouvrages Mexicains qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Comme le vaisseau dans lequel Cortès envoya à Charles V les plus curieuses productions de leurs arts rassemblées dans le premier pillage de l'empire par les Espagnols, fut pris par un corsaire François (1), les monumens de leur industrie sont moins nombreux que ceux des Péruviens. J'ignore s'il subsiste en Espagne quelques-unes de leurs peintures en plumes; mais on voit dans le cabinet du roi d'Espagne, nouvellement ouvert au public, plusieurs de leurs bijoux en or & en argent, ainsi que leurs divers ustensiles; & j'ai appris par des personnes sur le goût & le jugement desquelles je puis compter que ces ouvrages vantés de leur industrie ne sont que des représentations informes d'objets communs & des

(1) *Relat. de Cort. Ramus II. l. 2.*
294, E.

figures grossieres d'hommes & d'animaux sans vérité & sans grace (1). Ce qui est confirmé encore par l'inspection des gravures en bois ou en taille douce de leurs peintures publiées par différens auteurs. On n'y voit que des représentations grossieres & mal-adroites d'hommes, de quadrupedes ou d'oiseaux, ainsi que de la nature inanimée. Le style Egyptien le plus sec, tout roide & tout grossier qu'il est a encore plus d'élégance. Les essais informes d'un enfant qui entreprend de dessiner quelque objet ne sont pas plus imparfaits.

Mais quoique les peintures des Mexicains considérées comme ouvrages de l'art, fussent très-imparfaites, si nous les considérons comme le dépôt de l'histoire de leur pays, comme des monumens de leurs loix & des principales révolutions de leur état, elles deviennent des monumens aussi curieux qu'in-

(1) Voyez la NOTE LIII.

intéressans. La plus noble & la plus utile invention dont puisse se glorifier l'esprit humain est sans doute l'art de l'écriture qui a contribué plus qu'aucun autre au perfectionnement de l'espece, mais ses premiers essais ont été très-grossiers & ses progrès très-lents. Quand le guerrier avide de renommée a désiré de transmettre la mémoire de ses exploits aux générations à venir, quand la reconnoissance d'une nation pour son souverain l'a portée à faire passer à la postérité le souvenir des bienfaits qu'elle en avoit reçus, le premier moyen qui semble s'être présenté a été de dessiner le mieux qu'on a pu des figures représentant l'action dont on vouloit conserver la mémoire. On a trouvé chez les nations sauvages de l'Amérique des ouvrages de cette espece d'art, appelé avec beaucoup de justesse *écriture en tableaux* (1). Un chef revenant de son expédi-

(1) Divine Legat. of Moses III, 73.

tion dépouilloit un arbre de son écorce & gravoit sur le tronc avec une sorte de peinture rouge quelques figures grossières représentant la route qu'il avoit tenue, le nombre de ses troupes & de celles de l'ennemi, les chevelures qu'il avoit rapportées, les prisonniers qu'il avoit faits : il confioit sa renommée à ces monumens grossiers & se flattoit de l'espérance qu'ils serviroient à lui obtenir les éloges des guerriers de sa nation dans les tems à venir (1).

Les peintures des Mexicains comparées à ces essais informes des nations sauvages de l'Amérique peuvent être regardées comme des ouvrages où se montre une sorte de composition & de dessein. A la vérité les deux méthodes se ressemblent en ce qu'elles consistent toutes deux à représenter les événemens

(1) Sir. W. Johnson. *Phil. Transact.* vol. 63, p. 143. Mem. de la Hontan II, 191. Lafitau, *mœurs des Sauvages*, II, 43.

par la peinture des objets ; mais les Mexicains pouvoient tracer une suite plus longue de faits dans l'ordre des tems par la disposition de leurs figures ; présenter , par exemple , les événemens d'un regne depuis l'avénement du roi à sa couronne jusqu'à sa mort ; les progrès de l'éducation d'un enfant depuis sa naissance jusqu'à l'âge viril ; les différentes récompenses & les marques de distinction accordées à un guerrier à mesure qu'ils s'étoit signalé par de nouveaux exploits. On a conservé quelques-unes de ces écritures en tableaux qui sont regardées avec raison comme les monumens les plus curieux des arts du nouveau monde. Les plus remarquables de ces planches sont celles qu'a publiées Purchas au nombre de soixante-fix. Elles sont partagées en trois suites. La première contient l'histoire de l'empire du Mexique sous dix de ses monarques. La seconde est le rôle des impositions , représentant ce que chaque ville

conquise paie au trésor royal. La troisieme est un code de leurs institutions civiles , politiques & militaires. L'archevêque de Toledé qui siege aujourd'hui a publié d'autres peintures Mexicaines en trente-deux planches. On trouve joint à chacun de ces tableaux une explication complete de ce qui y est représenté , donnée aux Espagnols par des Indiens qui connoissent très-bien leurs arts. Toutes sont faites d'après le même principe : elles représentent des choses & non des mots ; elles offrent des images aux yeux & non des idées à l'esprit. Elles peuvent donc être considérées comme les premiers & les plus grossiers essais de l'art d'écrire. On a dû sentir bientôt l'imperfection de cette méthode de conserver la mémoire des faits. Ce devoit être une opération bien longue & bien fastidieuse que celle de peindre ainsi chaque événement ; & comme les affaires se compliquent & que les événemens se multiplient

dans toutes les sociétés, les annales devoient former en peu de tems un volume énorme. D'ailleurs on ne peut peindre que les objets qui tombent sous le sens. Nos conceptions n'ont aucune forme sensible, & puisque l'écriture en tableau ne pouvoit les peindre, elle ne pouvoit être qu'un art très-imparfait. La nécessité de le perfectionner a dû aiguïser l'invention, & l'esprit humain, dans le nouveau monde tenant la même route qu'il a suivie dans l'ancien, l'art a dû faire successivement les mêmes pas, c'est-à-dire, aller de la peinture de l'objet à l'hiéroglyphe, au symbole allégorique, ensuite à des caractères arbitraires, pour arriver avec le tems à un alphabet capable d'exprimer toutes les combinaisons de sons employées dans le discours. On voit dans les peintures des Mexicains qu'ils procéderent ainsi. En observant avec attention les planches dont j'ai parlé, on y remarque quelques figures qui

approchent de l'hiéroglyphe , & dans lesquelles une partie principale de l'objet ou quelque circonstance importante du sujet est employée pour représenter le tout. Dans les annales des loix de Purchas , les villes conquises sont constamment représentées par la figure grossière d'une maison ; mais pour distinguer les villes particulières dont les souverains du Mexique s'étoient emparés , on trouve employés des emblèmes particuliers , quelquefois des objets naturels , d'autrefois des figures arbitraires. Dans le rôle des impôts publié par l'archevêque de Toledé , on ne voit point la maison , symbole ordinaire d'une ville , mais seulement un emblème qui la représente. Ailleurs on a été plus loin & l'on s'est approché davantage de l'hiéroglyphe plus figuré & plus arbitraire. Pour désigner un monarque qui a étendu son domaine par la force des armes , on a figuré le monarque & les villes qu'il a conquises avec un bouclier

couvert de fleches placé entre lui & les villes. On ne trouve cependant dans leurs peintures qu'un seul exemple de tentative pour exprimer des idées d'objets qui n'ont aucune forme sensible ; c'est dans leur maniere de désigner les nombres. Ils avoient inventé pour cela des caractères ou signes de pure convention dont ils se servoient pour compter les années du regne de leurs rois & le montant des sommes payées au trésor royal. La figure du cercle représente l'unité. Elle se répète pour exprimer les petits nombres, des marques particulieres expriment les nombres plus grands, & il y en a pour désigner tous les nombres cardinaux depuis vingt jusqu'à huit mille. La courte durée de l'empire des Mexicains ne leur a pas permis d'avancer plus loin dans cette route qui conduit les hommes de la peinture si laborieuse & si compliquée des objets réels à la simplicité & à la facilité de l'écriture alphabétique.

Quoiqu'on découvre dans l'emploi de ces moyens quelques idées qui pouvoient les conduire à notre écriture , on ne peut cependant y voir rien de plus qu'une écriture en tableaux , plus parfaite que celle des sauvages de l'Amérique , en raison même de leur supériorité sur ces petites peuplades , mais qui est encore assez défectueuse pour n'appartenir qu'au premier période du progrès que doit avoir fait une nation pour être mise au rang des peuples civilisés (1).

Leur
maniere
de me-
surer le
tems. ,

Leur maniere de mesurer le tems est une preuve moins équivoque de leur industrie. Ils divisoient l'année en dix-huit mois , chacun de vingt jours , qui tous ensemble faisoient trois cents soixante jours. Mais comme ils avoient observé que le soleil ne faisoit pas sa révolution toute entiere dans cette période , ils avoient ajouté cinq jours à l'année. Ces cinq jours intercalaires étoient appelés d'un

(1) Voyez la NOTE LIV.

nom fynonyme de *surnuméraire* ou *perdu*, & comme ils n'appartenoient à aucun mois, pendant toute leur durée il ne se faisoit aucun travail ni aucune cérémonie religieuse (1). Une différence si peu considérable entre l'année des Mexicains & l'année vraie prouve que ces peuples avoient porté quelqu'attention à des recherches & des spéculations sur lesquelles les hommes ne tournent jamais leurs pensées tant qu'ils sont dans l'état de barbarie.

Tels sont dans les mœurs & le gouvernement des Mexicains les traits les plus frappans qui peuvent les faire regarder comme un peuple très-civilisé, tandis que d'autres circonstances peuvent faire croire que par leur caractère & plusieurs de leurs institutions ils ne différoient pas beaucoup des autres Américains.

Les Mexicains comme les tribus sauvages qui les environnoient,

Faits qui
indi-
quent
un état
imparfait
de civili-
sation.

Leurs
guerres
conti-
nuelles
& féro-
ces.

(1) Acoſta, lib. VI, c. 2.

étoient sans cesse en guerre, & les motifs qui les y pouffoient semblent avoir été les mêmes : ils combattoient pour satisfaire leur vengeance en versant le sang de leurs ennemis. Dans les combats ils cherchoient principalement à faire des prisonniers & la victoire étoit d'autant plus éclatante qu'ils en faisoient davantage. On ne rendoit jamais de prisonniers : tous étoient égorgés sans miséricorde, & les vainqueurs les mangeoient avec la férocité d'un peuple entierement sauvage. En quelques occasions, la barbarie étoit portée à des excès encore plus monstrueux. Leurs principaux guerriers se couvroient quelquefois de la peau sanglante des malheureuses victimes qui avoient succombé sous leurs coups & alloient dans les rues, célébrant leur propre valeur & insultant à leurs ennemis (1). Jusques dans leurs inf-

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, c. 15.
Gomera, *Cron.* c. 217.

titutions civiles on trouve des traces de cette barbarie que leur système de guerre leur inspiroit. Les quatre principaux conseillers de l'empire étoient distingués par des titres atroces qui n'avoient pu être imaginés que chez une nation qui se plait dans le carnage & dans le sang (1). Cette férocité de caractère se trouve dans toutes les nations de la nouvelle Espagne. Les Tlascalans, les peuples du Mechoacan & d'autres états ennemis des Mexicains étoient aussi sans cesse en guerre & traitoient leurs ennemis avec la même cruauté. A mesure que les hommes s'unissent en société & vivent sous l'empire des loix & d'une police régulière, leurs mœurs s'adoucissent, les sentimens d'humanité naissent en eux. Les droits & les devoirs sont mieux connus. La férocité des guerres s'affoiblit, & même au milieu des combats les hommes se souviennent

(1) Voyez la NOTE LV.

de ce qu'ils se doivent les uns aux autres. Le sauvage combat pour détruire , le citoyen pour conquérir. Le premier est inaccessible à toute pitié & n'épargne personne ; le dernier a acquis une sensibilité qui adoucit ses fureurs. Cette sensibilité paroît avoir été entièrement étrangère aux Mexicains. La barbarie avec laquelle ils faisoient la guerre étoit telle qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'ils étoient bien imparfaitement civilisés.

Leurs cérémonies funebres. Leurs cérémonies funebres avoient le même caractère de cruauté. A la mort des grands & sur-tout de l'empereur, un certain nombre de ses domestiques étoient choisis pour l'accompagner dans l'autre monde, & ces malheureuses victimes étoient égorgées sans miséricorde & ensevelies dans le même tombeau (1).

Imperfection de leur agriculture. Quoique leur agriculture fût

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, c. 18.
Gomera, *Cron.* c. 202.

plus avancée que celle des peuplades errantes qui ne vivent presque que de leur chasse, elle ne paroît pas leur avoir fourni autant de subsistance qu'il en faut à des hommes rassemblés pour se livrer avec quelque suite aux travaux de l'industrie. Les Espagnols ne remarquerent point que les Mexicains fussent plus robustes que les autres Américains. Ils observoient que les uns & les autres étoient foibles & peu propres à supporter la fatigue, & que la force d'un Espagnol surpassoit celle de plusieurs Indiens. Ils imputoient cette différence au défaut de nourriture & à la mauvaise qualité des alimens, qui suffisoient pour soutenir la vie & non pour former une constitution robuste (1). Ces remarques ne se seroient pas présentées dans un pays qui eût fourni avec abondance des subsistances à ses habitans. La difficulté

(1) *Relat. ap. Ramus III, 306. A. Herrera, decad. 3, lib. IV, c. 17, dec. 2, lib. VI, c. 16*

que Cortés trouva à faire vivre le petit corps de troupes qu'il avoit avec lui & la nécessité où les Espagnols furent souvent de recourir aux productions spontanées de la terre semblent confirmer ce jugement & nous donnent une idée défavantageuse de l'état de la culture de l'empire du Mexique.

Autres
preuves
de cette
imper-
fection.

Cette opinion se trouve encore confirmée par une pratique universellement établie dans toute la nouvelle Espagne. Les femmes Mexicaines nourrissoient toutes-là leurs enfans de leur lait pendant plusieurs années, & pendant ce tems là elles n'habitoient pas avec leurs maris (1). Cette précaution contre une augmentation de famille qui leur auroit été à charge, quoique nécessaire, comme je l'ai déjà observé parmi des sauvages dont la vie est si dure & la subsistance si précaire, ne se feroit pas conservée chez un

(1) [Gomera *Cron.* c. 208. Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, c. 16.

peuple qui eût vécu dans quelque aïfance.

La vaste étendue de l'empire du Mexique , circonftance qu'on regarde avec raifon comme la preuve la plus décifive d'un progrès confidérable dans l'art du gouvernement eft un de ces faits de l'histoire du nouveau monde qui femble avoir été admis fans affez d'examen. Les hiftoriens Efpagnols pour relever les exploits de leurs compatriotes , s'accordent à repréfenter l'Empire de Montézume comme s'étendant fur toutes les provinces de la nouvelle Efpagne du nord à la mer du fud ; mais une grande partie des pays des montagnes étoit poffédée par les *Otomies* , nation féroce , qui paroît avoir été le refte des habitans originaires du pays conquis par les Mexicains. Les provinces fituées au nord & à l'oueft de Mexico étoient occupées par les *Chichemecas* & d'autres peuples de chaffeurs. Toutes ces nations ne reconnoiffoient point le

Doutes
fur l'é-
tendue
attribuée
à cet em-
pire.

monarque du Mexique. Même dans le pays plat & dans l'intérieur plusieurs villes & provinces n'avoient jamais subi le joug. Tlascalala, quoique placée seulement à vingt-une lieues de la capitale de l'empire étoit une république indépendante & ennemie. Cholula, quoiqu'encore plus voisine, n'étoit soumise que depuis fort peu de tems lors de l'arrivée des Espagnols. Tepeaca, éloignée de trente lieues de Mexico, paroît avoir été un état séparé, gouverné par ses propres loix (1). Mechoacan, dont la frontière n'étoit qu'à quarante lieues de Mexico, étoit un royaume puissant, célèbre par son implacable inimitié pour les Mexicains (2). Ces puissances ennemies circonscrivoient l'empire de tous les côtés. Nous devons donc rabattre beaucoup des hautes idées que nous

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, c. 15.
21. B. Diaz, 130.

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, c. 104.

donnent de son étendue les descriptions des historiens Espagnols.

Avec cette indépendance des divers états de la nouvelle Espagne, il ne pouvoit y avoir que peu de communication entre ses diverses provinces. Même dans l'intérieur du pays & à peu de distance de la capitale il n'y avoit pas de routes d'un district à un autre , & quand les Espagnols voulurent y pénétrer ils furent obligés de s'ouvrir des chemins au travers des bois & des marais (1). Lorsque Cortès , en 1525 , se hasarda à marcher de Mexico au pays des Honduras , il trouva des difficultés & essuya des fatigues aussi grandes que celles qu'il eût pu rencontrer dans les lieux les plus déserts de tout le reste de l'empire. Dans quelques endroits , il fut obligé de se frayer une route à travers des bois impénétrables ou des plaines couvertes d'eau. Dans d'autres il y avoit si

Défaut
de com-
munica-
tion en-
tre les
provin-
ces.

(1) B. Diaz , c. 166 , c. 176.

peu de culture que ses troupes furent souvent à la veille de périr par la faim. Ces faits bien constans s'accordent mal avec les descriptions pompeuses de la police & de l'industrie des Mexicains , & ne donnent guere de ce pays des idées différentes de celles que nous avons des parties occupées par les tribus du nord de l'Amérique, où l'on n'a trouvé aucune trace de communication établie que ce que les sauvages appelloient & ce qu'on appelle encore *un sentier de commerce ou de guerre* , peu de marques d'industrie & nul monument des arts (1).

Autre
preuve
de l'état
peu
avancé
des Me-
xicains.

Une preuve non moins frappante de ce défaut de communication & de commerce au Mexique, est le défaut de monnoie & de tout autre moyen général d'échange & d'évaluation. Cette découverte est un des pas les plus importants dans les progrès des nations. Sans ce secours tous les échanges se font si lentement, si

(1) Herrera , *Decad.* 3, *lib.* VII, c. 8;

difficilement qu'ils ne peuvent être ni nombreux ni variés. L'invention de ce moyen de commerce est d'une si haute antiquité dans notre hémisphère & remonte si fort au-delà de toutes les époques authentiques de l'histoire qu'elle semble presqu'aussi ancienne que la société. Les métaux précieux paroissent avoir été employés de fort bonne heure à cet usage, parce que leur valeur est plus permanente, qu'ils sont plus facilement divisibles & qu'ils ont beaucoup d'autres qualités qui les rendent plus propres à servir de mesure commune qu'aucune autre substance que la nature ait fournie à l'empire de l'homme. Mais dans le nouveau monde, même dans les contrées où l'or & l'argent se trouvent en plus grande abondance, on n'y connoissoit point cet usage de ces métaux. Ils n'étoient pas encore assez nécessaires aux besoins des peuplades grossières ou des monarchies imparfaitement civilisées de l'Amé-

rique. Tout le commerce étoit conduit par des échanges en nature. Ce défaut d'un moyen d'échange & d'évaluation si avantageux & qui apporte tant de commodités dans la vie civile, doit être regardé comme une marque certaine de l'état encore imparfait de la police des Mexicains. Cependant on commençoit à sentir dans le nouveau monde l'inconvénient de manquer de l'instrument général du commerce & l'on faisoit quelques efforts pour y suppléer. Au Mexique, où le commerce étoit plus étendu qu'en aucune autre partie de l'Amérique, on avoit commencé à employer une mesure commune de la valeur dont l'usage rendoit les petits échanges plus faciles. Comme le chocolat étoit d'un usage commun à toutes les classes de citoyens, les noix ou amandes de cacao étoient reçues en échange des marchandises de peu de valeur. Le cacao étant ainsi considéré comme un moyen d'échange, la valeur de ce que l'acheteur vouloit acqué-

rir & de ce que le vendeur vouloit vendre s'estimoit par le nombre des noix de cacao qu'on pouvoit obtenir en échange de la marchandise achetée ou vendue. C'est-là le plus grand pas que les Américains semblent avoir fait vers la découverte de la monnoie. Si le défaut de monnoie peut être regardé comme une preuve de leur barbarie, l'expédient par lequel ils avoient imaginé d'y suppléer est d'un autre côté une marque décisive de leur supériorité sur les autres nations de l'Amérique dans les connoissances & dans les arts qui accompagnent la civilisation.

Tel étoit l'état où les conquérans du Mexique trouverent plusieurs de ses provinces. Leurs villes elles-mêmes quelque grandes & peuplées qu'elles fussent, paroissent plutôt avoir été l'asyle d'hommes qui ne font que sortir de la barbarie que l'habitation paisible d'un peuple policé. D'après la description qu'on nous donne de Tlascala, cette ville

Doures
sur l'état
de leurs
villes.

ressembloit beaucoup à un village Indien. Ce n'étoit qu'un amas de huttes basses , dispersées çà & là selon le caprice de chaque propriétaire , bâties en terre & en pierre & couvertes de roseaux , qui ne recevoient de jour que par une porte si basse qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant (1). Quoique la situation de Mexico sur le lac eût produit une disposition plus régulière des maisons , la structure du plus grand nombre étoit également grossière. Les temples mêmes & les édifices publics ne paroissent pas avoir mérité les éloges pompeux qu'en font les historiens Espagnols. Autant qu'il est possible d'en juger par leurs descriptions obscures & peu exactes , le grand temple de Mexico , le plus célèbre de la nouvelle Espagne , assez élevé pour qu'on y montât par un perron de cent quatorze marches , étoit une masse solide

Leurs
temples.

(1) Herrera , *decad. 2 lib. VI, c. 124*.

de terre de forme quarrée & revêtue en partie de pierre. Chaque côté de sa base avoit quatre-vingt-dix pieds, & comme il alloit en diminuant, l'édifice se terminoit par le haut en un espace d'environ trente pieds quarrés, où étoit placée une figure de la divinité & deux autels sur lesquels on sacrifioit les victimes (1). Les autres temples les plus célèbres de la nouvelle Espagne ressembloient tous à celui de Mexico (2). De tels édifices ne donnent pas l'idée d'un grand progrès de l'art, puisqu'on peut difficilement concevoir plus de grossiereté dans les premiers ouvrages d'une nation qui commence à élever des monumens publics.

A en croire les historiens Espagnols le palais de l'empereur & les autres maisons des principaux nobles mon-
Et leurs autres édifices publics.
 troient plus d'art & d'industrie. On y voyoit quelque élégance dans le

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VIII, p. 17.

(1) Voyez la NOTE LVI.

dessin & des distributions assez commodes. Cependant si des édifices pareils eussent existé dans les villes du Mexique, on en trouveroit encore quelques restes. Par la maniere dont Cortès conduisit le siege de Mexico, nous pouvons croire que tous les monumens un peu considérables de la capitale ont été détruits. Mais comme il ne s'est écoulé que deux siècles & demi depuis la conquête de la nouvelle Espagne, il paroît impossible qu'en un espace de tems si court ces édifices vantés aient disparu sans laisser après eux aucun vestige & que dans aucune des autres villes, sur-tout parmi celles qui n'ont pas été emportées de vive force, il n'y ait aucune ruine qui atteste leur ancienne magnificence.

Dans les plus petits villages des Indiens il y a des bâtimens d'une plus grande étendue & d'une plus grande élévation que les maisons des particuliers. Ceux où se tient le conseil de la nation, où elle s'as-

semble dans les fêtes publiques sont magnifiques comparés aux autres. La distinction des rangs & l'inégalité des propriétés étant établie parmi les Mexicains , le nombre des grands édifices devoit y être aussi plus considérable que dans les autres nations de l'Amérique : il ne paroît pourtant pas qu'il y en ait eu aucun qui méritât par sa magnificence ou sa solidité les pompeuses épithètes que les auteurs Espagnols leur donnent en les décrivant. Il est probable que quoique plus ornés & construits sur une plus grande échelle , ils étoient bâtis des mêmes matériaux légers & peu durables qu'on employoit pour les maisons communes (1) , puisqu'en moins de deux cents cinquante années le tems en a emporté jusqu'aux moindres vestiges (2).

Tous ces faits rassemblés prouvent évidemment que la civilisation du Mexique étoit beaucoup

(1) Voyez la NOTE LVII.

(2) Voyez la NOTE LVIII.

plus avancée que parmi les nations sauvages que nous avons fait connoître ; mais il n'en est pas moins manifeste qu'en beaucoup de choses les historiens Espagnols ont exagéré les progrès des Mexicains. Il n'y a point de source plus commune & plus féconde d'erreur, en décrivant les mœurs & les arts des nations sauvages ou à demi civilisées, que d'y appliquer les noms & les expressions dont on se sert pour désigner les institutions & les arts des peuples polis. Lorsqu'on a eu donné le nom de roi ou d'empereur au chef d'une petite peuplade, le lieu de sa résidence a dû s'appeler palais & son petit cortège a dû prendre le nom de cour. De pareilles dénominations ont donné aux choses une importance qu'elles n'avoient pas ; l'illusion se répand & chaque partie du récit étant embellie de fausses couleurs, l'imagination est tellement égarée par la ressemblance des noms qu'il lui devient difficile de distinguer des objets qui

n'ont aucune ressemblance entre eux. Lorsque les Espagnols aborderent pour la première fois au Mexique , ils furent si frappés de l'apparence de police & de quelques ouvrages des arts , fort supérieurs à ceux des nations grossières qu'ils avoient jusques-là visitées en Amérique , qu'ils s'imaginèrent avoir enfin découvert dans le nouveau monde un peuple civilisé. Dans leurs descriptions , ils paroissent ne perdre jamais de vue cette comparaison entre les habitans du Mexique & leurs sauvages voisins. En observant avec admiration la supériorité des Mexicains marquée en plusieurs choses , ils emploient à décrire leur police imparfaite & leurs arts grossiers des termes qui ne sont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées dans la civilisation & dans les arts. Ces deux circonstances concourent à diminuer beaucoup la confiance qu'on doit aux descriptions de l'état du Mexique que nous ont laissées les

premiers historiens Espagnols. En comparant cette nation à d'autres petits peuples sauvages, ils ont laissé leurs idées s'élever beaucoup au-dessus du vrai & les termes qu'ils ont employés dans leurs descriptions ont encore contribué à augmenter l'exagération. Les écrivains postérieurs ont adopté le style des premiers & l'ont chargé encore davantage. Solis, en traçant le caractère de Montézume & en décrivant la splendeur de sa cour, les loix & la police de son empire, emploie les mêmes expressions dont on se serviroit pour faire connoître le souverain & les institutions de la nation la plus civilisée de l'Europe.

Mais quoiqu'il faille reconnoître que la chaleur de l'imagination Espagnole a ajouté quelques embellissemens à ces descriptions, on n'est pas en droit pour cela de prononcer avec le ton décisif qu'emploient plusieurs auteurs, que tout ce qu'on a écrit de l'étendue, de

la police & des loix du Mexique , n'est qu'un amas de fictions d'hommes qui ont voulu tromper ou qui avoient un grand penchant à croire au merveilleux. Il y a peu de faits historiques qu'on puisse établir sur des témoignages plus incontestables que les faits principaux de l'histoire du Mexique. Ce sont des témoins oculaires qui rapportent ce qu'ils ont vu , des hommes qui ont vécu parmi les Mexicains avant & après la conquête qui décrivent des institutions & des mœurs qui leur étoient familières , des personnes de professions différentes , militaires , prêtres , jurisconsultes , à qui les objets doivent s'être présentés sous des aspects différens ; & tous concourent à rendre le même témoignage. Si Cortès s'étoit hasardé à tromper son souverain en lui faisant un tableau de mœurs imaginaires , il n'eût pas manqué d'ennemis & de rivaux empressés à découvrir sa tromperie & à en tirer parti pour

lui nuire. Mais, comme le remarque avec raison un auteur qui a éclairci par sa sagacité & embelli par son éloquence l'histoire de l'Amérique (1), cette supposition est aussi invraisemblable que le projet eût été audacieux. Parmi les destructeurs de ce grand empire il n'y en avoit pas un seul assez éclairé pour imaginer un système de police aussi bien combiné & aussi bien d'accord dans toutes ses parties que celui qu'ils attribuent aux Mexicains. D'où auroient-ils emprunté l'idée de plusieurs institutions ignorées à cette époque de toutes les autres nations connues ? Au commencement du seizième siècle, il n'y avoit en Europe aucun établissement semblable à celui qu'on avoit formé au Mexique pour porter au souverain des nouvelles de toutes les parties de son empire. La même obser-

(1) M. l'Abbé Raynal, *hist. phil. & polit.* III, 127.

vation peut s'appliquer à ce qu'on nous dit de la forme de la ville de Mexico , de sa police & de ses différentes loix pour l'administration de la justice. Tout homme accoutumé à observer les progrès des nations remarquera souvent dans les premiers pas qu'elles font, les germes de ces idées , d'où résultent des établissemens qui font la gloire & l'ornement des sociétés arrivées au plus haut degré de civilisation. Même dans l'état de civilisation imparfaite où se trouvoit l'empire du Mexique , la sagacité ingénieuse de quelqu'observateur , excitée ou aidée par des circonstances que nous ne connoissons pas , a pu y introduire des institutions dignes des sociétés les plus policées. Mais il étoit presque impossible que les conquérans ignorans & grossiers du nouveau monde , en se faisant aucune idée des coutumes & des loix du pays qu'ils subjugoient , fortissent hors des limites connues dans leur siècle

& dans leur pays , & si Cortès & quelques-uns de ses compagnons eussent été capables de cet effort ; pourquoi leurs successeurs auroient-ils travaillé à perpétuer l'erreur ? Pourquoi Corita ou Motolina ou Acoſta auroient-ils voulu amuser leur ſouverain & leurs compatriotes de contes entièrement fabuleux ?

Religion
des Mexicains.

En un point cependant les guides que nous avons dû ſuivre ont représenté les Mexicains comme plus barbares peut-être qu'ils ne l'étoient réellement. Leurs dogmes religieux & les cérémonies de leur culte ſont représentées comme féroces & cruelles au plus haut degré.

La religion , qui ne tient pas une grande place dans la tête d'un ſauvage qui n'a pas des idées fort claires d'une puiffance ſupérieure & dont les rites ſont ſimples & en petit nombre , étoit chez les Mexicains un ſyſtème régulier ; elle avoit ſes prêtres , ſes temples , ſes

victimes & ses fêtes. Cela même est une preuve claire que l'état des Mexicains étoit très - différent de celui des nations sauvages de l'Amérique. Mais de l'extravagance de leurs notions religieuses , ou de l'atrocité de leurs cérémonies , on ne peut tirer aucune conséquence contre leur civilisation. Les nations conservent des systèmes de superstition fondés sur les absurdes notions des premiers âges de leur formation, long-tems après que leurs idées ont commencé à s'étendre & leurs mœurs à se polir. Nous pouvons cependant juger du caractère des Mexicains d'après l'esprit de leur religion. La superstition s'y montrait sous un aspect sombre & atroce. Leurs divinités y étoient environnées de la terreur & se plaisoient dans la vengeance. Elles étoient représentées au peuple sous les formes les plus capables d'inspirer l'horreur. Les temples étoient décorés de figures de serpens , de tigres & d'autres animaux destruc-

teurs. La crainte étoit le seul sentiment qui animoit leurs dévots. Les jeûnes, les mortifications, les souffrances, poussés aux excès les plus cruels, étoient les moyens qu'ils employoient pour appaiser la colere de leurs dieux, & ils n'approchoient jamais de leurs autels sans les teindre de leur propre sang. De toutes les offrandes les sacrifices humains étoient celles qu'ils croyoient le plus agréables à ces Dieux. Une pareille religion se joignant à l'esprit de vengeance implacable commun à tous les Américains & y ajoutant une force nouvelle, devoit à une mort cruelle tous les prisonniers de guerre, qui étoient immolés solennellement à la divinité (1). Le cœur & la tête de la victime étoient la part consacrée aux dieux. Le guerrier qui s'étoit

(1) Cortès, *Relat. ap. Ramus* III, 240, &c. B. Diaz, c. 82. Acofta, *lib. V*, c. 13, &c. Herrera, *decad. 3*, *lib. II*, c. 15, &c. Gomera, *Cron.* c. 80, &c. Voyez la NOTE LIX.

rendu maître du prisonnier emportoit le corps pour s'en repaître dans un festin avec ses amis. Sous l'empire de ces idées funestes & terribles, accoutumé à verser le sang & à voir ces scènes horribles consacrées par la religion, le cœur de l'homme devoit s'endurcir & se fermer à tout sentiment d'humanité. Aussi les Mexicains étoient-ils féroces & impitoyables. L'esprit de leur religion balançoit si fortement l'influence de la police & des arts que malgré les progrès qu'ils y avoient faits, leurs mœurs au lieu de s'adoucir en étoient devenues plus féroces. L'histoire de ce peuple ne nous est pas assez connue pour que nous sachions quelle cause avoit donné à leur superstition ce caractère de cruauté; mais l'influence de leur religion est évidente & avoit produit chez eux des effets singuliers dans l'histoire de l'esprit humain; les mœurs du peuple du nouveau monde qui avoit fait le plus de progrès vers la civilisation

étant plus féroces & quelques-unes de leurs coutumes plus barbares que celles des nations sauvages du reste de l'Amérique.

Prétention des Péruviens sur la grande antiquité de leur empire.

Incertaines,

L'empire du Pérou se vante d'une antiquité plus grande que celui du Mexique : selon les traditions recueillies par les Espagnols il avoit subsisté quatre cents ans sous douze monarques ; mais les Péruviens n'ont pu communiquer à leurs conquérans que des connoissances très-imparfaites & très-incertaines de leur ancienne histoire (1). Ils ignoroient, comme les autres nations de l'Amérique, l'art d'écrire & manquoient du seul moyen par lequel on peut conserver avec quelque exactitude la mémoire des événemens. Chez les peuples mêmes où l'art de l'écriture est connu, l'époque où l'histoire commence à prendre quelque authenticité est de beaucoup postérieure à cette utile invention qui a servi long-tems aux usages ordinaires & communs de la vie, avant d'être employée à

[1] Voyez la NOTE LX.

fixer le souvenir des faits pour le transmettre d'un siècle à l'autre. Mais la tradition seule n'a jamais transmis les connoissances historiques d'une manière suivie & régulière durant un période aussi long que la moitié de celui qu'on donne à la durée de la monarchie du Pérou.

Les quipos, ou nœuds de cordons de différentes couleurs, que des écrivains, amateurs du merveilleux, nous donnent comme des annales régulières de l'empire, ne suppléent que très-imparfaitement à l'écriture. Selon la description obscure qu'en fait Acosta (1), suivi à la lettre par Garcilasso de la Vega qui n'a fait que le copier, les quipos paroissent n'avoir été qu'un moyen de calculer plus vite & plus sûrement. Les couleurs différentes exprimoient les différens objets & chaque nœud un nombre particulier. Les quipos étoient une espèce de registre où l'on tenoit compte du nombre d'habitans de

Insuf-
fisance
de l'in-
vention
des qui-
pos.

(1) *Hist. lib. VI, c. 8.*

chaque province & de ses différentes productions qu'on rassembloit dans des magasins pour le service de la nation ; mais comme ces nœuds , de quelque maniere qu'ils fussent variés & combinés , ne pouvoient porter à l'esprit aucune notion abstraite & ne pouvoient peindre ni les opérations ni les qualités de l'esprit , ils étoient de peu d'utilité pour conserver la mémoire tant des anciens événemens que des institutions politiques. Les peintures imparfaites & les symboles grossiers des Mexicains pouvoient servir mieux à cet usage. Quand les quipos auroient été plus utiles pour conserver l'histoire & plus propres à suppléer à l'écriture , ils ont été si entièrement détruits , ainsi que tous les autres monumens de l'industrie des Péruviens , dans la dévastation générale causée par la conquête & par les guerres civiles qui l'ont suivie , qu'aucune lumière ne peut nous venir de ce côté-là. Tout le zèle de Garcilasso de la Vega pour la gloire

de la race des monarques dont il descendoit , toute l'activité de ses recherches & les grandes facilités qu'il avoit pour les suivre ne lui ont pas fait connoître une seule source où n'eussent pas puisé les auteurs Espagnols qui avoient écrit avant lui. Dans son *commentaire royal* , il se borne à éclaircir ce qu'ils ont rapporté de l'histoire & des institutions du Pérou (1) & ses éclaircissemens, comme leurs récits, ne sont fondés que sur la tradition courante parmi ses compatriotes.

Il suit delà que les petits détails que ces écrivains nous donnent des exploits , des batailles , des conquêtes & du caractère particulier des premiers monarques Péruviens ne méritent guere notre croyance. Nous ne pouvons regarder comme authentiques qu'un petit nombre de faits si étroitement liés avec le système de leur religion & de leur politique intérieure que la mémoire n'a pu s'en perdre : à quoi il faut

(1) *Lib. 1 , c. 10.*

ajouter les coutumes & les institutions qui étoient encore établies au tems de la conquête & que les Espagnols purent observer. C'est en examinant ces deux sortes de faits avec attention & en tâchant de les séparer de ceux qui paroissent fabuleux ou dépourvus de preuves que je me suis efforcé de me faire une idée des mœurs & du gouvernement des Péruviens.

Origine
de leur
gouver-
nement.

Les peuples du Pérou, comme je l'ai déjà dit (1), étoient encore dans toute la grossiereté de la vie sauvage lorsque Manco Capac & sa femme Mama Ocollo se montrèrent à eux pour les instruire & les civiliser. La tradition des Péruviens ne nous apprend point qui étoient ces deux personnages extraordinaires; s'ils apportoit leur système de législation & les connoissances des arts de quelque pays plus civilisé, ou s'ils étoient natifs du Pérou; comment ils s'étoient élevés à des idées si fort au-dessus de celles de la nation à laquelle ils s'adrescoient.

(1) *Lib. VI, p. 317, &c.*

Manco Capac & sa femme profitant du penchant des Péruviens à la superstition, & sur-tout de leur vénération pour le soleil, prétendirent qu'ils étoient les enfans de ce bel astre & qu'ils venoient les éclairer & les instruire en son nom & par son autorité. La multitude écouta & crut. Nous avons vu plus haut le changement qui se fit dans les mœurs & dans la police des Péruviens, & que les historiens attribuent aux fondateurs de cet empire, & comment les instructions de l'Inca & de sa femme répandirent parmi eux quelque connoissance des arts & quelque goût pour les commodités de la vie. Ces bienfaits furent d'abord resserrés dans des limites fort étroites; car l'autorité du premier Inca ne s'étendit point au-delà de quelques lieues autour de Cuzco. Mais dans la suite des tems & peu à peu ses successeurs soumirent tous les pays qui s'étendent à l'ouest des Andes depuis le Chili jusqu'à Quito & établirent dans toutes ces provinces leur

gouvernement & leur religion.

Il est fondé sur la religion.

Le gouvernement des Péruviens a cela de singulier & de frappant qu'il doit à la religion son esprit & ses loix. Les idées religieuses font très-peu d'impression sur l'esprit d'un sauvage ; leur influence sur ses sentimens & sur ses mœurs est à peine sensible. Parmi les Mexicains , la religion réduite en système , tenant une grande place parmi leurs institutions publiques , concouroit avec beaucoup de force à former le caractère national. Mais au Pérou tout le système civil étoit fondé sur la religion. L'Inca n'étoit pas seulement un législateur , mais un envoyé du ciel. Ses préceptes étoient reçus , non pas comme les ordres d'un supérieur , mais comme les oracles de la divinité. Sa famille étoit sacrée , & pour la tenir séparée & sans aucun mélange impur d'un sang moins précieux , les enfans de Manco Capac épousoient leurs propres sœurs & aucun ne pouvoit monter sur le trône sans prouver sa descendance

des seuls *enfants du soleil*. C'étoit-là le titre de tous les descendans de l'Inca , & le peuple les regardoit avec le respect dû à des êtres d'un ordre supérieur. On croyoit qu'ils étoient sous la protection immédiate de la divinité qui leur avoit donné naissance & que toutes les volontés de l'Inca étoient celles de son pere le soleil.

Deux effets résultoient de cette influence de la religion sur le gouvernement. L'autorité de l'Inca étoit absolue & illimitée dans toute la force de ces termes. Lorsque les décrets d'un souverain sont regardés comme des commandemens de la divinité, c'est non-seulement un acte de révolte , mais un acte d'impiété de s'y opposer. L'obéissance devient un devoir de religion , & comme ce seroit un sacrilège de blâmer l'administration d'un monarque qui est immédiatement sous la direction du ciel & une audace présomptueuse de lui donner des avis , il ne reste plus

Effets remarquables de cette influence de la religion.

qu'à se soumettre avec un respect aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouvernement établi sur la base d'un commerce avec le ciel. Delà aussi la soumission des Péruviens envers leurs souverains : les plus puissans & les plus élevés de leurs sujets reconnoissoient en eux des êtres d'une nature supérieure ; admis en sa présence , ils ne se présentoient qu'avec un fardeau sur leurs épaules comme un emblème de leur servitude & une disposition à se soumettre à toutes les volontés de l'Inca. Il ne falloit au monarque aucune force coactive pour faire exécuter ses ordres. Tout officier qui en étoit chargé étoit l'objet du respect du peuple & , selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens (1) , il pouvoit traverser l'empire d'une extrémité à l'autre sans rencontrer le moindre obstacle ; car en montrant une frange du *borla* , ornement royal de l'Inca, il devenoit le maître de la vie & de

(1) Zarate , *lib. 1* , c. 13.

la fortune de tous les citoyens.

Il faut regarder comme une autre conséquence de cette liaison de la religion avec le gouvernement la peine de mort infligée à tous les crimes. Ce n'étoient plus des défobéissances à des loix humaines, mais des insultes à la divinité. Les fautes les plus légères, comme les crimes les plus atroces, appelloient la même vengeance sur la tête du coupable & ne pouvoient être expiées que par son sang. La peine suivoit la faute inévitablement parce qu'une offense envers le ciel ne pouvoit en aucun cas être pardonnée (1). Parmi des nations déjà corrompues, des maximes si sévères, en conduisant les hommes à la féroceité & au désespoir, sont plus capables de multiplier les crimes que d'en diminuer le nombre. Mais les Péruviens avec des mœurs simples & une crédulité aveugle étoient contenus dans une telle crainte que le nombre des fautes étoit extrême-

Tous les crimes y étoient punis de mort.

(1) Vega, lib. II, cap. 6.

ment petit. Leur respect pour des monarques éclairés & guidés par la divinité qu'ils adoroient, les maintenoit dans le devoir; & la crainte d'une peine qu'ils étoient accoutumés à regarder comme un châtiment inévitable de l'offense faite au ciel, les éloignoit de toute prévarication.

Douceur
de leur
religion.

Le systême de superstition sur lequel les Incas avoient fondé leur autorité étoit très - différent de celui des Mexicains. Manco Capac avoit tourné tout le culte religieux vers les objets de la nature. Le soleil, comme la première source de la lumière, de la fécondité de la terre & du bonheur de ses habitans, étoit le premier & le principal objet de leur hommage. La lune & les étoiles, seconçant le soleil dans ses bienfaisantes opérations, obtenoient après lui les adorations des Péruviens. Par-tout où le penchant de l'homme à reconnoître & à adorer une puissance supérieure prend cette direction & se porte à admirer & à contempler l'ordre &

la bienfaisance qui existent réellement dans la nature , l'esprit de superstition est doux ; lorsqu'au contraire des êtres imaginaires , ouvrages de l'imagination & de la crainte des hommes, sont supposés conduire l'univers & deviennent les objets du culte religieux , la superstition prend des formes plus bizarres & plus atroces. La première de ces religions étoit celle des Péruviens , la dernière celle des Mexicains. Les Péruviens , il est vrai, ne s'étoient pas élevés jusqu'à des idées justes de la divinité : on ne trouve même dans leur langue aucun terme , aucun nom donné au pouvoir inconnu & suprême qu'ils adoroient, qui puisse faire conjecturer qu'ils le regardassent comme créateur & gouverneur de l'univers (1). Mais les cérémonies d'un culte adressé à cet astre brillant qui , par son énergie universelle & vivifiante est le plus bel emblème de la bienfaisance divine , étoient douces & humaines.

(1) Acosta , *lib. V* , c. 3.

Ils offroient au soleil une partie des substances que sa chaleur fait produire à la terre. Ils lui sacrifioient en témoignage de leur reconnoissance quelques-uns des animaux dont ils se nourrissoient & dont l'existence & la multiplication étoient dues à son influence. Ils lui présentoient des ouvrages choisis & précieux de l'industrie de leurs mains guidées par sa lumière. Jamais les Incas ne teignirent ses autels de sang humain ; jamais ils n'imaginèrent que le soleil leur pere pût se plaire à recevoir de si barbares sacrifices (1). Ainsi les Péruviens éloignés de ce culte sanglant qui éteint la sensibilité & qui étouffe les mouvemens de la compassion à la vue des souffrances de l'homme, devoient à l'esprit même de leur superstition un caractère national, plus doux que celui des autres peuples de l'Amérique.

Son influence sur les institutions civiles.

Cette influence de la religion s'étendoit jusqu'à leurs institutions civiles & en écartoit tout ce qui

(1) Voyez la NOTE LXI.

étoit contraire à la douceur des mœurs & du caractère. Le pouvoir des Incas , quoique le plus absolu des despotismes étoit mitigé par son alliance avec la religion. L'esprit de ses sujets n'étoit pas humilié & avili par l'idée d'une soumission forcée à la volonté d'un être semblable à eux. L'obéissance qu'ils rendoient à un souverain revêtu d'une autorité divine étoit volontaire & ne les dégradoit point. Le Souverain convaincu que la soumission respectueuse de ses sujets étoit l'effet de leur croyance à son origine céleste , avoit continuellement sous les yeux des motifs qui le portoient à imiter l'être bienfaisant dont il étoit le représentant. Aussi trouve-t-on à peine dans l'histoire du Pérou quelques révoltes contre le prince regnant , & aucun de ses douze monarques ne fut un tyran.

Dans les guerres mêmes où furent engagés les Incas , ils se conduisirent avec un esprit très-différent de celui des autres nations

Et même
sur leur
système
de guer-
re.

d'Amérique. Ils ne combattoient pas comme les sauvages pour détruire & pour exterminer , ou comme les Mexicains pour raffasier de sang leurs barbares divinités. Ils faisoient la guerre pour civiliser les vaincus & pour répandre les connoissances & les arts. Les prisonniers n'étoient point exposés aux insultes & aux tourmens qu'ils étoient destinés à subir dans toutes les autres parties du nouveau monde. Les Incas prenoient sous leur protection les peuples qu'ils avoient soumis & les faisoient participer à tous les avantages dont jouissoient leurs anciens sujets. Cette pratique, si opposée à la férocité Américaine & si digne de l'humanité des nations les plus polies, doit être attribuée, comme d'autres circonstances que nous avons observées dans les mœurs des Péruviens , au génie de leur religion. Les Incas considérant comme impie l'hommage rendu à tout autre objet qu'aux puissances célestes qu'ils adoroient , s'effor-

çoient de faire des profélites. Les idoles des peuples conquis étoient portées en triomphe au grand temple de Cuzco (1) & y étoient placées comme des trophées qui montroient la puissance supérieure de la divinité protectrice de l'empire. Le peuple étoit traité avec douceur & instruit dans la religion de ses nouveaux maîtres (2), afin que le conquérant eût la gloire d'avoir augmenté le nombre des adorateurs du soleil.

La maniere dont les terres étoient possédées au Pérou par les citoyens n'étoit pas moins singuliere que leur religion & contribuoit également à adoucir le caractère de ce peuple. Toutes les terres étoient divisées en trois portions. L'une étoit consacrée au soleil, & tout ce qu'elle produisoit étoit employé à la construction des temples &

Espece
de pro-
priété
particu-
liere aux
Péru-
viens.

(1) Herrera, *dec.* 5, *lib.* IV, c. 4.
Vega, *lib.* V, c. 12.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, c. 8.

aux dépenses du culte religieux. L'autre appartenoit à l'Inca & four-
nissoit à la dépense publique & à
tous les frais du gouvernement. La
troisième & la plus considérable
étoit employée à la subsistance du
peuple à qui elle étoit partagée.
Personne cependant n'avoit un
droit de propriété exclusive sur
la portion qui lui étoit attribuée.
Il la possédoit seulement pour une
année. A l'expiration de ce terme ,
on faisoit une nouvelle division
selon le rang , le nombre & les
besoins de sa famille. Toutes ces
terres étoient cultivées par un tra-
vail commun de tous les membres
de la communauté. Le peuple
averti par un officier préposé à
cette administration se rendoit dans
les champs & remplissoit la tâche
imposée. Des chants & des instru-
mens de musique les animoient au
travail (1). Cette distribution du

(1) Herrera, *dec.* 5 , *lib.* IV , *c.* 2.
Vega , *lib.* V , *c.* 5.

territoire, aussi bien que la manière de le cultiver gravoit dans l'esprit de chaque citoyen l'idée d'un intérêt national & de la nécessité d'un secours mutuel entre eux. Chaque individu sentoît l'utilité qui résultoit pour lui de sa liaison avec ses concitoyens & le besoin qu'il avoit de leur secours. Un état ainsi constitué pouvoit être considéré comme une grande famille dans laquelle l'union des membres étoit si entière & l'échange mutuel des secours si marqué qu'il en naissoit le plus grand attachement, & que l'homme étoit lié à l'homme plus étroitement que dans aucune autre société établie en Amérique. Delà des mœurs douces & des vertus sociales inconnues dans l'état sauvage & presque entièrement ignorées des Mexicains.

Mais, quoique les institutions ^{Inégalité} des Incas fussent dirigées à fortifier ^{des con-} les liens d'une affection mutuelle ^{ditions,} entre leurs sujets, il regnoit cependant au Pérou une grande iné-

galité dans les conditions. La distinction des rangs y étoit complètement établie. Un grand nombre de citoyens , sous la dénomination de *Yanaconas* étoit tenu dans l'état de servitude. Leurs habillemens & leurs maisons étoient d'une forme différente de celle des habillemens & des maisons des hommes libres. Comme les *Tamemes* du Mexique , ils étoient employés à porter des fardeaux & à tous les travaux pénibles (1). Au-dessus d'eux étoient les hommes libres qui n'étoient revêtus d'aucun office & d'aucune dignité héréditaire. Ensuite venoient ceux que les Espagnols ont appelés *Orejones* , à raison des ornemens qu'ils portoient à leurs oreilles. Ceux-là formoient le corps des nobles & exerçoient tous les offices, en paix comme en guerre (2). A la tête de la nation étoient les enfans du soleil qui , par leur nais-

(1) Herrera *decad.* 5 , *lib.* III , *c.* 4 , *lib.* X , *c.* 8.

(2) Herrera , *dec.* 5 , *lib.* IV , *c.* 1.

sance & leurs privileges, étoient autant au-dessus des Orejones que ceux-ci étoient au-dessus des autres citoyens.

Cette forme de société, tant par l'union de ses membres que par la distinction des rangs, étoit favorable aux progrès des arts. Mais les Espagnols connoissant déjà le degré de perfection où différens arts avoient été au Mexique, ne furent pas si frappés de ce qu'ils virent au Pérou lorsqu'ils en firent la découverte; & c'est avec un sentiment d'admiration beaucoup plus foible qu'ils décrivent les objets d'industrie qu'ils y remarquerent. Cependant les Péruviens avoient fait beaucoup plus de progrès que les Mexiquains & dans les arts nécessaires, & dans ceux qui ne servent qu'à l'agrément de la vie.

L'agriculture, cet art de première nécessité dans l'état social, étoit beaucoup plus étendu au Pérou & y étoit exercé avec plus d'habileté que dans aucune autre partie de l'Amérique. Les Espagnols en s'a-

Etat des
arts.

Etat
avancé
de l'agri-
culture.

vançant dans le pays y trouvoient si abondamment des provisions de toute espece que dans le récit de leurs expéditions, on ne les voit jamais exposés à ces cruelles situations où la famine réduisit souvent les conquérans du Mexique. Ce n'étoit pas la volonté des particuliers qui régloit la quantité de terre mise en culture, mais l'autorité publique selon les besoins de la communauté. Les calamités qui font la suite ordinaire des mauvaises récoltes n'étoient pas fort sensibles, parce que le produit des terres consacrées au soleil, aussi bien que la portion des Incas étant déposée dans les *tambos* ou magasins publics, on y trouvoit toujours des ressources pour les tems de disette (1). Par une prévoyance si sage l'étendue de la culture étant proportionnée aux besoins de l'état, l'industrie & l'esprit d'invention des Péruviens ne se déployoient avec

(1) Zarate, *lib. I, c. 14.* Vega, *lib. I, c. 8.*

quelqu'activité que pour remédier à certains inconvéniens particuliers à leur climat & à leur sol. Toutes les grandes rivières qui coulent des Andes dirigent leurs cours vers l'est jusqu'à la mer Atlantique. Le Pérou n'est arrosé que par des eaux qui coulent des montagnes en torrens. Les parties basses sont presque toutes sablonneuses & stériles & la pluie ne les humecte jamais. L'industrie des Péruviens avoit imaginé différens moyens pour rendre ces terres fertiles. Ils avoient fait avec beaucoup d'adresse & de patience des canaux artificiels qui distribuøient à leurs terres d'une manière régulière les eaux de ces torrens (1). Ils amélioroient leur sol en y répandant la fiente des oiseaux de mer dont toutes les isles répandues le long de leurs côtes sont couvertes (2). Dans le tableau

(1) Zarate, *lib. I*, c. 4. Vega, *lib. V*, c. 1 & 24.

(2) Acoſta, *lib. IV*, c. 37. Vega, *lib. V*, c. 3. Voyez la NOTE LXII.

d'une nation entièrement civilisée ; ces pratiques attireroient à peine notre attention ; mais dans l'histoire du nouveau monde , on nous ne trouvons que des hommes dépourvus de prévoyance , elles sont dignes d'être remarquées comme des preuves frappantes d'art & d'industrie. L'usage de la charrue étoit à la vérité inconnu aux Péruviens , ils travailloient la terre avec une espèce de bêche faite d'un bois dur (1). Ce travail n'étoit pas regardé comme assez humiliant pour être abandonné aux femmes seules. Les hommes le partageoient avec elles , & même les enfans du soleil donnoient l'exemple en cultivant de leurs mains un champ situé près de Cuzco & ils honoroient cette fonction en l'appellant *leur triomphe sur la terre* (2).

Leurs bâtimens. La supériorité de l'industrie des

(1) Zarate , *lib. I* , c. 8.

(2) Vega , *lib. V* , c. 2.

Péruviens sur celle des autres nations se montre encore dans la construction de leurs maisons & de leurs édifices publics. Dans les vastes plaines qui s'étendent le long de l'océan pacifique , où le climat est doux & le ciel toujours serein , leurs maisons ne pouvoient être que d'une bâtisse très-légère ; mais dans les parties plus élevées où tombent des pluies, où il y a de la vicissitude dans les saisons & où la rigueur du froid se fait sentir , elles étoient construites avec une plus grande solidité. Leur forme étoit généralement quarrée. Les murailles d'environ huit pieds de haut étoient faites de briques durcies au soleil. Elles étoient sans fenêtres , la porte en étoit basse & étroite. Toute simple que paroît cette construction & tout grossiers qu'en étoient les matériaux , les édifices étoient si solides que plusieurs subsistent encore aujourd'hui, tandis qu'il ne reste dans toutes les autres parties de l'Amérique aucun

monument qui puisse nous donner une idée de l'état civil des autres nations. C'est sur-tout dans les temples consacrés au soleil & dans les palais de leurs monarques que les Péruviens déployoient toute leur industrie. Les descriptions que nous ont laissées de ces édifices les écrivains Espagnols qui les ont vus lorsqu'ils étoient encore presque entiers, pourroient être regardées comme fort exagérées, si leurs ruines encore subsistantes ne garantissoient la vérité de leurs relations. On trouve dans toutes les provinces de l'Empire des restes des édifices sacrés & des palais des Incas , & leur nombre seul prouve qu'ils sont l'ouvrage d'une nation puissante qui doit avoir subsisté pendant un assez long période & avoir fait des progrès assez considérables dans les arts & dans la civilisation. Ils sont de différentes grandeurs, quelques-uns d'une étendue médiocre , plusieurs immenses , se ressemblant par leur solidité ainsi

que par le style de leur architecture. Le temple de Pachacamac, avec le palais de l'Inca & une forteresse, formoient ensemble une grande fabrique de plus d'une demie lieue de circuit. Ces édifices sont d'un goût singulier comme tous les autres ouvrages des Péruviens. Comme ils ignoroient l'usage de la poulie & des autres puissances mécaniques, & qu'ils ne pouvoient élever à une grande hauteur les grosses pierres qu'ils employoient, les murailles de cet édifice, qui paroît être le plus grand effort de leur industrie, n'ont pas plus de douze pieds de hauteur au-dessus du sol. Sans mortier & sans aucune espece de ciment les briques & les pierres y sont si bien unies qu'à peine peut-on distinguer les jointures (1). Les appartemens en étoient mal distribués & fournissoient peu de commodités : autant qu'on peut reconnoître dans les

Voyez la NOTE LXIII.

ruines les anciennes distributions ; il n'y avoit pas une seule fenêtre dans tout l'édifice & on n'y recevoit de lumière que par la porte ; de sorte que les plus grandes pieces devoient être absolument obscures à moins qu'on ne les éclairât par quelque autre moyen. Mais ces imperfections , & d'autres qu'on pourroit indiquer dans les monumens de l'architecture des Péruviens, n'empêchent pas qu'on ne doive les regarder comme des efforts étonnans d'industrie chez un peuple qui ignoroit l'usage du fer , & comme une preuve de la puissance de leurs anciens rois.

Chemins. Cen'étoient pourtant pas encore les ouvrages les plus beaux & les plus utiles des Incas. Les deux grandes routes de Cuzco à Quito , qui avoient plus de cinq cents lieues de long, méritent de plus grands éloges. L'une traversoit les parties intérieures & montueuses du pays , l'autre les plaines qui s'étendent le long de la mer. Les premiers his-

toriens du Pérou qui virent ces monumens en parlent avec tant d'admiration & d'étonnement & ont été si bien secondés par les pompeuses descriptions des écrivains plus récents qui ont été conduits par quelque système à vanter les Américains, qu'on feroit tenté de comparer ces travaux des Incas aux anciens chemins militaires dont les restes attestent encore la puissance des Romains ; mais dans un pays où il n'y avoit aucun animal domestique que le llama qui n'étoit pas même employé comme bête de trait & qui ne pouvoit porter que des fardeaux très-légers, & où les chemins un peu montueux n'étoient fréquentés que par les hommes, il ne falloit pas beaucoup d'industrie pour faire des routes. Les chemins du Pérou n'avoient que quinze pieds de largeur (1) & dans beaucoup d'endroits ils étoient faits avec si peu de solidité qu'on ne re-

(1) Cieca , c. 60.

connoît plus aujourd'hui leur direction. Dans les parties basses on n'avoit presque fait autre chose que de planter des arbres ou des bornes qui traçoient le chemin aux voyageurs. C'étoit une tâche plus difficile d'ouvrir des sentiers dans les montagnes. On avoit aplani quelques hauteurs & comblé quelques vallons, & pour conserver la route on l'avoit bordée des deux côtés d'un banc de gazon. De distance en distance on y trouvoit des *tambos* ou magasins pour l'Inca & sa suite lorsqu'il voyageoit dans ses domaines. Cette route faite dans des parties du pays plus hautes & moins praticables avoit été construite plus solidement, & quoique par la négligence des Espagnols sur tout ce qui n'est pas relatif à l'exploitation des mines, on n'ait rien fait pour l'entretenir, on peut encore la reconnoître par-tout (1). Telle

(1) Xerès, p. 189, 191. Zarate, *lib. I,*

étoit la célèbre routé des Incas , dont la description , dépouillée de toutes les exagérations & réduite à ce qu'on ne peut révoquer en doute , nous présente encore une preuve incontestable d'un grand progrès dans les arts & dans la civilisation. Les peuplades sauvages de l'Amérique n'ont pas même eu l'idée de former des communications entre les parties éloignées des pays qu'ils habitoient; les Mexicains l'avoient à peine entrevue , & l'on fait que dans les états les plus civilisés de l'Europe ce n'est qu'après avoir déjà acquis beaucoup d'autres connoissances que les gouvernemens se sont occupés d'une manière un peu suivie des moyens de faciliter le commerce par la construction des chemins.

En faisant des chemins , les Péruviens furent conduits à pro-

Ponts.

c. 13 , 14. Vega , *lib. IX* , c. 13. Bouguer , *Voyage* , p. 105. Ullola , *Entretene-
mientos* , p. 365.

curer à leur pays un autre avantage également inconnu au reste de l'Amérique. La route des Incas, dans son cours, du sud au nord, étoit coupée par tous les torrens qui sortent des Andes pour se jeter dans l'océan occidental. Leur rapidité, ainsi que la fréquence & la violence des inondations qu'ils occasionnent, en rendoit la navigation impossible. Il falloit donc trouver quelque expédient pour les passer. Les Péruviens ignorant l'art de faire des voûtes & ne sachant pas travailler les bois, ne pouvoient construire ni ponts de pierre ni ponts de bois. La nécessité, mere de l'invention, leur avoit suggéré un moyen de suppléer à ce défaut. Ils faisoient des cables d'une grande force avec de l'osier & des lianes, dont leur pays abonde. On tendoit six de ces cables d'un bord à l'autre paralleles entr'eux & fortement attachés par chaque bout. On les lioit ensemble par d'autres cordages plus petits, assez rapprochés pour former

en une seule piece une forte de filet qui , étant couvert de branches d'arbres & ensuite de terre , faisoient un pont qu'on pouvoit passer avec assez de sécurité (1). Il y avoit des personnes établies à chaque pont pour les entretenir & aider les passagers (2). Dans les pays plats où les rivières devenoient plus profondes & plus larges & avoient un cours moins rapide , on les passoit dans des *balzas* , espece de radeaux que les Péruviens construisoient & conduisoient avec une adresse qui prouve encore leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique. Toute l'industrie de ceux-ci se bornoit à l'usage de la rame. Les Péruviens avoient osé mâter leurs petits bâtimens & les conduire à la voile , de sorte que non-seulement ils savoient profiter

(1) Voyez la NOTE LXIV.

(2) Sancho , *ap. Ramus III* , 376.
 Zarate , *lib. I* , c. 14. Vega , *lib. III* , c.
 7 , 8. Herrera , *desad. 5* , *lib. IV* , c.
 3 , 4.

du vent pour marcher avec plus de vitesse, mais ils pouvoient même virer de bord avec assez de célérité (1).

Leur maniere de traiter la mine d'argent. L'industrie des Péruviens n'étoit pas bornée à ces objets essentiels d'utilité. Ils avoient fait quelques progrès dans des arts qu'on peut appeller de luxe. Ils avoient l'or & l'argent en plus grande abondance qu'aucune autre nation de l'Amérique. Ils recueilloient l'or, comme les Mexicains dans le lit des rivières ou en lavant les terres qui en contenoient; mais pour se procurer l'argent ils avoient employé une industrie & une adresse assez remarquables. Ils ne connoissoient pas, il est vrai, l'art de creuser la terre à de grandes profondeurs pour pénétrer jusqu'aux richesses qu'elle cache dans son sein; mais ils ouvroient des cavernes sur les bords escarpés des rivières & dans les flancs des montagnes, & suivoient toutes les

(1) Ulloa, *Voyage*, I, 167, &c.

veines du métal qui ne se perdoient pas trop avant dans la terre. En d'autres endroits où le métal étoit près de la surface, ils ouvroient la mine en dessus sans creuser trop profondément, afin que les travailleurs pussent jeter le minéral sur les bords du trou ou le transmettre de main en main dans des paniers (1). Ils avoient l'art de fondre la mine & de la purifier, soit par la simple application du feu, ou, quand elle étoit trop refractaire & mêlée de substances hétérogenes, en la traitant dans des petits fourneaux élevés & si artistement construits que le courant d'air faisoit la fonction de soufflet, machine qui leur étoit entierement inconnue. Par ce moyen si simple la mine la plus rebelle étoit fondue avec tant de facilité que l'argent étoit assez commun au Pérou pour qu'on en fît des ustensiles & des vases des-

(1) Ramusio III, 414, A.

tinés aux usages ordinaires (1). On prétend que plusieurs de ces ustensiles étoient aussi précieux par le travail que par la matière ; mais comme les conquérans de l'Amérique ne connoissoient bien que la valeur du métal & ne s'occupoient guere des formes que l'art lui avoit données, dans le partage du butin on ne tint compte que du poids & du degré de finesse, & presque tout fut fondu.

Autres
ouvrages
de leurs
arts. On a vanté aussi leur adresse dans d'autres ouvrages plus recherchés, dont la plus grande partie a été trouvée dans les *gnacas* ou élévations de terre dont ils couvroient les corps des morts. Ce sont des miroirs de diverse grandeur, faits d'une pierre dure & rendue brillante par un très-beau poli ; des vases de terre de différentes formes, des haches & d'autres armes, des outils servant à leurs travaux,

(1) Acosta, *lib. IV*, c. 45. Vega, *p. 1*, *lib. VIII*, c. 25. Ulloa, *Entretien*, p. 258.

quelques-uns de filex , d'autres de cuivre durci par un procédé inconnu , de maniere à pouvoir suppléer au fer dans plusieurs circonstances. Si l'usage de ces outils de cuivre eût été général chez les Péruviens , leurs progrès dans les arts les auroit rapprochés beaucoup des nations les plus éclairées ; mais il paroît ou que le métal étoit rare , ou que l'opération par laquelle on le durcissoit étoit difficile & longue ; car ces outils étoient en très-petit nombre , & si petits qu'ils ne pouvoient servir que pour les ouvrages les plus légers. Cependant on peut dire que c'est à cette découverte que les Péruviens ont dû leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique en différens arts (1). On peut appliquer aux ouvrages des arts trouvés au Pérou la même observation que nous avons faite sur ceux des Mexicains. Les pieces

(1) Ulloa , *Voyage*, tom. I , 381 , &c.
Idem. *Entretien*, p. 369 , &c.

qu'on voit en dépôt dans le cabinet du roi à Madrid sont plus admirées à raison de l'adresse qu'il a fallu pour les exécuter avec des outils imparfaits que pour leur élégance & leur délicatesse réelle ; & les arts des Péruviens , quoique plus avancés que chez les autres Américains , étoient encore dans l'enfance.

Les faits que nous venons de rassembler paroissent indiquer de grands progrès chez cette nation. Il y en a cependant d'autres qui font penser que la civilisation y étoit encore à ses premiers pas. Dans tous les domaines des Incas , Cuzco étoit la seule ville qui méritât ce nom. Par-tout ailleurs le peuple vivoit épars dans des habitations détachées , ou tout au plus rassemblé dans de petits villages (1). Or , à moins que les hommes ne se réunissent en nombre & ne se lient

Etat imparfait de leur civilisation.

Cuzco étoit la seule ville.

(1) Zarate , *lib. I , c. 9.* Herrera *decad. 5 , lib. VI , c. 4.*

par une communication fréquente & continuelle ils ne sentent jamais bien le besoin qu'ils ont les uns des autres ; ils ne prennent jamais parfaitement l'esprit & les mœurs de la vie sociale. Dans un pays immense où il n'y avoit qu'une seule ville , les progrès de la civilisation & des arts ont dû être si lents & arrêtés par tant d'obstacles qu'il faut plutôt s'étonner que les Péruviens les aient portés si loin.

En conséquence de cet état d'union imparfaite , la séparation des professions au Pérou n'étoit pas à beaucoup près aussi complète que chez les Mexicains. Plus l'association des hommes entre eux est foible , plus leurs mœurs sont simples & leurs besoins en petit nombre. L'industrie qui pourvoit aux usages communs de la vie n'est pas alors assez délicate ni assez difficile à acquérir pour qu'il soit nécessaire de s'y former par une éducation suivie. Chaque Péruvien exerçoit indistinctement toutes les professions.

Nulle

sépara-
tion mar-
quée en-
tre les
profes-
sions.

Il n'y avoit que les artistes occupés aux ouvrages les plus recherchés qui formaient un ordre séparé & distingué des autres citoyens (1).

Peu de
com-
merce.

Le défaut de villes dans le Pérou entraînoit un autre effet à sa suite. Il y avoit peu de commerce entre les parties de ce grand empire. La grande activité du commerce est de la même époque que la formation des villes. Aussi-tôt que les membres d'une société se rassemblent en grand nombre en un même lieu, les opérations de la communauté prennent plus de vigueur. Les citoyens des villes commencent à dépendre pour leur subsistance du travail des cultivateurs. Ceux-ci reçoivent des villes quelque équivalent de leurs denrées. Le commerce entr'eux s'établit & les productions des arts s'échangent

(1) Acofta , *lib. VI* , c. 15. Vega , *lib. V* , c. 9. Herrera , *decad. 5* , *lib. IV* , c. 4.

régulièrement pour celles de l'agriculture. Les villes du Mexique avoient des marchés réglés & tous les objets des desirs & des besoins des hommes y étoient en même-tems les objets du commerce. Mais au Pérou, la division singulière de la propriété & la manière dont les terres étoient possédées étoient un obstacle à presque toute espèce de commerce & privoit la société de cette communication active entre tous ses membres (1), qui est en même-tems le lien de leur union & l'aiguillon qui les presse dans leur marche vers la civilisation.

Les Péruviens manquoient absolument du courage guerrier, défaut aussi remarquable en eux qu'il leur fut funeste (2). La plus grande partie des nations grossières de l'Amérique résisterent aux Espagnols avec un courage féroce & indomp-

Péru-
viens peu
propres
à la guerre.

(1) Vega, *lib.* VI, c. 8.

(2) Xerès, 190. Sancho, *ap.* Ramus III, 372. Herrera, *decad.* 5, *lib.* I, c. 3.

table, quoiqu'avec peu de conduite & de succès. Les Mexicains défendirent leur liberté avec beaucoup de persévérance & ne furent soumis qu'avec beaucoup de peine. Les Péruviens, subjugués tout d'un coup & presque sans résistance, perdirent par leur timidité les occasions les plus favorables de recouvrer leur liberté & d'exterminer leurs oppresseurs. Quoique leur tradition nous présente tous les Incas comme des princes guerriers, toujours à la tête d'armées conquérantes & victorieuses, on ne trouve aucune trace de cet esprit militaire dans aucune circonstance postérieure à l'invasion des Espagnols. Peut-être leurs institutions en adoucissant leurs mœurs leur donnoient-elles cette mollesse indigne de l'homme; peut-être la douceur de leur climat énerroit-elle leur constitution physique. Peut-être aussi quelque principe de leur gouvernement que nous ne connoissons pas étoit-il la cause

de cette foiblesse politique. Quoiqu'il en soit le fait est certain, & il n'y a pas dans l'histoire un seul exemple d'un peuple si peu avancé en ce genre, si destitué de tout art & de tout courage militaire. Leur postérité conserve le même caractère. Les Indiens du Pérou sont le peuple de l'Amérique le plus asservi & le plus familiarisé avec le joug. Enervés par une vie sans activité, ils paroissent incapables de toute action vigoureuse.

A ces vices de leur état politique se joignent quelques faits détachés, conservés par les historiens Espagnols, qui montrent encore des traces frappantes de barbarie dans les mœurs. Les Péruviens avoient la même coutume que nous avons vue parmi les nations sauvages de l'Amérique. A la mort de l'Inca & d'autres grands personnages, on égorgeoit un grand nombre de leurs domestiques sur leur tombeau & on les enterroit autour de leur guaca, afin que le prince ou le

grand pussent paroître dans l'autre monde avec la même dignité & y être servis avec le même respect. A la mort d'Huana Capac , le plus puissant de leurs monarques , plus de mille victimes furent immolées sur sa tombe (1). En un autre point les Péruviens paroissent avoir été plus grossiers que les nations les plus sauvages ; quoiqu'ils connussent l'usage du feu & qu'ils s'en servissent à préparer le maïs & d'autres végétaux pour leur nourriture , ils mangeoient la viande & le poisson entierement crus & étonnerent les Espagnols par cette pratique si contraire aux idées de tous les peuples civilisés (1).

Autres
domaines
de l'Es-
pagne en
Améri-
que.

Quoique le Mexique & le Pérou soient parmi les possessions de l'Espagne au nouveau monde celles qui, à raison de leur état ancien & présent, ont attiré davantage l'attention

(1) Acofta, *lib. V, c. 7.*

(2) Xercès, p. 190. Sancho, *ap. Ram. III, p. 372, C. Herrera, dec. V. lib. I, c. 3.*

de l'europe , elle y possède d'autres domaines importans , soit par leur étendue , soit par leur produit. L'Espagne devint maîtresse de la plupart de ces établissemens pendant la première moitié du seizième siècle & dut ses conquêtes à des aventuriers particuliers qui armoient , soit à Saint-Domingue , soit dans la vieille Espagne. Si nous voulions suivre chacun de ces chefs dans ses expéditions nous retrouverions le même courage , la même ardeur , la même persévérance , la même avidité , la même constance à supporter toutes les fatigues & à vaincre tous les obstacles , qui distinguèrent les Espagnols dans leurs grandes conquêtes en Amérique. Mais au lieu d'entrer dans un détail qui ne présenteroit presque qu'une répétition des faits que nous avons déjà rapportés , je me contenterai de jeter un coup-d'œil sur les autres provinces Espagnoles de l'Amérique dont je n'ai pas encore parlé , & de donner à mes lecteurs

quelqu'idée de leur grandeur, de leur fertilité & de leur opulence.

Provin- Je commence par les contrées
ces voi- voisines des deux grandes monar-
sines du chies dont je viens de faire l'histoire
Mexique. & je décrirai ensuite les autres pos-
sessions espagnoles en Amérique.

Cinaloa
& So-
nora.

La juridiction du vice-roi de la nouvelle Espagne s'étend sur diverses autres provinces qui n'étoient pas soumises à l'empire du Mexique. Celles de Cinaloa & de Sonora qui s'étendent le long de la côte orientale de la mer vermeille ou du golfe de Californie, aussi bien que les immenses contrées de la nouvelle Navarre & du nouveau Mexique à l'ouest & au nord, ne reconnoissoient point l'autorité de Montézume ni celle de ses prédécesseurs. Ces régions, aussi vastes que le Mexique lui-même, sont plus ou moins soumises au joug Espagnol. Elles occupent une des plus agréables parties de la zone tempérée. Leur sol est en général très-fertile & les productions du

genre animal & végétal y font excellentes. Elles ont une communication avec la mer pacifique & avec le golfe du Mexique & font arrosées par des rivières qui les enrichissent & qui pourroient devenir d'un grand secours pour le commerce. Le nombre des Espagnols établis dans ces beaux pays est à la vérité extrêmement petit. Ils l'ont founis & ne l'ont jamais occupé ; mais si la population s'augmentoît dans leurs anciens établissemens de l'Amérique , elle pourroit se répandre sur ces grandes régions , dont ils n'ont pas pu encore prendre véritablement possession.

Une circonstance peut contribuer à amener ce changement. On y a découvert des mines très-riches tant d'or que d'argent. Si on les ouvre & qu'on les exploite avec quelque succès la population s'y portera. Pour fournir aux besoins de cette multitude la culture s'accroîtra , des artisans s'y établiront, l'industrie & la richesse commen-

Mines.

ceront à s'y montrer. Il y a plusieurs exemples de ces changemens en différentes parties de l'Amérique depuis qu'elles sont tombées sous la domination des Espagnols. Des villages peuplés & de grandes villes se sont tout à coup élevées dans des lieux sauvages & inhabités. Le travail des mines n'est pas à beaucoup près l'objet le plus digne de fixer l'attention d'une société naissante ; mais ce peut être un moyen d'y animer une activité utile & d'y augmenter la population. On a vu un exemple récent & singulier en ce genre, qui est encore peu connu en Europe & qui peut avoir des suites importantes mérite notre attention. Les Espagnols établis dans les provinces de Cinaloa & de Sonora avoient été long-tems inquiétés par les incursions de quelques tribus sauvages d'Indiens qui les avoisinent. En 1765 les incursions devinrent si fréquentes & si meurtrières que les habitans au désespoir s'adressèrent au marquis

Découverte récente & remarquable.

quis de Sainte-Croix , vice-roi du Mexique , pour obtenir de lui un corps de troupes qui pût les mettre en état de repouffer dans leurs montagnes ces terribles ennemis ; mais le fisc étoit si épuisé par les grandes sommes qu'on en avoit tirées pour soutenir la dernière guerre contre la grande Bretagne , qu'il ne fut pas possible au vice-roi d'en tirer aucun secours. Ce qu'il ne pouvoit par sa place , il l'exécuta par le crédit que lui donnoient ses vertus. Il engagea des négocians à avancer environ deux cens mille pesos pour fournir aux frais de l'expédition. On la confia à un bon officier : on employa trois années à poursuivre les sauvages dans des montagnes & des défilés presque impraticables ; enfin elle se termina en 1771 par l'entière soumission des Indiens qui cessèrent d'être la terreur des deux provinces qu'ils dévastotent. Dans le cours de cette entreprise les Espagnols traversèrent des contrées où il ne paroît pas qu'ils eussent

pénétré auparavant, & découvrirent des mines dont la richesse les étonna, quoiqu'ils en connus-
sent déjà de fort riches. A Cineguilla, dans la province de Sonora, ils entrèrent dans une plaine de quatorze lieues d'étendue où ils trouverent l'or en grains à la profondeur seulement de seize pouces & en morceaux si considérables que quelques-uns pesoient jusqu'à neuf marcs, & en si grande quantité qu'en peu de tems un petit nombre de travailleurs en recueillit mille marcs sans prendre la peine de laver les terres qui les contenoient & qui paroissoient si riches que des personnes intelligentes estimoient qu'il y avoit pour un million de pezos de métal fin. Avant la fin de l'année 1771, il s'établit à Cineguilla, sous l'autorité de quelques magistrats & la conduite de plusieurs ecclésiastiques, environ deux mille personnes; & comme on a découvert plusieurs autres mines aussi riches que celles de Cineguilla, tant dans

Effets
qu'elle
peut
avoir.

Sonora que dans Cinalo (1) il est probable que ces provinces jusqu'à présent négligées & inhabitées pourront égaler bientôt en richesses & en population les autres possessions des Espagnols dans le nouveau monde.

La Californie, péninsule située de l'autre côté de la mer vermeille, semble avoir été moins connue des anciens Mexicains que les provinces dont je viens de parler. Elle fut découverte par Cortès dans l'année 1536, (liv. 5, p. 283). Pendant longtemps, elle fut si peu fréquentée qu'on ignoroit jusqu'à sa forme & que dans plusieurs cartes elle étoit représentée comme une isle (2). Quoique le climat de ce pays semble devoir être excellent, si l'on en juge par sa situation, les Espagnols n'ont pas réussi à y former des établissemens. Vers la fin du dernier siècle, les Jésuites qui s'étoient

Californie.
Son état.

(1) Voyez la NOTE LXV.

(2) Voyez la NOTE LXVI.

donné la peine de l'étudier & d'en civiliser les habitans, avoient acquis insensiblement sur eux une autorité aussi absolue que celle qu'ils avoient sur les peuples du Paraguay, & travailloient à y introduire la même police & à y gouverner les Indiens par les mêmes maximes. Pour empêcher la cour d'Espagne de concevoir quelque jalousie de leurs opérations, ils avoient eu grand soin de donner une très-mauvaise idée du pays. Selon eux, le climat en étoit si mal-sain & le sol si stérile que le seul zèle de la conversion des Indiens avoit pu déterminer les missionnaires à s'y établir (1). Plusieurs bons citoyens s'étoient efforcés de détromper leur souverain en montrant la Californie sous un point de vue très-différent & ils n'y avoient pas réussi. Enfin lorsque la société fut chassée de tous les domaines d'Espagne, la cour de

(1) Venegas, *hist. de la Californie*,
t. 26.

Madrid se défiant autant des Jésuites qu'elle avoit eu jusques-là de confiance aveugle en eux, envoya D. Joseph Galves, que festalens ont depuis élevé au ministère des Indes, pour visiter cette péninsule. Il en rendit un compte très-favorable. Il reconnut que la pêche des perles sur la côte pouvoit être très-avantageuse & y découvrit des mines d'or qui promettoient beaucoup (1). La Californie étant très-voisine de Cinaloa & de Sonora, il est probable que si la population de ces provinces s'augmente conformément aux conjectures que nous venons d'exposer, elle pourra s'étendre dans la péninsule, qui ne sera plus comptée alors parmi les possessions inutiles & désertes des Espagnols en Amérique.

A l'est de Mexico, le Yucatan & le pays des Honduras sont compris dans le gouvernement de la nouvelle Espagne, quoiqu'ancienne-

Yucatan
& pays
des Hon-
duras.

(1) Loranzeno, 349, 350.

ment il ne paroisse pas qu'ils aient fait partie de l'empire du Mexique. Ces grandes provinces s'étendent depuis la baie de Campêche jusques par-delà le cap Gracias à Dios. Elles ne tirent pas leur valeur, comme les autres provinces Espagnoles du nouveau monde, ni de la fertilité de leur sol ni de la richesse de leurs mines ; mais elles donnent en plus grande abondance qu'aucune autre partie de l'Amérique le bois de teinture qui est si supérieur à toutes les autres matieres employées dans les procédés de cet art, & dont la consommation est immense en europe & forme l'objet d'un très-grand commerce. Pendant un long période aucune nation européenne n'a mis le pied dans ces provinces & n'a tenté de partager ce commerce avec les Espagnols. Mais après la conquête de la Jamaïque par les Anglois, les Espagnols s'apperçurent bientôt qu'ils avoient près d'eux de redoutables voisins. Un des premiers objets qui

tenterent les Anglois fut le grand profit du commerce de bois de teinture & la facilité d'en enlever quelque partie aux Espagnols. Quelques aventuriers de la Jamaïque firent une premiere tentative au cap Cotoche, situé au sud-est de celui de Yucatan, & firent un grand profit en y coupant des bois. Lorsque les arbres les plus proches de la côte furent abattus, ils se porterent à l'isle de Trist dans la baie de Campêche; & enfin ils ont placé leur principal établissement dans la baie de Honduras. Les Espagnols alarmés de cette entreprise ont tâché par la voie des remontrances ou des négociations & enfin à force ouverte d'empêcher les Anglois de mettre le pied dans cette partie du continent de l'Amérique; mais après avoir lutté pendant plus d'un siecle, les revers de l'Espagne dans la derniere guerre ont arraché à la cour de Madrid un consentement à ce que ces étrangers s'établissent au milieu de ses posses-

Affoiblissement du commerce des Espagnols dans ces pays.

sions (1). Les Espagnols ont ressenti tant de peine à se voir forcés de faire cette humiliante concession qu'ils ont cherché & trouvé un moyen de la rendre inutile aux Anglois, qui leur a mieux réussi que la négociation & la force. Le bois de teinture de la côte de l'ouest du Yucatan, où le sol est plus sec, est bien supérieur à celui des terrains marécageux où les Anglois sont établis. En encourageant la coupe chez eux & en supprimant les droits que cette matière payoit en Espagne (2), ils ont donné une si grande activité à cette branche de leur commerce que le bois des Anglois est infiniment tombé de prix & conséquemment le commerce de la baie de Honduras est déchu graduellement (3) depuis l'époque même où il a reçu une sanction légale

(1) Traité de Paris, art. XVIII.

(2) *Real Cedula* Campomanes III, 145.

(3) Voyez la NOTE LXVII.

par l'accord des deux cours. Il est même probable qu'il fera bientôt abandonné & que les provinces du Yucatan & de Honduras redeviendront bientôt des possessions importantes pour l'Espagne.

Plus loin à l'est du pays d'Honduras, sont situées les deux provinces de Costa-Rica & Veragua qui dépendent encore de la vice-royauté de la nouvelle Espagne, mais qui ont été si négligées par les Espagnols & qui paroissent si pauvres qu'elles ne méritent guere notre attention.

Costa-
Rica &
Vera-
gua.

La province la plus importante qui dépende de la vice-royauté du Pérou est le Chili. Les Incas avoient établi leur domaine dans quelque partie du sud de ce grand pays; mais dans tout le reste le courage des naturels les avoit maintenus dans l'indépendance. Les Espagnols attirés par la renommée de son opulence tenterent de bonne heure d'en faire la conquête sous les ordres de Diego Almagro. Après sa

Le Chili

mort, Pedro de Valdivia reprit ce projet. Ils trouverent l'un & l'autre de grands obstacles. Le premier abandonna son entreprise, comme je l'ai dit plus haut (1); le dernier, après avoir déployé tout son courage & tous ses talens militaires, périt avec un corps considérable de troupes qui étoit sous ses ordres. La bravoure & l'habileté de François de Villagra son lieutenant conti-
 tint les Indiens & sauva le reste des Espagnols. Peu à peu toute la plaine le long de la côte fut soumise. Les parties montagneuses sont encore occupées par les Puelches, les Araucos & d'autres tribus Indiennes dont le voisinage est toujours redoutable aux Espagnols qui depuis deux siècles sont obligés de soutenir avec ces peuples une guerre presque continuelle, interrompue seulement par quelques intervalles d'une paix mal assurée.

Beauté
 du cli-
 mat &
 bonté du
 sol.

La partie du Chili qui peut être

(1) Liv. 6. p. 379.

regardée comme province Espagnole s'étend sur une assez petite largeur le long de la côte, depuis le désert d'Atacamas jusqu'à l'isle de Chiloë, sur plus de neuf cens milles de long. Ce climat est le plus délicieux de l'Amérique, & peut-être en est-il peu dans le monde entier qu'on puisse lui comparer. Quoique voisin de la zone torride, on n'y éprouve jamais d'excessives chaleurs parce que les Andes lui servent d'abri, & qu'il est constamment rafraîchi par des brises de mer. La température de l'air y est si douce & si égale que les Espagnols la préfèrent à celle des provinces du sud de l'Espagne. La fertilité du sol répond à la douceur du climat & le rend propre à recevoir & à nourrir toutes les plantes de l'europe. Les plus précieuses, le bled, le vin & l'huile, abondent au Chili comme si elles y étoient naturelles. Tous les fruits qu'on y a portés de notre continent y arrivent à une parfaite maturité.

Les animaux de notre hémisphère s'y multiplient & leurs races s'y perfectionnent. Les espèces des bêtes à corne y sont plus belles qu'en Espagne. Les chevaux du Chili sont plus beaux & plus vigoureux que les andalous dont ils descendent. La nature ne s'est pas bornée à y enrichir la surface de la terre ; elle a caché des trésors dans ses entrailles. On a découvert en différens endroits des mines très-riches d'or, d'argent, de cuivre & de plomb.

Causés
qui ont
fait né-
gliger le
Chili par
les Espa-
gnols.

Un pays si favorisé de la nature paroîtroit devoir être un établissement préféré & l'objet particulier des soins du gouvernement Espagnol : le contraire est arrivé. Une grande partie du Bresil est restée déserte. Il n'y a pas en tout plus de quatre-vingt mille blancs & environ trois fois autant de negres & de metis. Le sol le plus fertile de l'Amérique demeure sans culture & ses mines les plus riches ne sont point exploitées. Quelqu'étrange que cette négligence puisse paroître, on peut

en assigner les causes. Tout le commerce de l'Espagne avec ses colonies de la mer du sud ne s'est fait pendant deux siècles que par Portobello. Toutes les productions des colonies étoient embarquées dans les ports de Callao ou d'Arica au Pérou, & envoyées à Panama d'où elles étoient transportées par terre au travers de l'Isthme. Toutes les marchandises qu'elles recevoient de la métropole leur étoient portées de Panama & débarquées dans les mêmes ports du Pérou. Ainsi les importations au Chili, de même que exportations de ce pays, passaient par les mains des commerçans du Pérou. Ceux-ci faisoient un double profit, & dans les deux cas les habitans du Chili étoient dans leur dépendance, sans commerce direct avec l'Espagne & à la merci d'une autre colonie pour fournir à leurs besoins aussi bien que pour vendre leurs productions. Avec de tels obstacles & privés de tout encouragement, la population & l'industrie

ne pouvoient faire aucun progrès.

Raisons Mais aujourd'hui l'Espagne , par
de croire des raisons que j'exposerai plus
quel'état bas , a adopté un nouveau sys-
de ce tème & conduit son commerce
pays de- avec ses colonies de la mer du sud
viendra par des vaisseaux qui doublant le
meilleur. cap Horn établissent une liaison
directe entre le Chili & la métro-
pole. L'or, l'argent & les autres pro-
ductions de cette province peuvent
être échangés dans ses propres ports
avec les ouvrages des manufactures
de l'Europe. Par-là le Chili peut
s'élever rapidement à l'importance
que ses avantages naturels doivent
lui donner parmi les établissemens
Espagnols. Il peut fournir de grains
le Pérou & les autres pays situés
vers la mer pacifique. Il peut leur
donner du vin , des bestiaux , des
chevaux , du chanvre & beaucoup
d'autres objets de consommation ,
pour lesquels les provinces de la
mer du sud dépendent aujourd'hui
de l'Europe. Quoique ce nouveau
plan ne soit suivi que depuis un

petit nombre d'années les effets en sont déjà sensibles (1). Si on s'y tient avec quelque fermeté pendant un demi siècle, on peut prédire que la population, l'industrie & la richesse auront bientôt fait au Chili de grands progrès.

A l'est des Andes les provinces Province du Tucuman & de Rio de la Plata du Tucuman & bornent le Chili & dépendent aussi de Rio de la Plata. Ces régions immenses s'étendent du nord au sud sur une longueur de plus de treize cents milles & sur une largeur de plus de mille milles. Beaucoup de royaumes d'Europe Leur dimension n'ont pas tant d'étendue. On peut les diviser assez naturellement en deux parties, l'une au nord & l'autre au sud de la rivière de la Plata. La première comprend le Paraguay, les fameuses missions des Jésuites, & quelques autres districts. Les bornes des possessions espagnoles & portugaises n'y sont

(1) Campomanes II, 157.

pas encore bien déterminées & ont été l'objet des disputes qui subsistent encore entre les deux cours. Il est probable que la contestation se décidera enfin, soit à l'amiable, soit par les armes. Je traiterai pour cette raison de la partie du nord lorsque je ferai l'histoire de l'Amérique Portugaise. Je me servirai alors de relations authentiques, tant espagnoles que portugaises, pour faire connoître à fonds les opérations & les vues des Jésuites dans l'établissement de ce gouvernement singulier qui a si fort attiré l'attention de l'Europe & qu'on a si mal connu. Je bornerai mes observations actuelles aux deux gouvernemens du Tucuman & de Buenos-Ayres.

Buenos-Ayres.

Les Espagnols entrèrent dans cette partie de l'Amérique par la rivière de la Plata. Leurs premières tentatives pour s'y établir furent très-malheureuses ; mais ils persisterent, soutenus d'abord par l'espoir de découvrir des mines dans l'intérieur du pays, & ensuite par

la nécessité de l'occuper eux-mêmes pour empêcher les autres nations de s'y introduire & de pénétrer par-là dans leurs riches possessions du Pérou. Ils n'y ont point fait d'autre établissement considérable que Buenos-Ayres. On n'y voit que quelques pauvres villages de deux ou trois cens habitans chacun auxquels ils ont cherché à donner de l'importance en les appelant du nom de villes & en y érigeant des évêchés. Une circonstance qu'on n'avoit pas prévue a contribué à rendre ce district intéressant malgré le défaut de population. La province de Tucuman , ainsi que le pays situé au sud de la Plata , au lieu d'être couverte de bois comme les autres parties de l'Amérique , n'est qu'une vaste plaine sans un seul arbre. Son sol est une couche profonde de terre franche & fertile couverte d'une verdure continue & arrosée par un grand nombre de ruisseaux qui descendent des Andes. Dans ces riches pâturages

les chevaux & les autres bestiaux importés d'europe se sont multipliés à un degré presque incroyable. Cet avantage a mis les habitans en état d'entretenir un commerce lucratif & avec le Pérou, qu'ils fournissent de bestiaux, de chevaux & de mules, & avec l'europe où ils portent une prodigieuse quantité de cuirs & de peaux. Mais la situation commode de cette colonie pour faire un commerce prohibé par la cour d'Espagne, a été la principale source de sa prospérité. Tandis que la cour de Madrid suivoit ses relations avec l'Amérique d'après son ancien système, la riviere de la Plata étoit si écartée de la route des vaisseaux Espagnols que les Interlopes pouvoient presque sans risques y verser les ouvrages des fabriques d'europe en assez grande quantité pour fournir au besoin de la colonie & pour approvisionner aussi les parties orientales du Pérou. Lorsque les Portugais du Bresil étendirent

leurs établissemens jusques sur les bords de la riviere de la Plata, il s'ouvrit encore un nouveau canal, par lequel les marchandises prohibées purent s'introduire dans les colonies espagnoles avec encore plus d'abondance & de facilité. Ce commerce illégal, quoique funeste à la métropole, contribua à faire prospérer la colonie qui en retiroit un avantage immédiat, & Buenos-Ayres devint par degrés une ville opulente & peuplée. Il est difficile de déterminer à présent avec quelque certitude quel sera l'effet du changement de systême de la cour d'Espagne, relativement à cette colonie & à l'administration de son commerce.

Tous les autres territoires appartenans à l'Espagne dans le nouveau monde, si l'on excepte les isles, sont compris sous deux grandes divisions. La premiere porte le nom de *Tierra - Firme*, & s'étend le long de l'océan Atlantique depuis la frontiere orientale de la nouvelle

Autres
terri-
toires
apparte-
nans à
l'Espa-
gne.

Espagne jusqu'à l'embouchure de l'Orenoque ; la dernière s'appelle nouveau royaume de Grenade & occupe les parties intérieures. Je terminerai ce livre par une description abrégée de ces deux pays.

Darien.

A l'est de Veragua , la dernière des provinces comprises de ce côté sous la vice-royauté du Mexique , est l'Isthme de Darien. Quoique cette partie du continent de l'Amérique ait vu les premiers établissemens des Espagnols , la population n'avoit fait aucun progrès dans le Darien. Comme le pays est extrêmement montagneux , que les pluies qui y regnent une grande partie de l'année le rendent très-mal sain & qu'il ne contient aucune mine de grand produit , il auroit été probablement abandonné sans la bonté du Havre de Porto-Bello sur la mer Atlantique d'un côté , & sans le havre de Panama de l'autre. Ces deux ports ont été appelés les clefs de la communication des deux mers , entre l'Es-

l'Espagne & ses plus riches colonies. Panama est devenue une ville considérable. L'insalubrité de l'air a arrêté l'accroissement de Porto-Bello. Comme le commerce de l'Espagne avec ses établissemens de la mer du sud est maintenant conduit par un autre canal, il est probable que Porto - Bello & Panama déclineront insensiblement.

Les provinces de Carthagene & de Sainte - Marthe sont à l'est de l'Isthme de Darien. Le pays en est montagneux aussi ; mais les vallées y sont moins resserrées , bien arrosées & très - fertiles. Pedro de Heredia le soumit à l'Espagne vers 1532. Il est mal peuplé & par conséquent mal cultivé. Il produit cependant beaucoup de drogues médicinales & quelques pierres précieuses & en particulier des émeraudes ; mais il tire sur - tout quelque importance du port de Carthagene , le meilleur & le mieux défendu de tous ceux que l'Espagne possède en Amérique. Avec

Carthas
gene &
Sainte-
Marthe

une situation si favorable le commerce y a pris bientôt un grand accroissement. Dès 1544 Carthagene paroît avoir été une ville considérable. Mais lorsqu'elle fut choisie pour être l'abord des Galions à leur arrivée d'europe & leur rendez-vous pour se préparer à retourner ensemble en Espagne, elle devint bientôt une des plus belles, des plus peuplées & des plus riches villes de l'Amérique. Il y a cependant lieu de croire qu'elle est arrivée à son plus haut période, & que le changement de système de la cour d'Espagne pour la conduite du commerce avec l'Amérique, en la privant de la visite des Galions, la fera décheoir insensiblement. Mais les richesses qui y sont déjà rassemblées pourront trouver quelque nouvelle destination & prendre une route jusqu'à présent négligée. Son port est sûr & si bien situé pour recevoir les marchandises d'europe, ses négocians ont tellement l'habitude de les fournir à toutes les

provinces adjacentes qu'elle pourra
retenir encore un grand commerce
& conserver un rang distingué
parmi les villes du nouveau monde.

La province contiguë à Sainte-
Marthe, en allant à l'est, fut visitée
pour la première fois dans l'année
1499 (1) par Alphonse d'Ojeda.
Les Espagnols à leur débarquement
voyant quelques huttes que les In-
diens avoient établies sur des pieux
pour les élever au-dessus des eaux
stagnantes qui couvroient la plaine,
donnerent au pays le nom de *Vene-
zuela*, ou petite Venise, d'après leur
penchant ordinaire à trouver des
ressemblances entre ce qu'ils décou-
vroient en Amérique & ce qu'ils
connoissoient en Europe. Ils firent
quelques tentatives pour s'y établir,
mais sans succès. Ils en devinrent
enfin les maîtres par des moyens
bien différens de ceux qui les ont
mis en possession de leurs autres
domaines du nouveau monde. L'am-

Vene-
zuela.

(1) Livre II, p. 294.

bition de Charles V l'engagea souvent dans des projets si multipliés & si vastes que ses revenus ne suffisoient pas pour les dépenses de l'exécution. Parmi d'autres expédiens qu'il employa pour y suppléer, il avoit emprunté de grosses sommes des Velfers d'Augsbourg, qui étoient alors les plus riches négocians de l'europe. Pour leur paiement, & peut-être pour en obtenir de nouveaux secours, il leur concéda la province de Venezuela pour la tenir en fief héréditaire de la couronne de Castille, à la condition pour eux qu'ils se rendroient maîtres du pays & qu'ils y établissent une colonie. On devoit espérer que des commerçans donneroient à un pareil établissement une forme différente de celle que les Espagnols avoient donnée à leurs autres colonies, qu'ils y favoriseroient davantage les progrès de l'industrie utile, & qu'ils connoîtroient mieux les sources véritables de l'opulence & de la prospérité

prospérité du pays. Mais malheureusement ils confièrent l'exécution de leur plan à quelques - uns des soldats de fortune dont l'Allemagne étoit remplie au seizième siècle. Ces aventuriers , avides de s'enrichir afin de pouvoir abandonner promptement un pays dont le séjour leur parut très - désagréable , au lieu d'y établir une colonie qui auroit pu cultiver & améliorer le sol, se répandirent dans les différens districts , pour y chercher des mines , pillant par-tout les Indiens avec la plus cruelle rapacité & les accablant de travaux qu'ils ne pouvoient supporter. En peu d'années leurs exactions , plus atroces que celles des Espagnols eux - mêmes, désolèrent si complètement cette province qu'elle ne pût plus leur fournir de subsistance & que les Velfers furent forcés d'abandonner une propriété qui ne pouvoit plus leur rapporter aucun avantage (1).

(1) Oviedo y Bagnos , *hist. de Venezuela* , p. 2 , &c.

Lorsque les restes malheureux des Allemands eurent quitté Venezuela, les Espagnols s'en remirent en possession ; mais malgré plusieurs avantages naturels dont ce pays est pourvu, c'est encore un des établissemens des Espagnols les plus languissans & les moins utiles à la nation.

Carracas & Cumana.

Les provinces de Carracas & de Cumana sont les dernières de cette côte qui appartiennent aux Espagnols. J'aurai occasion de décrire leur état & leurs productions lorsque je parlerai de l'établissement & des opérations de la compagnie qui a obtenu le privilège exclusif du commerce de ces deux colonies.

Nouveau royaume de Grenade.

Le nouveau royaume de Grenade est un pays tout à fait méditerranée & d'une grande étendue. Les rois d'Espagne en sont devenus maîtres vers l'an 1536, par le courage & l'habileté de Sebastien de Benalcazar & de Gonzale Ximenès de Quesada, deux des meilleurs officiers qui aient déployé leurs

talens en Amérique. Le premier qui commandoit en ce tems là à Quito, l'attaqua par le sud ; le second y entra par Sainte-Marthe du côté du nord. Comme les Indiens de cette partie étoient moins sauvages qu'aucune des nations de l'Amérique, si l'on excepte les Mexicains & les Péruviens (1), ils se défendirent avec beaucoup de résolution & de conduite. Mais l'habileté & la confiance de Benalcazar & de Quesada surmônterent tous les obstacles & tous les dangers, & ajoutèrent cette conquête à toutes celles de l'Espagne dans la partie méridionale du nouveau monde.

Le nouveau royaume de Grenade est si élevé au-dessus du niveau de la mer que quoiqu'il soit très-voisin de la ligne, le climat en est très-tempéré. Ses vallées ne le cedent pas en fertilité aux meilleures terres de l'Amérique, & dans les parties élevées on trouve des

(1) Voyez le Livre quatrieme.

pierres précieuses de différentes especes. L'or qu'on y recueille n'est pas enfoncé profondément dans la terre ; il est mêlé avec elle très-près de la surface & on l'en sépare facilement par des lavages répétés. Cette opération s'exécute par des esclaves negres. Car quoique l'expérience ait prouvé que l'air froid des mines profondes leur est funeste & qu'on ne puisse par cette raison les employer dans les mines d'argent , ils sont plus capables des autres especes de travaux que les Américains. Les naturels du nouveau royaume de Grenade se trouvant exempts de ce service pénible ; qui a détruit si rapidement leur race dans les autres parties de l'Amérique , se sont fort multipliés. Quelques districts fournissent l'or aussi abondamment que la vallée de Cineguilla dont j'ai parlé plus haut , & on le trouve souvent en *pepitas* ou grains. Sur une hauteur voisine de Pampelune , on a vu tel travailleur en recueillir en un jour la

valeur de mille pezos (1). Le dernier gouverneur de Santa-Fé a rapporté en Espagne un morceau d'or massif estimé environ seize mille six cents cinquante l. tournois. Mais sans établir aucun calcul sur ces exemples extraordinaires, il est certain que la quantité d'or recueillie annuellement de ces pays, particulièrement dans le Popayan & le Choco, est très-considérable. Les villes du nouveau royaume de Grenade sont florissantes & peuplées, & la population s'y accroît encore de jour en jour. La culture & l'industrie commencent à y être encouragées & prospèrent. Les produits des mines & d'autres marchandises sont portés à Carthagene par la grande rivière de Sainte-Madeleine & fournissent à cette ville la matière d'un grand commerce. D'un autre côté le nouveau royaume de Grenade

(1) Piedrahita, *hist. del N. Reyno* ; p. 481, manuscrit entre les mains de l'Auteur.

communique avec la mer Atlantique par l'Orénoque. Mais le pays arrosé par cette rivière du côté de l'est est encore peu connu , & les Espagnols n'y ont qu'un très-petit nombre d'établissiemens.

Fin du septieme Livre.

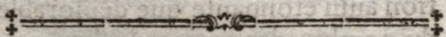




L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE HUITIEME.

EN suivant les progrès des découvertes & des conquêtes des Espagnols pendant plus d'un demi-siècle, je suis arrivé à l'époque où leur empire se trouva établi sur presque toutes les régions du nouveau monde qui leur sont encore soumises aujourd'hui. Les suites de leur établissement dans les contrées dont ils sont devenus les maîtres, les maximes qu'ils ont suivies dans

Coups d'œil sur le gouvernement & le commerce des colonies espagnoles.

la formation & dans l'administration de leurs nouvelles colonies, l'influence que les progrès successifs de ces colonies ont eue sur la métropole & sur l'état du commerce des nations, sont des objets intéressans qui méritent maintenant notre attention.

Dépopulation de l'Amérique.

La première conséquence qu'a eue pour l'Amérique l'établissement des Espagnols est la diminution aussi étonnante que déplorable du nombre des anciens habitans du nouveau monde. En faisant observer en différentes occasions les calamités que l'europe a portées soit dans les îles soit dans les autres parties de l'Amérique j'ai indiqué différentes causes de la destruction rapide des malheureux Indiens. Partout où les habitans de l'Amérique prenoient les armes pour la défense de leur liberté, il en périssoit un grand nombre dans des combats si inégaux; mais la désolation étoit plus grande encore quand l'épée étoit remise dans le fourreau & que

les vainqueurs étoient paisibles possesseurs de leurs conquêtes. C'est dans les isles & dans les provinces du continent qui s'étendent depuis le golfe de la Trinité jusqu'aux extrémités du Mexique que la dépopulation s'est fait le plus fortement sentir. Ces contrées étoient toutes occupées soit par des hordes errantes de chasseurs, soit par des tribus qui avoient fait peu de progrès dans les arts de la culture & de l'industrie. Forcés par leurs nouveaux maîtres de s'attacher à une résidence fixe & de s'appliquer à un travail régulier au-dessus de leurs forces & exigé avec une extrême sévérité, ils n'avoient ni la vigueur d'esprit ni la force de corps nécessaires pour soutenir le poids de l'oppression; l'abattement & le désespoir en pouissoient un grand nombre à mettre fin eux-mêmes à leur vie; il en périssoit encore davantage par la fatigue & la famine. La destruction s'étendoit ainsi dans ces vastes contrées, & en quelques

Ses causes dans les isles & dans quelques parties du continent.

endroits la race des habitans originaires s'étoit entièrement éteinte. Au Mexique où une nation puissante & belliqueuse avoit résisté longtemps à l'invasion des Espagnols avec un courage digne d'une meilleure destinée, un grand nombre avoit péri sous le tranchant de l'épée ; & là, comme au Pérou, les Espagnols traînant après eux les Indiens pour porter leur bagage & leurs munitions dans leurs guerres civiles & dans leurs expéditions dans l'intérieur du pays, l'excès des fatigues avoit emporté ces malheureux par milliers.

Mais la mauvaise administration des Espagnols eut des effets encore plus tristes que toutes leurs cruautés. Les calamités qui accompagnoient la conquête ne furent que passageres, au lieu que les vices du gouvernement auquel ils étoient soumis furent une source permanente & durable de destruction. Lorsque les vainqueurs se partagèrent les terres du Mexique & du

Pérou , chacun d'eux voulut y trouver une récompense prompte de ses services. Des aventuriers accoutumés à la dissipation de la vie militaire , n'avoient ni l'industrie nécessaire pour former un plan de culture régulière , ni la patience d'en attendre les produits lents , mais certains. Au lieu de s'établir dans les vallées déjà occupées par les Indiens , où la fertilité du sol auroit récompensé les travaux du cultivateur , ils portèrent leurs habitations dans les parties montagneuses, si étendues dans le Mexique & dans le Pérou. Toute leur activité fut employée à la recherche des mines. Les espérances vastes & flatteuses que leur présentoit ce genre de travail convenoient merveilleusement au génie entreprenant qui anima les premiers conquérans de l'Amérique dans tous les pas de leur carrière. Le travail des mines demandoit tant de bras qu'il fut nécessaire d'y employer les naturels du pays. On les força

d'abandonner leurs anciennes habitations dans les plaines & de se porter en foule aux montagnes. Ce passage soudain du climat chaud des vallées à l'air froid & pénétrant particulier aux terres hautes situées vers la zone torride ; les fatigues d'un travail excessif ; une nourriture peu abondante & malsaine ; le désespoir causé par une forte d'oppression à laquelle ils n'étoient pas accoutumés & dont ils ne voyoient pas le terme , firent sur eux le même effet que sur les habitans des isles. Les uns & les autres accablés du poids de tant de calamités réunies avoient disparu de la terre avec une égale rapidité (1). L'introduction de la petite vérole , maladie jusqu'alors inconnue en Amérique & extrêmement dangereuse dans ce climat (2), s'étant jointe à ces fléaux, la popu-

(1) Torquemada, I, 613.

(2) B. Diaz, c. 124. Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, c. 4. Ulloa, *Entretien.* 206.

lation de la nouvelle Espagne & du Pérou avoit été si fort réduite que peu d'années après la conquête, ce qu'on disoit de son état ancien paroïssoit absolument incroyable (1).

Telles ont été les principales causes de la dépopulation de l'Amérique. Beaucoup d'écrivains ne faisant pas assez d'attention à ces circonstances & frappés de la rapidité avec laquelle le mal s'étoit étendu, ont regardé cet événement, dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple, comme la suite d'un plan non moins réfléchi qu'atroce. Les Espagnols, disent-ils, convaincus qu'il leur seroit impossible d'occuper les vastes régions qu'ils avoient découvertes & de maintenir leur autorité sur des nations infiniment plus nombreuses que leurs conquérans, résolurent pour se conserver l'Amérique d'en exterminer les habitans & de faire

Elle n'a pas été l'ouvrage réfléchi de la politique des Espagnols.

(1) Torquem. 615, 642, 643. Voyez la NOTE LXVIII.

un désert du nouveau monde plutôt que d'en perdre la possession (1). Mais les nations étendent rarement leurs vues sur des objets si éloignés & ne font guere de plans si vastes. Pour l'honneur de l'humanité, nous pouvons observer que jamais aucun gouvernement n'a formé un si détestable projet. Les rois d'Espagne, loin d'adopter un tel système de destruction, furent continuellement occupés de la conservation de leurs nouveaux sujets. Le desir d'étendre la foi chrétienne & de porter la connoissance de la vérité & des consolations à des peuples privés des lumieres de la religion, fut le principal motif des encouragemens qu'Isabelle donna à l'expédition de Colomb. Après la découverte, elle s'occupa de l'exécution de ses pieux desseins & montra le plus grand zele non-seulement pour faire instruire les Indiens, mais encore pour affurer un traitement doux à cette race

(1) Voyez la NOTE LXIX.

d'hommes paisibles devenus ses sujets (1). Ses successeurs adopterent les mêmes idées, & mes lecteurs les ont vus en plusieurs occasions employer toute leur autorité pour protéger les Américains contre l'oppression des Espagnols. Ils firent à ce sujet de nombreux réglemens conçus avec sagesse & dictés par l'humanité. Quand leurs possessions dans le nouveau monde devinrent assez étendues pour leur faire craindre de ne pouvoir y maintenir leur autorité, l'esprit de leurs loix fut aussi doux qu'il l'avoit été lorsqu'ils ne possédoient que les isles. Leur sollicitude pour protéger les Indiens semble même s'être augmentée à mesure que leurs conquêtes se sont étendues : elle alla jusqu'à leur faire promulguer & maintenir des loix qui excitent une révolte dangereuse dans une de leurs colonies & répandirent le mécontentement dans les

(2) Voyez la NOTE LXX.

autres. Mais l'avidité des particuliers étoit trop violente pour pouvoir être contenue par le pouvoir des loix. Des aventuriers audacieux & tourmentés du desir de s'enrichir promptement , placés à une si grande distance du centre de l'autorité , peu accoutumés à la subordination même dans le service militaire , & encore moins au respect pour l'autorité civile toujours foible dans une colonie naissante, méprisoient ou éludoient tous les réglemens par lesquels on vouloit réprimer leurs exactions & leur tyrannie. Le gouvernement espagnol donnoit sans cesse de nouveaux édits pour empêcher l'oppression des Indiens. Les Colons comptant sur l'impunité à une si grande distance continuoient de les traiter comme esclaves. Les gouverneurs eux-mêmes & les autres officiers employés dans les colonies , souvent aussi avides & aussi indigens que les aventuriers auxquels ils commandoient , trop

disposés à adopter les idées fausses que les conquérans avoient prises des Indiens , encourageoient ou toléroient l'oppression au lieu de l'arrêter. Il ne faut donc pas imputer la désolation du nouveau monde à une faute de la cour d'Espagne , ni la considérer comme un effet de sa politique. Ce fut uniquement l'ouvrage des conquérans & des premiers Colons Espagnols qui , par des mesures aussi imprudentes qu'injustes , ont empêché les effets salutaires des loix du souverain & deshonoré leur patrie aux yeux de la postérité.

C'est avec plus d'injustice encore Ni celui que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion. de la religion. religion romaine la destruction des Américains , & ont accusé les ecclésiastiques Espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocens comme des idolâtres & des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires de l'Amérique , quoique simples & sans

lettres étoient des hommes pieux; Ils épouserent de bonne heure la cause des Indiens & défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforçoient de le noircir les conquérans qui le représentoient comme incapable de se former jamais à la vie sociale & de comprendre les principes de la religion & comme une espèce imparfaite d'hommes que la nature avoit marqués du sceau de la servitude. Ce que j'ai dit du zèle constant des missionnaires Espagnols pour la défense & la protection du troupeau commis à leurs soins, les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions. Ils furent des ministres de paix pour les Indiens & s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains dûrent tous les réglemens qui tendoient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les Ecclésiastiques, tant réguliers que séculiers, dans les

établissmens Espagnols , comme leurs défenseurs naturels , & c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les exactions & les violences auxquelles ils sont trop souvent exposés (1).

Mais nonobstant la dépopulation Popula-
tion ac-
tuelle de
l'Amé-
rique. actuelle de l'Amérique , il reste encore un nombre considérable des naturels , tant au Mexique qu'au Pérou , particulièrement dans les parties qui n'ont pas été exposées à la première furie des armes espagnoles ou désolées par les premières tentatives de leur industrie , plus funestes encore que la guerre. Dans les provinces de Guatimala , de Chiapa , de Nicaragua & dans les autres belles contrées qui s'étendent le long de la mer du sud , la race des Indiens est encore très-nombreuse. En quelques endroits ils ont des établissemens assez considérables pour mériter le nom de villes (2). Dans les trois audiences

(1) Voyez la NOTE LXXI.

(2) Voyez la NOTE LXXII.

qui partagent la nouvelle Espagne, il y a au moins deux millions d'Indiens, foible reste à la vérité de son ancienne population, mais qui forme encore un corps de nation plus nombreux que celui de tous les autres habitans de ce vaste pays (1). Au Pérou différens districts, particulièrement dans le royaume de Quito, sont presqu'entièrement occupés par les Indiens. Dans d'autres provinces les naturels sont mêlés avec les Espagnols, s'adonnent aux arts mécaniques & remplissent les états inférieurs de la société. Comme les habitans du Mexique & du Pérou étoient accoutumés à une résidence fixe & connoissoient quelques arts, il a fallu moins de violence pour les rapprocher un peu de la manière de vivre des Européens. Mais partout où les Espagnols ont trouvé en s'établissant des tribus sauvages, leurs tentatives pour les civiliser

(1) Voyez la NOTE LXXIII.

& les réunir ont été fans succès & souvent funestes aux Indiens. Ceux-ci ne pouvant se soumettre à aucune contrainte & dédaignant le travail comme un caractère de servitude, abandonnoient leurs anciennes habitations & défendoient leur liberté dans des montagnes & des forêts inaccessibles à leurs oppresseurs, ou périssoient lorsqu'ils étoient réduits à un état qui contrarioit leurs idées & leurs habitudes. Dans les districts voisins de Carthagene, de Panama & de Buenos-Ayres, la dépopulation a été plus générale que dans les parties du Mexique & du Pérou dont les Espagnols se sont rendus plus absolument les maîtres.

L'établissement des Espagnols dans le nouveau monde, quoique si funeste à ses anciens habitans, avoit été fait dans un tems où cette nation pouvoit le rendre très-avantageux. Par l'union de tous les petits royaumes qui la partageoient l'Espagne étoit devenue un état puissant, ayant toutes les ressources nécessaires

Idée générale de l'administration des colonies espagnoles

pour exécuter une si grande entre-
treprise. Ses souverains avoient
porté leur prérogative beaucoup
au-delà des limites qui bor-
noient le pouvoir des monarques dans tout
le reste de l'europe. Ils ne trou-
voient plus d'obstacles dans leur
administration. Dans tout état d'une
grande étendue, la forme du gou-
vernement doit être simple & l'au-
torité du souverain absolue, afin
que ses résolutions puissent être
prises avec célérité & s'exécuter
dans tout l'empire sans rien perdre
de leur force. Tel étoit le pouvoir
des monarques Espagnols lorsqu'ils
eurent à délibérer sur la manière
de gouverner ces provinces du nou-
veau monde, plus éloignées du
centre de l'autorité qu'aucune de
celles que des puissances euro-
péennes eussent jamais soumises.
Ils n'étoient gênés en aucune ma-
nière par la constitution de leurs
états d'europe; ils étoient maîtres
d'adopter tous les plans qu'ils ju-
geroient convenables & pouvoient

fixer le gouvernement de ces nouvelles colonies par des édits qui étoient autant d'exercices de la prérogative royale la plus illimitée.

Une circonstance qui distingue les colonies des Espagnols en Amérique de celles des autres nations européennes, c'est que le gouvernement s'en est occupé de très-bonne heure de leur administration. Lorsque les Portugais, les François & les Anglois ont pris possession des régions qu'ils occupent aujourd'hui en Amérique, les avantages qu'ils espéroient en tirer étoient si éloignés & si incertains qu'on laissa les premiers aventuriers & les premiers Colons lutter presque sans aucun secours de la Métropole, contre toutes les difficultés qui traversent la formation d'une colonie dans sa naissance. Mais l'or & l'argent, les premières productions des établissemens Espagnols au nouveau monde, séduisirent les souverains & attirèrent promptement leur attention. Après avoir foiblement

L'autorité royale s'en est occupée de très-bonne heure.

contribué à la découverte & très-peu à la conquête du nouveau monde, ils y exercèrent sur le champ la fonction de législateurs; & ayant acquis cette espece de domaine, inconnu jusques-là parmi les nations, ils l'exercèrent d'après un systême dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple.

Toute La maxime fondamentale de la
autorité jurisprudence espagnole sur l'Amé-
& toute rrique est que tous les domaines
propriété conquis appartiennent à la couron-
territoriale ap- ne & non à l'état ou à la nation. La
partient bulle d'Alexandre VI, qui est com-
à la cou- me la grande chartre sur laquelle
ronne. l'Espagne fonde ses droits, a donné
en pur don à Isabelle & Ferdinand
toutes les contrées qui ont été ou
seront découvertes. Ces princes &
leurs succeffeurs se sont regardés
constamment comme propriétaires
absolus de toutes les terres con-
quises par leurs sujets dans le nou-
veau monde. Toute possession n'est
qu'une concession de leur part &
retourne à eux. Les chefs des dif-
férentes

férentes expéditions , les gouverneurs de différentes colonies, les officiers de justice & les ministres de la religion étoient tous nommés par le souverain & amovibles à sa volonté. Le peuple n'avoit aucun privilege indépendant de la couronne & qui pût servir de barrière au despotisme. Il est vrai que lorsque les villes furent bâties & formées en corporation, les citoyens y eurent le droit d'élire leurs magistrats & d'être gouvernés par les loix de la communauté. Dans les états mêmes les plus despotiques cette foible étincelle de liberté n'est pas encore éteinte ; mais dans les villes d'Amérique la législation est purement municipale & se borne aux objets de police & de commerce intérieur. Dans tout ce qui regarde l'administration générale & l'intérêt public, la volonté du souverain fait loi. Il n'y a point de pouvoir politique dérivé du peuple ; toute l'autorité est concentrée dans la couronne & dans les officiers

nommés par le roi.

Tous les nouveaux domaines de l'Espagne sont soumis à deux vice-rois. Lorsque les conquêtes de l'Espagne en Amérique furent terminées, les rois d'Espagne, en formant un plan d'administration pour leurs nouveaux domaines, les divisèrent en deux immenses gouvernemens, la vice-royauté de la nouvelle Espagne & celle du Pérou. La première s'étend sur toutes les provinces de l'Amérique septentrionale, appartenantes à l'Espagne; la seconde sur toutes ses possessions dans l'Amérique méridionale. Cette disposition qui dès le commencement avoit de grands inconvéniens, en a entraîné de bien plus considérables lorsque la population & l'industrie des provinces éloignées de chaque vice-royauté ont fait des progrès. Le peuple de ces provinces, trop éloigné de la résidence des vice-rois, s'est plaint de ne pouvoir communiquer avec eux à une si grande distance. D'un autre côté l'autorité des vice-rois a dû être nécessairement foible & incertaine dans son action,

sur des pays si loin de leurs yeux. On a cru trouver un remède à ce mal en établissant dans ce siècle - ci à Santafé de Bogota, capitale du nouveau royaume de Grenade, une troisième vice-royauté dont la juridiction s'étend sur tout le royaume de Tierra-Firme & la province de Quito (1). Non-seulement ces vice-rois représentent la personne du souverain, mais ils jouissent encore de toutes les prérogatives de la couronne dans toute leur étendue, chacun dans les limites de son gouvernement. Comme le roi, ils exercent l'autorité suprême dans le civil, le militaire & le criminel. Ils peuvent présider à tous les Tribunaux; ils ont seuls le droit de nommer à beaucoup d'emplois importants, & le privilege de faire remplir par intérim ceux qui sont à la nomination du souverain, jusqu'à ce que le successeur nommé par le roi arrive. La pompe extérieure qui les accompagne est propor-

Leurs
pou-
voirs.

(1) Ulloa, voy. I, 23, 255.

tionnée à leur dignité & à l'étendue de leur pouvoir. Leur cour est formée sur le modèle de celle de Madrid. Des gardes à pied & à cheval, une maison nombreuse & la plus grande magnificence leur donnent plutôt l'air de souverains que de gouverneurs exerçant une autorité déléguée (1).

Tribunaux appelés audiences.

Mais comme le vice-roi ne peut exercer en personne les fonctions de magistrat suprême dans toutes les parties d'une juridiction si étendue, il est aidé dans son administration par des officiers & des tribunaux semblables à ceux d'Espagne. La conduite des affaires dans les provinces est confiée à des magistrats de différens ordres & de différentes dénominations, dont quelques-uns sont nommés par le roi & d'autres par le vice-roi; mais tous reçoivent les ordres du vice-roi & sont soumis à sa juridiction. L'administration de la justice appartient à des Tribunaux connus

(1) Ulloa, *Voy.* I. 432. Gage, 61.

sous le nom d'audiences & formés sur le modele de la chancellerie d'Espagne : ils sont au nombre de onze & rendent la justice à autant de districts (1). Le nombre des juges est plus ou moins grand dans chacun, en proportion de l'étendue & de l'importance de leurs juridictions. La place de juge dans une cour d'audience est aussi honorable que lucrative, & remplie communément par des personnes de mérite & de talent qui font respecter le tribunal. Ils connoissent des causes tant civiles que criminelles ; mais ces deux genres d'affaires sont partagés entre les juges. Quoique ce ne soit que dans les gouvernemens les plus despotiques que le souverain exerce en personne la redoutable prérogative de rendre la justice à ses sujets & d'absoudre ou de condamner d'après ses volontés devenues autant de loix ; quoique dans toutes les monarchies d'europe

Leur ju-
ridic-
tion.

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

la fonction de juge soit confiée à des magistrats dont les décisions sont réglées par des loix connues & des formes établies , les vice-rois Espagnols ont souvent tenté de s'asseoir sur les tribunaux de la justice ; & leur distance de la Métropole leur donnant de la hardiesse ils ont quelquefois aspiré à un pouvoir que leur maître n'a pas osé s'attribuer. Pour arrêter une entreprise dont le succès auroit banni la justice & la sûreté des colonies espagnoles , en soumettant la vie & la propriété des citoyens à la volonté d'un seul homme , les rois d'Espagne ont fait un grand nombre de loix qui défendent dans les termes les plus exprès aux vice-rois de se mêler des affaires pendantes aux audiences , & de donner leur avis ou leur voix sur aucun point contesté pardevant ces tribunaux (1). Les cas particuliers qui

(1) *Recop. lib. II, tit. 15, l. 35-38-44, lib. III, tit. 3, l. 36, 37.*

tiennent à quelque question générale de droit civil & même les réglemens portés par le vice-roi doivent être soumis à la révision de la cour d'audience, qui peut être en cela regardée comme un pouvoir intermédiaire placé entre le vice-roi & le peuple, & comme une barrière à l'accroissement illégal de sa juridiction. Mais comme toute opposition même légale à l'autorité d'un magistrat qui représente le souverain & qui tient son pouvoir de lui, est peu d'accord avec l'esprit de la politique Espagnole, les réserves sous lesquelles ce pouvoir est accordé aux cours d'audience sont remarquables. Elles peuvent faire des remontrances au vice-roi, mais dans le cas où il y auroit opposition directe entre leur opinion & la volonté du vice-roi, celle-ci doit être mise à exécution & il ne reste à l'audience que le droit de mettre la matière sous les yeux du roi & du conseil des Indes (1). Ce se il

(1) Solorz, *de jure ind. lib. IV, c. 3.*

privilege de faire des remontrances & de donner des conseils à un homme à qui tout le reste de la nation doit obéir en silence, donne une grande dignité aux cours des audiences, ainsi qu'un autre droit dont elles jouissent. A la mort du vice-roi, lorsqu'il n'y a aucune provision donnée à son successeur par le roi, le pouvoir souverain passe à la cour d'audience résidente dans la capitale de la vice-royauté; & le plus ancien des magistrats, assisté de ses collègues tant que dure la vacance, exerce toutes les fonctions du vice-roi (1). Dans les matieres soumises à la connoissance des audiences, comme cours de justice ordinaires, leurs sentences sont définitives dans toute contestation concernant une propriété de la valeur de moins de six mille pezos. Mais quand l'objet du procès

no. 40, 41. Recop. *lib. II*, tit. 15, l. 36, *lib. III*, tit. 3, *lib. V*, tit. 4, l. 1.

(1) Recop. *lib. II*, tit. 15, *lib. 57*, &c.

excede cette somme , leur décision est soumise à révision & portée par appel au conseil des Indes (1).

A ce conseil , un des plus considérables de la monarchie pour la dignité & le pouvoir , est attribuée l'administration suprême de tous les domaines Espagnols en Amérique. Il fut établi par Ferdinand en 1511 & reçut une forme plus parfaite de Charles-Quint en 1524. Sa juridiction embrasse les affaires ecclésiastiques, civiles & militaires & le commerce. C'est de là qu'émanent toutes les loix relatives au gouvernement & à la police des colonies , qui doivent être approuvées des deux tiers des membres avant d'être publiées au nom du roi. Il confere tous les offices dont la nomination est réservée à la couronne. Toute personne employée en Amérique , depuis le vice-roi jusqu'au dernier des officiers, est soumise à son autorité.

(1) *Recop. lib. V, tit. 13, l. 1, &c.*

Il examine la conduite , récompense les services & punit les malversations (1). On met sous ses yeux tous les avis & tous les mémoires publics ou secrets envoyés de l'Amérique , ainsi que tous les plans d'administration , de police & de commerce proposés pour les colonies. Depuis le premier établissement de ce conseil , l'objet constant des rois catholiques a été de maintenir son autorité & de lui donner de tems à autre de nouvelles prérogatives qui pussent le rendre redoutable à tous leurs sujets du nouveau monde. On peut attribuer en grande partie aux sages réglemens & à la vigilance de ce tribunal respectable ce qui reste de vertu & d'ordre public dans un pays où tant de circonstances conspirent à amener le désordre & la corruption (2).

(1) *Recop. lib. II , tit. 2 , l. 1 , &c.*

(2) *Solorz , de jure ind. lib. IV , l. 2 , &c. 12.*

Comme le roi est supposé présent au conseil des Indes, ce tribunal se tient toujours au lieu où la cour fait sa résidence. Il falloit un autre tribunal pour régler les affaires de commerce qui demandent l'inspection immédiate des supérieurs. On l'a établi dès l'année 1501 à Séville, dont le port étoit alors le seul qui commerçât avec le nouveau monde. On l'appelle *Casa de la Contratacion*. Il est en même-tems Chambre de commerce. bureau de commerce & cour de justice. Dans la premiere de ces qualités il prend connoissance de tout ce qui est relatif au commerce de l'Espagne avec l'Amérique; il fixe les marchandises qui doivent être importées dans les colonies & a l'inspection sur celles que l'Espagne reçoit en retour. Il décide du départ des flottes, du fret & de la grandeur des bâtimens, de leur équipement & de leur destination. Comme cour de judicature, il juge toutes les affaires tant civiles & de commerce que criminelles, qui ont lieu

Ses fonctions.

en conséquence des intérêts de commerce entre l'Espagne & l'Amérique. Dans l'un & l'autre genre on ne peut appeller de ses décisions qu'au conseil des Indes (1).

Telle est l'esquisse du système de gouvernement adopté par l'Espagne pour ses colonies de l'Amérique. L'énumération des tribunaux subordonnés pour l'administration de la justice, pour la perception du revenu public & pour le maintien de la police intérieure, & la description de leurs différentes fonctions nous jetteroient dans des détails trop minutieux & trop peu intéressans.

Le premier objet du gouvernement Espagnol est d'exclure toutes les autres nations du commerce avec l'Amérique Espagnole.

Le premier objet des rois d'Espagne a été d'assurer à la métropole exclusivement les productions de leurs colonies par une prohibition absolue de commerce avec les nations étrangères. Après avoir conquis l'Amérique, connoissant

(1) *Recop. lib. X, tit. 1. Veitia, Note de la contratation.*

la foiblesse de leurs établissemens naissans & instruits de la difficulté d'établir & de soutenir leur domination sur des régions d'une si vaste étendue & sur tant de nations qui cherchoient à secouer leur joug, ils craignirent sur-tout l'abord des étrangers ; ils chercherent à se dérober à leurs regards & employèrent tous leurs soins à les éloigner de leurs côtes. Cet esprit de jalousie & d'exclusion , peut-être naturel & nécessaire au commencement de l'établissement , augmenta chez les Espagnols à mesure que leurs possessions s'étendirent & qu'ils en connurent mieux l'importance. Ils furent conduits par-là à former leurs colonies sur un plan différent de tout ce que l'histoire nous présente. L'ancien monde a eu ses colonies ; mais elles étoient seulement de deux especes. Les unes étoient les suites d'une émigration qui débarrassoit l'état d'un superflu de population lorsque les habitans étoient trop nombreux.

pour le territoire qu'ils occupoient; les autres étoient des détachemens militaires, des especes de garnison servant à maintenir dans l'obéissance les pays conquis. Les colonies fondées par quelques républiques Grecques & les effains de barbares sortis du nord pour s'établir dans les différentes parties de l'Europe, étoient des colonies de la premiere espece; les colonies Romaines étoient de la seconde. Dans les premieres, l'union avec la métropole cessoit promptement & elles devenoient bientôt des états indépendans. Dans les colonies Romaines, comme la séparation n'étoit pas si complete, la dépendance continuoit. Les rois d'Espagne chercherent à réunir dans les leurs ce que ces deux especes de colonies avoient de particulier. En les plaçant à une si grande distance de la métropole, en établissant dans chacune une forme de police & d'administration intérieure sous des gouverneurs différens & des loix

particulieres , ils les séparèrent de la mere patrie. En retenant dans leurs mains le droit de donner les loix , celui d'imposer les taxes & de nommer aux principaux emplois tant dans le civil que dans le militaire, ils s'assurèrent de leur dépendance. Heureusement pour l'Espagne la situation de ses colonies rendit praticable cette nouvelle idée. Presque tous les pays dont elle s'est rendue maîtresse sont placés entre les tropiques. Les productions de cette grande partie du globe sont différentes de celles de l'Europe , même dans les provinces les plus méridionales de notre continent. L'industrie de ceux qui s'établissent dans un pays , suit naturellement les qualités du climat & du sol. Quand les Espagnols prirent possession de leurs domaines d'Amérique , les métaux précieux furent le seul objet qui attira leur attention. Lors même qu'ils commencerent à suivre un meilleur plan , ils s'occupèrent presque uni-

quement des productions particulières au sol & au climat, qui par leur rareté & leur valeur pouvoient être recherchées davantage de la métropole. Séduits par l'espoir de s'enrichir promptement, ils dédaignèrent de prodiguer leur industrie à des travaux moins lucratifs, mais beaucoup plus intéressans. Ils se mirent même dans l'impuissance de corriger cette première erreur; & pour ôter aux Colons tout moyen de devenir les rivaux de l'Espagne, ils défendirent dans les colonies, sous des peines très-sévères (1), la culture du vin & de l'huile, ainsi que l'établissement de diverses espèces de manufactures (2). Ils réservèrent à la métropole seule l'approvisionnement des colonies pour les objets de première nécessité. Les draps, les meubles, les instrumens des arts, les objets de luxe & même une partie considé-

(1) Ulloa, *Rétab. des manufactures. &c.* p. 206.

(2) Voyez la NOTE LXXV.

table des provisions de bouche qui se consomment en Amérique, y sont portées d'Espagne. Pendant une grande partie du seizième siècle, l'Espagne, en possession d'un commerce étendu & de manufactures florissantes, put avec facilité satisfaire les besoins de ses colonies par son propre fonds. Elle recevoit en échange les produits des mines & quelques productions du sol. Mais les importations & les exportations se faisoient par des vaisseaux Espagnols. On ne permettoit à aucun navire Américain de porter des marchandises d'Amérique en Europe. Le commerce même d'une colonie avec une autre étoit prohibé ou limité par de grandes gênes. Tout ce que fournissoit l'Amérique abordoit aux ports d'Espagne ; tout ce qu'elle consommoit en sortoit. Aucun étranger ne pouvoit entrer dans les colonies sans une permission expresse du gouvernement ; aucun vaisseau des nations étrangères n'étoit reçu dans

leurs ports. La confiscation des biens meubles & la mort étoient les peines prononcées contre tout habitant qui oseroit commercer avec les étrangers (1). Ainsi les colonies étoient tenues dans un état d'enfance perpétuelle ; & cette dépendance établie pour un intérêt de commerce, cette politique subtile dont l'Espagne a donné le premier exemple aux nations de l'Europe , ont conservé la domination de la métropole sur des colonies éloignées pendant deux siècles & demi.

Lenteur Telles sont les principales maximes d'après lesquelles les rois d'Espagne ont formé leurs nouveaux établissemens en Amérique. Mais ils n'ont pas pu recréer avec la même rapidité qu'ils avoient détruit ; & beaucoup d'obstacles ont retardé le succès des soins qu'ils se sont donnés pour remplir le vuide immense que leurs dévastations

(1) *Recop. lib. IX, titre 27, l. 1, 4, 7, &c.*

avoient causé. Dès que la fureur des découvertes & des conquêtes commença à s'amortir, les Espagnols ouvrirent les yeux sur des dangers & des maux qu'ils n'avoient pas apperçus ou qu'ils avoient négligé de prévenir. Les calamités sans nombre auxquelles étoient exposées des colonies naissantes, les maladies causées par l'insalubrité d'un climat fatal à la constitution des Européens, la difficulté d'établir la culture dans un pays couvert de forêts, le manque de bras dans quelques provinces, & dans toutes la lenteur avec laquelle l'industrie obtenoit la récompense de ses peines, à moins que la découverte de quelque mine n'enrichît tout de suite l'heureux Colon, tous ces maux furent sentis & exagérés. L'esprit d'émigration des Espagnols, découragé par tant d'obstacles, s'affoiblit bientôt de telle manière que soixante ans après la découverte du nouveau monde, le nombre des Espagnols

en Amérique ne passoit pas quinze mille (1).

Obsta- La maniere dont la propriété
cles à ses étoit réglée dans les colonies Es-
progrès pagnoles, & les loix selon lesquelles
dans les elle se transmettoit, soit par suc-
loix re- cession, soit par vente, étoient
latives à extrêmement contraires à la popu-
la pro- lation. Pour faire faire à la po-
priété. pulation un progrès rapide dans
une colonie naissante, il faut que
les terres soient partagées en petites
portions & que la propriété puisse
en être transmise avec beaucoup de
facilité (2). Mais l'avidité des con-
quérans du nouveau monde ne
leur permit pas d'observer cette
maxime. Comme ils avoient le
pouvoir de satisfaire toute l'ex-
travagance de leurs desirs, plusieurs
s'emparerent de districts d'une vaste
étendue & de provinces entieres
qu'ils tinrent en commanderies. Ils
obtinrent ensuite par degrés de

(1) Voyez la NOTE LXXVI.

(2) D. Smith's *Inquiry*, tome 2, p. 166.

les convertir en *majorats*, espece de fief connu dans la jurisprudence féodale d'Espagne (1), & qui ne peut être ni partagé ni aliéné. Une grande partie de la propriété territoriale, ainsi enlevée à la circulation en devenant un bien substitué, & passant du pere au fils sans avoir été améliorée, n'avoit qu'une bien petite valeur, soit pour le possesseur soit pour la colonie. Dans ce que j'ai dit de la réduction du Pérou, on peut observer plusieurs exemples de possessions d'une étendue énorme, occupées par quelques-uns des conquérans (2). L'abus fut le même dans les autres parties de l'Amérique; car la valeur des terres étant estimée par le nombre des Indiens qui y étoient attachés & la population étant très-clair semée en Amérique, il n'y avoit que des districts d'une étendue immense qui pussent

(1) *Recop. lib. IV, tit. 3, l. 24.*

(2) *Liv. 6.*

fournir assez de travailleurs pour exploiter avec avantage les mines. Ces erreurs capitales dans la distribution de la propriété ont entraîné des effets funestes dans toutes les parties de l'administration des colonies Espagnoles, & peuvent être considérées comme la grande cause qui a rendu les progrès de la population de ces pays beaucoup plus lents que dans les colonies mieux constituées (1).

Et dans la nature de leur gouvernement ecclésiastique. A cet obstacle il faut ajouter le nombre & l'étendue de leurs établissemens ecclésiastiques, dont les frais énormes supportés par les Colons ont nui infiniment à l'industrie & à la population. Le paiement des dîmes est une taxe pesante sur l'industrie; & par-tout où la sagesse du magistrat civil ne met pas des bornes aux exactions qu'entraîne la perception de cet impôt, il devient intolérable & destructeur. Mais les législateurs Espagnols

(1). Voyez la NOTE LXXVII.

loin de réprimer les prétentions du clergé, les laisserent, par un zele inconfidéré, s'étendre dans toute l'Amérique & devenir pour leurs colonies naissantes un fardeau, qui seroit très-pesant, même dans les sociétés qui ont fait le plus de progrès. Dès 1501, les colonies furent soumises à la dîme ecclésiastique pour les productions les plus nécessaires, sur lesquelles l'attention des premiers planteurs devoit naturellement se tourner (1). Les prétentions du clergé ne se bornerent pas même aux productions les plus simples du sol. Le sucre, l'indigo & la cochenille, fruits d'une culture plus difficile, furent déclarés sujets à la dîme (2) & l'industrie du Colon fut taxée dans tous ses travaux, depuis les plus grossiers jusqu'aux plus compliqués. La superstition des Espagnols d'Amérique ajouta bientôt à la pesanteur de

(1) *Recop. lib. I, tit. 16, l. 2.*

(2) *Ibid. l. 3 & 4.*

cette imposition légale des contributions volontaires. Leur passion pour la pompe dans les cérémonies de la religion & leur respect excessif pour le clergé séculier & régulier ont procuré aux églises & aux monasteres & détourné ainsi sans utilité une grande portion de la richesse qui auroit contribué puissamment à la prospérité des colonies en y entretenant un travail productif.

Diffé- Malgré tous les obstacles, les
rentes pays occupés en Amérique par les
especes Espagnols sont si fertiles & si fé-
d'habi- duisans que la population s'y est
sans insensiblement augmentée & que
dans les colonies. les colonies Espagnoles sont au-
jourd'hui remplies de citoyens de
différens ordres. Les plus puissans
& les plus considérés sont les Es-
pagnols qui y arrivent d'Europe &
Chape- qu'on appelle *Chapetones*. La cour
tones. d'Espagne jalouse de maintenir la
dépendance des colonies ne confie
les emplois de quelque importance
qu'à des personnes envoyées d'Eu-
rope ; pour s'assurer davantage de
leur

leur fidélité elle exige de tous ceux qu'elle emploie la preuve qu'ils descendent d'une famille de *vieux chrétiens*, sans aucun mélange de race Juive ou Mahométane, & qui n'ait été flétrie par aucune censure de l'inquisition (1). Le gouvernement croit pouvoir confier sûrement l'autorité en des mains si pures & eux seuls sont chargés de presque tous les emplois publics depuis la vice-royauté jusqu'aux dernières places. Toute personne qui, par sa naissance ou par une longue résidence en Amérique, peut être soupçonnée de quelque disposition contraire aux intérêts de la métropole est l'objet d'une défiance qui l'exclut presque de tout emploi (2). Une préférence si marquée de la cour pour les *Chapetones* leur donne une telle prééminence en Amérique qu'ils regardent avec dé-

(1) Recop. lib. IX, tit. 26, l. 15, 16.

(2) Voyez la NOTE LXXVIII.

dain toutes les autres classes de citoyens.

Créoles Les *Créoles* ou descendans des
au se- Européens établis en Amérique
cond forment la seconde classe des
gang. citoyens dans les colonies Espagnoles : leur caractère & leur état ont mis les Chapetones à portée d'acquérir d'autres avantages presque aussi considérables que ceux qu'ils tiennent de la prédilection du gouvernement. Quoique quelques-uns des Créoles soient descendus des conquérans du nouveau monde; quoique d'autres tirent leur origine des plus nobles familles d'Espagne; quoique plusieurs d'entr'eux possèdent de grandes richesses, l'influence d'un climat chaud, la jalousie ombrageuse du gouvernement & l'impuissance d'atteindre à ces distinctions qu'ambitionne toujours le cœur humain, abat tellement en eux toute vigueur & toute activité que la plus grande partie consomment leur vie dans une mollesse voluptueuse jointe à une supersti-

sion encore plus avilissante. La langueur & l'inaction où ils vivent les éloigne de toutes les opérations d'un commerce actif & étendu. Le trafic intérieur dans chaque colonie, ainsi que le commerce avec les autres colonies & avec l'Espagne elle-même, sont entre les mains des seuls Chapetones (1), qui sont récompensés de leur industrie par les richesses immenses qu'ils accumulent, tandis que les Créoles plongés dans la paresse se contentent du revenu de leurs possessions.

Cette rivalité déclarée pour le ^{Mutuelle} pouvoir & la richesse a établi entre ^{jalousie} ces deux ordres de citoyens une ^{de ces} haine violente & implacable ; à la ^{deux} plus légère occasion leur aversion ^{ordres de} mutuelle éclate, & ils se donnent ^{citoyens,} réciproquement des noms aussi injurieux que ceux que dictent les haines les plus invétérées de nation à nation (2). La cour

(1) Voyage de Ulloa, I, 27, 251, Voyage de Frezier, 227.

(2) Gage's Survey, p. 9, Frézier, 226.

d'Espagne par un raffinement de sa politique défiante nourrit ces semences de discorde, & fomenté cette jalousie mutuelle qui non-seulement empêche les deux classes les plus puissantes de ses citoyens du nouveau monde de se réunir contre la métropole, mais qui anime chaque parti à surveiller sans cesse & à traverser avec le zèle le plus vif toutes les démarches de l'autre.

Troisième
classe.

La troisième classe des habitans des colonies Espagnoles est de race mêlée, provenant ou d'un Européen & d'un noir, ou d'un Européen & d'un Indien. Les premiers sont appelés *Mulattoës*, *Mulâtres*, les seconds *Metizos*, *Métis*. Comme la cour d'Espagne s'est occupée de bonne heure du soin de ne faire qu'une nation de ses nouveaux & de ses anciens sujets, elle a encouragé les mariages des Espagnols établis en Amérique avec les naturels du pays; & dès les premiers tems de l'établissement il s'est fait plusieurs alliances de ce

genre (1). C'est pourtant moins le desir de se conformer aux vues du gouvernement que la licence des mœurs qui a multiplié cette classe d'habitans, jusqu'à en faire une partie considérable de la population de tous les établissemens Espagnols. Les Espagnols distinguent par différens noms tous les degrés de cette filiation & toutes les variétés de l'espece depuis le noir de l'Afrique transplanté en Amérique & la couleur de bronze de l'Américain jusqu'à la blancheur de l'Européen. A la premiere génération les Métis ou Mulâtres sont traités comme Indiens ou comme Nègres ; à la troisieme la couleur originaire & distinctive de l'Indien a déjà disparu, & à la cinquieme la teinte du noir est tellement effacée que l'habitant descendu de cette race mêlée ne peut plus être distingué de l'Européen & partage tous les pri-

(1) Recepil. l. VI, tit. 1 ; l. 2. Herrera
dec. 1, lib. VI, c. 12 ; dec. 3, lib. VII, c. 2

vileges de celui-ci (1). C'est surtout cette classe d'habitans, dont la constitution est très-forte & très-vigoureuse, qui exerce tous les arts mécaniques & tous les emplois de la société qui demandent l'activité, mais que les citoyens des classes supérieures dédaignent de remplir par paresse ou par orgueil (2).

Quatrieme
ordre
d'habitans (les
Negres). Les Negres tiennent la quatrieme place parmi les habitans des colonies Espagnoles. Nous parlerons ailleurs plus au long de l'introduction de cette malheureuse partie de l'espece humaine dans le continent de l'Amérique, des travaux auxquels ils sont employés & des traitemens qu'ils y essuyent. Nous n'en faisons mention ici que pour faire remarquer une singularité dans leur état sous la domination Espagnole. Dans la plus grande partie des établissemens, particulièrement dans la

(1) Voyage de Ulloa 1, p. 27.

(2) Ibid. p. 29. Voy. Bouguer, p. 104.
Melendés, Tesoros, Verdaderos, 1, 354.

nouvelle Espagne les Negres sont employés aux services domestiques. Ils forment la plus grande partie du luxe des riches & sont chéris & caressés de leurs maîtresses, aux plaisirs & à la vanité desquelles ils sont utiles. Leurs habillemens sont presque aussi riches que ceux leurs maîtres ; ils en imitent les manières & en prennent toutes les passions (1). Enorgueillis par cette distinction, ils ont pris avec les Indiens un tel ton de supériorité & les traitent avec tant d'insolence & de mépris que l'antipathie entre les deux races est devenue implacable. Au Pérou même, où les Negres sont en plus grand nombre & sont employés aux travaux des campagnes comme au service domestique, ils conservent le même ascendant sur les Américains naturels & la haine des deux nations subsiste avec la même violence. Les loix fomentent à dessein cette aversion, qui n'a pas

(1) Gag. p. 56. Voy. de Ulloa, I, 451.

été d'abord l'ouvrage de la politique, & les plus rigoureuses défenses s'opposent à toute communication qui pourroit former quelque union entre les deux races. Par cette politique artificieuse les Espagnols tirent une partie de leur force de ce qui fait la foiblesse des colonies des autres nations, ils ont su se donner pour associés & pour défenseurs les mêmes hommes qui sont ailleurs des objets de jalousie & de crainte (1).

Indiens
formant
le dernier
ordre des
citoyens.

Les Indiens forment la dernière classe des habitans de ce pays qui appartenoit à leurs ancêtres. J'ai déjà fait observer à mes lecteurs la conduite des Espagnols dans la manière dont ils ont traité ce malheureux peuple, & j'ai rapporté les principaux réglemens faits dès les commencemens de la conquête sur cet objet important de l'administra-

(1) Recopil. lib. VII, tit. 5, 1, 7.
Herrera, *decad.* 8, lib. VII, c. 12.
Fresier, 244.

tion de leurs nouveaux domaines ; mais à compter de l'époque où j'ai conduit l'histoire de l'Amérique jusqu'au moment présent, les connoissances & l'expérience acquises pendant deux siècles ont mis la cour d'Espagne en état de faire des changemens avantageux dans cette partie de son plan d'administration américaine ; & j'ai cru qu'une vue générale & rapide de la condition actuelle des Indiens pouvoit être curieuse & intéressante.

Charles V , par la célèbre or-
donnance de 1542 , dont nous Leur état
actuel.
avons fait si souvent mention, avoit enfin anéanti les prétentions exorbitantes des conquérans du nouveau monde , qui en regardoient les habitans comme des esclaves dont le travail leur appartenoit en propriété. Depuis cette époque les Indiens ont été réputés libres & autorisés à revendiquer les privilèges de sujets de la couronne. Lorsqu'ils furent admis au rang de citoyens ; on jugea qu'il étoit juste

Taxe
qu'ils
paient.

de les faire contribuer aux dépenses communes de la société dont ils devenoient membres. Mais comme on ne pouvoit attendre aucun produit considérable des travaux volontaires de ce peuple, étranger à toute industrie régulière, & détestant le travail, la cour d'Espagne crut nécessaire de fixer par des réglemens la valeur de la taxe qu'on pouvoit exiger d'eux. Dans cette vue on a imposé sur tout Indien mâle, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante, une taxe annuelle & l'on a déterminé en même-tems d'une manière fixe la nature & l'étendue des services qu'ils doivent rendre. Ce tribut varie dans les différentes provinces; mais à prendre ce qu'on paie dans la nouvelle Espagne comme le taux moyen, la taxe est d'environ quatre chelins par tête, somme modique dans des pays où le prix de l'argent est extrêmement bas (1). Le droit de lever

(1) Voyez la NOTE LXXIX. Recop. 461

l'impôt appartient à différentes personnes. Tout Indien en Amérique est ou vassal immédiat de la couronne , ou dépendant de quelque autre vassal à qui le district dans lequel il demeure a été accordé pour un tems limité sous la dénomination d'*Encomienda*. Les premiers paient environ les trois quarts de la taxe au fisc ; les autres paient cette même partie du tribut au vassal immédiat dont ils sont les tenanciers. Après la conquête de l'Amérique les conquérans se partagèrent la plus grande partie des terres & n'en laisserent que très-peu à la couronne. Comme les premières concessions n'avoient été faites qu'à deux générations seulement (2) & qu'elles revenoient en propriété à la couronne après ce tems expiré , le souverain pou-

VI, tit. 5 , l. 42. Hackluyt, vol. III, p. 461.

(2) *Recopil. lib. VI, tit. 8, l. 48, Solorz, de ind. jure, lib. II, c. 16.*

voit ou répandre ses faveurs sur de nouveaux propriétaires en leur accordant ces possessions vacantes, ou augmenter ses revenus en se les réservant à lui-même (1). Les rois d'Espagne ont pris le plus souvent ce dernier parti & le nombre d'Indiens dépendans immédiatement de la couronne est aujourd'hui beaucoup plus grand que dans le siècle qui a suivi la conquête, & cette branche des revenus du roi continue de s'accroître.

Le bénéfice provenant des services des Indiens appartient à la couronne ou à celui qui possède l'*encomienda*, de la même manière & selon la même règle que nous venons de voir observée dans le paiement du tribut. Ces services quoiqu'exigibles en vertu de la loi sont très - différens des travaux serviles imposés originairement aux Indiens. Ils sont de deux sortes ; les uns sont appliqués à la confec-

Services
qu'on en
exige.

(1) Voyez la NOTE LXXX.

tion des ouvrages publics dont la fociété ne peut fe passer fans de grands inconvéniens , les autres à l'exploitation des mines d'où les colonies Efpagnoles tirent leur plus grande importance & leur plus grande utilité. Le premier genre de travaux qu'on exige d'eux comprend la culture du maïs & des autres grains de premiere néceffité, la garde des bestiaux, la construction des édifices publics , des ponts & des grands-chemins (1) ; mais on ne peut pas les forcer de travailler à la culture des vignes, des oliviers, des cannes de fucre & des autres productions qui font des objets de luxe ou de commerce (2). Les travaux du second genre consistent à tirer les minéraux des entrailles de la terre & à les purifier par tous les procédés de l'art, travaux auffi pé-

(1) Recopil. lib. VI, tit. 13, l. 19.
Solorz, de ind. jure II, lib. I, c. 6, 7, 9.

(2) Recopil. lib. VI, tit. 13, l. 8.
Solorz, lib. I, c. 7, n^o. 41, &c.

nibles que mal-fains (1).

Maniere dont ces services sont réglés. La maniere dont ces deux sortes de services sont exigés des Indiens est également réglée par des loix qui ont pour but de les rendre moins onéreux à ceux qui y sont soumis. On les appelle alternativement au travail par divisions, qu'on appelle *mitas*, & aucun d'eux ne peut être forcé de travailler qu'à son tour. Au Pérou, le nombre de travailleurs désignés ne passe pas la septieme partie des habitans dans chaque district (2). Dans la nouvelle Espagne où les Indiens sont en plus grand nombre, sur cent Indiens on ne prend que quatre travailleurs (3). Je n'ai pas pu savoir combien de tems chaque Indien employé à la culture est obligé de travailler (4) ; mais au Pérou chaque *mita* ou division passe fix

(1) Voyez la NOTE LXXXI.

(2) Recopil. lib. VI, tit. 12, l. 3.

(3) Ibid. l. 22.

(4) Voyez la NOTE LXXXII.

mois aux mines , & tant que dure ce travail chaque Indien ne reçoit pas moins de deux chelins par jour , & il en est qui gagnent le double de cette somme (1). Aucun Indien , résidant à plus de trente milles d'une mine , ne peut être compris dans la division destinée à l'exploiter (2) , & on n'expose point les habitans des plaines à une destruction certaine en les forçant de passer des pays chauds aux froides régions des montagnes où les minéraux abondent (3).

Les Indiens qui vivent dans les villes principales sont absolument soumis aux loix & aux magistrats Espagnols ; mais dans leurs villages ils sont gouvernés par des Caciques, dont quelques-uns sont les descendants de leurs anciens seigneurs & d'autres sont nommés par le viceroy. Ces Caciques reglent les petites

Conte

ment ils
sont gou-
vernés.

(1) Ulloa, *Entretien*. 265, 266.

(2) *Recopil. lib. VI, tit. 12, l. 3.*

(3) *Ibid, l. 29, & tit. 1, l. 13.*

Voyez la NOTE LXXXIII.

affaires du peuple de leurs districts selon les maximes de leurs ancêtres que la tradition a conservées. C'est une consolation pour les Indiens que d'obéir à une autorité placée dans les mains de leurs compatriotes ; & le pouvoir de ces magistrats Indiens est si peu redoutable à leurs nouveaux maîtres qu'on le laisse souvent passer du pere au fils comme un héritage (1). Pour sauver cette classe d'hommes de l'oppression à laquelle elle est si fort exposée , la cour d'Espagne a établi dans chaque district un officier sous le titre de protecteur des Indiens. Ses fonctions sont, comme son nom le porte, de comparoître dans les tribunaux pour les défendre & de les protéger contre les usurpations & les violences de ses compatriotes (2). On prend sur la quatrième partie du tribut annuel

(1) Solorz , *de jure ind. lib. 1 , c. 26.*
Recopil. *lib. V1 , tit. 6.*

(2) Solorz , *lib. 1 , c. 27 , p. 201.*
Recopil. *lib. V1 , tit. 7.*

des Indiens, une portion pour les Caciques & les protecteurs, & une autre pour l'entretien du clergé employé à leur instruction (1). Une autre portion est employée à secourir les Indiens indigens, à payer leur tribut dans les années de disette, ou à soulager les districts affligés de quelque calamité extraordinaire (2). On a aussi réglé qu'il feroit fondé des hôpitaux pour les Indiens dans tous les nouveaux établissemens (3), & il s'en est élevé en effet à Lima, à Cusco & à Mexico où les pauvres & les malades sont traités avec beaucoup d'humanité (4).

Telle est l'esquisse du gouvernement sous lequel vivent aujourd'hui les Indiens dans les pays de l'Amérique soumis à l'Espagne. On n'y

(1) Recopil. *lib. VI, tit. 5, l. 30, tit. 16, l. 12-15.*

(2) Recopil. *lib. VI, tit. 4, l. 13.*

(3) Recopil. *lib. I, tit. 4, l. 1, &c.*

(4) Voyage de Ulloa I, 4, 29-509; Churchill IV, 496.

apperçoit point de traces de ce systême cruel de destruction qu'on a attribué à cette puissance. En accordant que la nécessité d'assurer la subsistance des colonies & les produits avantageux des mines autorise les Espagnols à exiger des travaux des Indiens, on doit convenir que les mesures prises pour régler & récompenser ces travaux sont sages & bien entendues. Il n'y a point de code de loix où se montrent une plus grande sollicitude & des précautions plus multipliées pour la conservation, la sûreté & le bonheur du peuple, que dans les loix Espagnoles pour le gouvernement des Indes. Mais ces réglemens modernes, ainsi que les premiers, ont été souvent des remèdes trop foibles contre les maux qu'on vouloit prévenir. Lorsque les mêmes causes agissent, elles entraînent toujours les mêmes effets. La distance immense qui sépare le pouvoir qui porte la loi & celui qui est chargé de l'exécution, lui ôte toute la

force, même sous le gouvernement le plus absolu. La crainte d'un supérieur, trop éloigné pour appercevoir bien toutes les fautes & pour les punir avec promptitude, s'affoiblit insensiblement. Malgré les loix nombreuses du souverain, les Indiens souffrent encore souvent de l'avidité des particuliers & des exactions des magistrats qui devroient les protéger. On leur impose des tâches excessives, on prolonge la durée de leurs travaux & ils gémissent sous l'oppression, partage ordinaire d'un peuple qui est dans la dépendance (1). Selon quelques instructions sur lesquelles je puis compter, l'oppression est plus forte au Pérou que dans aucune autre colonie; cependant elle n'est pas générale. A en croire les relations, même des auteurs les plus disposés à exagérer l'état malheureux des Indiens, ils jouissent dans plusieurs provinces de l'aisance & de l'abondance. Possesseurs de fermes

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

considérables, maîtres de troupeaux nombreux, & riches d'ailleurs de la connoissance qu'ils ont acquise des arts de l'Europe, ils peuvent non-seulement se procurer les nécessités mais encore les superfluités de la vie (1).

Constitu-
tion ec-
clésiasti-
que des
colonies.

La jurif-
diction
du pape
restrein-
te.

Après avoir expliqué la forme du gouvernement civil dans les colonies Espagnoles, & l'état des différentes classes de personnes qui y sont soumises, il est intéressant de considérer les particularités de leur constitution ecclésiastique. Malgré la vénération superstitieuse des Espagnols pour le saint-siège, la politique active & jalouse de Ferdinand l'engagea bientôt à prendre des précautions contre l'extension de l'autorité du pape en Amérique. Dans cette vue il sollicita auprès d'Alexandre VI la concession des dîmes dans tous les pays nouvellement découverts (2), & il l'obtint

(1) *Gage's Survey*, p. 85, 90, 104, 119, &c.

(2) *Bulla Alex. VI*, A. D. 1501. Ap: *Solorz, de jure ind. tom. I*, p. 498.

à condition qu'il feroit travailler à instruire les naturels dans la religion. Bientôt après, Jules II lui conféra le droit de patronage & la disposition absolue de tous les bénéfices ecclésiastiques dans cette partie du nouveau monde (1). Ces deux papes, peu instruits de la valeur de ce que ce monarque demandoit, lui firent inconsidérément ces donations, que leurs successeurs ont souvent déplorées & souhaité de révoquer. Les rois d'Espagne en conséquence de ces concessions, sont devenus réellement les chefs de l'église d'Amérique. Ils sont les maîtres de l'administration de ses revenus, & leur nomination aux bénéfices vacans est confirmée sans obstacle & sur le champ par le pape. Ainsi dans l'Amérique Espagnole, la couronne est le centre de toute espèce d'autorité. On n'y connoit point de débats entre la juridiction spirituelle & la tempo-

(1) Bulla Julii 2, 1508. *Ibid.* 509.

relle : le roi y est seul maître ; tout se fait en son nom , & nulle espece de pouvoir étranger ne s'y est introduit. Les bulles du pape ne sont admises en Amérique & n'y ont de force qu'après avoir été préalablement examinées & approuvées par le conseil royal des Indes (1) ; & si quelque bulle se glissoit par surprise & circuloit en Amérique , les ecclésiastiques sont tenus non-seulement d'en arrêter l'effet , mais encore d'en saisir toutes les copies & de les envoyer au conseil royal des Indes (2). L'Espagne doit en grande partie la tranquillité qui a regné jusqu'ici dans ses possessions en Amérique , à cette restriction de la juridiction des papes , également singulière si l'on considère dans quel siècle & chez quelle nation elle a été imaginée , ou avec quelle attention jalouse Ferdinand & ses

(1) Recopil. lib. I, tit. 9, l. 2. & *Autas del consejo de las Indias*, CLXI.

(2) Recopil. lib. I, tit. 7, l. 55.

ſucceſſeurs ſe ſont appliqués à la maintenir dans toute ſa force & dans toute ſon étendue (1).

La hiérarchie eccléſiaſtique eſt la même en Amérique qu'en Eſpagne. Elle eſt compoſée d'archevêques, d'évêques, de doyens & d'autres dignitaires. Le bas clergé eſt diviſé en trois claſſes, ſous la dénomination de *Curas*, *Doctrineros* & *Miſſioneros*. La première deſſert les paroiſſes des portions du pays où les Eſpagnols ſe ſont établis; la ſeconde eſt chargée des diſtricts habités par les Indiens qui ſont ſoumis au gouvernement Eſpagnol & qui vivent ſous ſa protection; la troiſième eſt employée à convertir & à inſtruire ces tribus ſauvages qui, dédaignant le joug Eſpagnol vivent dans des régions éloignées ou inacceſſibles que n'ont pas encore ſoumiſes les armes de l'Eſpagne. Les eccléſiaſtiques de ces différentes claſſes ſont

Forme & revenus du clergé dans les colonies Eſpagnoles.

(1) Recopil. lib I, paſſim.

en si grand nombre , & ils sont si abondamment dotés que les revenus du clergé Américain sont immenses. La superstition romaine se montre dans toute sa pompe au nouveau monde. Les églises & les couvens y sont magnifiquement & richement ornés ; & dans les grands jours de fête l'or , l'argent & les pierreries y sont prodiguées à un point qui passe la vraisemblance & qu'un Européen ne sauroit concevoir (1). Un établissement ecclésiastique si brillant & si dispendieux nuit aux progrès des colonies , comme nous l'avons déjà observé , mais dans des contrées abondantes en richesses , où le peuple est tellement avide de pompe & d'éclat que la religion est obligée d'y avoir recours pour s'attirer du respect , ce penchant a besoin d'être flatté , & devient moins dangereux.

Effets
perni-
cieux des
institu-
tions mo-
nastiques.

L'institution prématurée des monasteres dans les colonies Espa-

(1) Voyage de Ulloa , I, 430.

gnoles.

gnoles , & le zele inconfidéré qui les a multipliés ont entraîné les plus fâcheuses conséquences. Dans tout établissement nouveau le premier objet est d'encourager la population & d'exciter chaque citoyen à contribuer à l'accroissement des forces de la communauté. Quand une société jeune encore & vigoureuse voit devant elle un grand espace vuide à remplir & par conséquent une subsistance facile à obtenir , l'espece humaine se multiplie avec une extrême rapidité ; mais les Espagnols étoient à peine en possession de l'Amérique que par la plus inconféquente politique ils se hâterent d'établir des couvents destinés à renfermer des personnes de l'un & de l'autre sexe , qui faisoient vœu de renoncer au but de la nature & de contrarier la première de ses loix (a). Poussés par

(a) On doit se souvenir que c'est un protestant qui parle de la vie monastique d'après les principes de sa communion.
N. du T.

une piété mal entendue qui attache un mérite à l'état du célibat, ou attirés par l'espoir d'une vie commode & exempte de soin, qui dans un climat brûlant paroît le souverain bonheur, les jeunes gens se jettent en foule dans ces asiles de la fainéantise & de la superstition, & sont ainsi perdus pour la société. Comme on n'admet dans les monastères que des personnes d'extraction Espagnole, le mal est encore plus sensible, & l'on peut regarder chaque moine ou chaque religieuse comme un membre actif retranché de la vie civile. L'inconvénient de ces fortes de fondations, dans les cas où l'étendue du territoire exige un surcroît de forces & de bras pour la culture, est si évident que quelques états catholiques ont expressément défendu l'émission des vœux monastiques dans leurs colonies (1). Les Rois d'Espagne eux-mêmes, alarmés d'un penchant si contraire aux progrès & à la prof-

(1) Ulloa Voy. II, 124.

périté de leurs colonies, ont voulu quelquefois en prévenir les suites (1). Mais les Espagnols d'Amérique, plus superstitieux encore que ceux d'Europe & dirigés par des ecclésiastiques moins éclairés ont une si haute opinion de la sainteté de l'état monastique qu'il n'y a point de règlement qui puisse mettre des bornes à leur zèle; en un mot, grace à l'excès de leur folle générosité, les maisons religieuses se sont multipliées à un degré non moins surprenant que nuisible à la société (2).

Les ecclésiastiques sont si nom- Caractere
des ec-
clésiasti-
ques dans
l'Amé-
rique Es-
pagne.
breux & ont une si grande influence
dans les colonies espagnoles qu'il
est important de connoître l'esprit
& le caractère de cet ordre puis-
sant. Une partie considérable du
clergé séculier dans le Mexique &
le Pérou est née en Espagne.

(1) Herrera, *dec. 5, lib. IX. c. 1, 2.*
Recop. lib. I, tit. 3, l. 1, 2, tit. 4, l. 2.
Solorz, lib. III, c. 23.

(2) Voyez la NOTE LXXXV.

Comme les personnes accoutumées par leur éducation à la retraite & au repos d'une vie appliquée, sont moins capables de toute entreprise pénible, & moins disposés à se hasarder dans une nouvelle carrière qu'aucune autre classe d'hommes, les prêtres qui tour à tour vont, pour ainsi dire, en recrues, former l'église Américaine, sont pour la plupart des aventuriers qui par leur mérite ou leur rang n'avoient aucun espoir de fortune dans leur patrie. Par conséquent le clergé séculier du nouveau monde cultive encore moins les connoissances littéraires de toute espece que celui d'Espagne; & quoique par les dons considérables qui ont été faits à l'église d'Amérique la plupart de ses membres vivent dans l'aisance & dans l'indépendance, ce qui est la condition la plus favorable à la culture des lettres; à peine cependant ce corps a-t-il produit durant deux siècles & demi un auteur dont les ouvrages

Du clergé séculier.

aient apporté quelques lumières ou mérité par quelque endroit l'attention des nations éclairées. Mais la plus grande partie des ecclésiastiques dans les établissemens Espagnols sont des réguliers. La découverte de l'Amérique ouvrit Des réguliers. un champ nouveau au zèle pieux des ordres monastiques, & ils s'empressèrent avec une ardeur étonnante d'envoyer des missionnaires pour le cultiver. Ce furent des moines qui entreprirent les premiers d'instruire & de convertir les Américains; de manière qu'aussitôt après la conquête de quelque province, & dès que le gouvernement ecclésiastique commençoit à y prendre une forme, les papes permettoient aux missionnaires des quatre ordres mendiants, en considération de leurs services, d'accepter la direction des paroisses en Amérique, de remplir toutes les fonctions spirituelles, de recevoir les dîmes & les autres revenus du bénéfice, en les affran-

chissant de la juridiction de l'évêque du diocèse. En conséquence il s'offrit à eux une nouvelle source de profits & de nouveaux objets d'ambition. Toutes les fois qu'on demande de nouveaux missionnaires, des hommes d'un esprit ardent & inquiet, impatiens du joug du cloître, ennuyés de son insipide uniformité, fatigués de la répétition importune de ses frivoles fonctions, offrent avec empressement leurs services, & courent dans le nouveau monde chercher la liberté & des distinctions. Leur poursuite n'est pas sans succès. Souvent les plus grands honneurs de l'église, les plus riches emplois dans le Mexique & dans le Pérou sont le partage des réguliers; & c'est particulièrement à eux que les Américains doivent le peu de connoissances qu'ils cultivent. Ils sont presque les seuls prêtres Espagnols par qui nous ayons reçu quelque notion de l'histoire civile & naturelle des différentes provinces de

l'Amérique. Quelques-uns d'eux , quoique profondément imbus de la superstition inféparable de leur état , ont publié des ouvrages qui supposent du talent. L'histoire naturelle & morale du nouveau monde , par le jésuite Acosta , contient les faits les plus exacts peut-être & les observations les plus judicieuses qu'on puisse trouver dans aucune description de ce genre , publiée dans le seizieme siecle.

Mais ce même dégoût de la vie monastique, auquel l'Amérique doit quelques hommes éclairés par qui elle a été instruite , l'a remplie aussi d'une foule d'autres moines d'un caractere bien différent. Des hommes inconstans, débauchés, avides, pour qui la pauvreté & la discipline d'un cloître sont insupportables , considerent une mission en Amérique comme un moyen d'échapper à l'austérité & à l'esclavage de leur état. Ils y obtiennent bientôt quelque cure ; délivrés par leur

Mœurs
dissolus
de quel-
ques-uns
d'eux.

éloignement de l'inspection des supérieurs de leur ordre , exempts par leurs privilèges de la juridiction de l'évêque diocésain (1), à peine connoissent-ils quelque subordination. Selon le témoignage même des plus zélés catholiques , la plupart des membres du clergé régulier , dans les établissemens Espagnols , sont non - seulement déstitués des vertus qui conviennent à leur profession , mais même sans égards pour la décence extérieure & sans respect pour l'opinion publique qui nous fait au moins sauver les apparences. Sûrs de l'impunité , quelques réguliers , au mépris de leur vœu de pauvreté , s'engagent ouvertement dans le commerce , & s'y montrent si avides qu'ils deviennent les plus dangereux oppresseurs des Indiens qu'ils devoient protéger. D'autres , violant aussi scandaleusement leur vœu de chasteté , s'abandonnent publique-

(1) Avendano *Thef. ind.* II, 253.

ment & sans pudeur à la débauche la plus effrénée (1).

On a proposé divers moyens de réprimer des excès si manifestes & si scandaleux. Plusieurs personnes également distinguées par leur piété & par leurs lumières ont soutenu que, conformément aux canons de l'église, les réguliers devoient vivre renfermés dans l'enceinte de leurs cloîtres & qu'on ne devoit pas souffrir plus long-tems qu'ils empiétassent sur les fonctions du clergé séculier. Quelques magistrats animés de l'amour du bien public & convaincus de la nécessité de dépouiller les réguliers d'un privilege, accordé d'abord dans de bonnes intentions, mais dont le tems & l'expérience ont fait reconnoître les pernicioeux effets, ont ouvertement appuyé les tentatives du clergé séculier pour le recouvrement & le maintien de ses droits. Le Prince d'Esquilache, vice- 1618.

(1) Voyez la NOTE LXXXVI.

roi du Pérou sous Philippe III, prit des mesures si efficaces & si décisives pour contenir les réguliers dans leur sphere, qu'ils en furent généralement consternés (1). Ils eurent recours à leurs artifices ordinaires. Ils alarmerent la superstition en représentant les projets du vice-roi comme des innovations funestes à la religion. Ils employèrent toutes les ressources de l'intrigue pour se concilier les personnes puissantes & en crédit ; & ils furent secondés de toute l'influence des Jésuites, qui partageoient en Amérique tous les privileges accordés aux ordres mendiants. Ils firent une profonde impression sur un prince dévot & sur un ministere foible. L'ancien usage fut toléré. Les abus qu'il entraînoit allerent en augmentant, & la corruption de ces moines sans discipline & sans frein devint un scandale & une honte pour la religion. Enfin

(1) Voyez la NOTE LXXXVII.

le respect des Espagnols pour les ordres monastiques commençant à diminuer & le pouvoir des Jésuites étant sur son déclin, Ferdinand VI trouva le seul remède efficace : il 23 Juin
rendit un édit par lequel il est dé- 1757.
fendu aux réguliers, sous quelque dénomination que ce soit, de prendre la direction d'une paroisse & le soin des ames, & où il est dit qu'à l'avenir, à mesure que les possesseurs actuels disparaîtront, on ne pourra présenter aux bénéfices vacans que des prêtres séculiers soumis à la juridiction de leur diocésain (1). Si ce règlement est exécuté avec autant de fermeté qu'il a été sagement conçu, il se fera une réforme importante dans l'état ecclésiastique de l'Amérique Espagnole, & le clergé séculier deviendra par degrés un corps respectable. Il paroît que, même à présent, la conduite de la plupart des ec-

(1) *Real cedula, MS. entre les mains de l'auteur.*

clésiastiques est décente & exemplaire ; autrement ils ne feroient pas en si haute estime, & n'auroient pas un ascendant si prodigieux sur l'esprit de leurs concitoyens dans tous les établissemens Espagnols.

Foibles
progrès
dans la
conver-
sion des
Indiens.

Quel que soit cependant le mérite du clergé, Espagnol en Amérique, ses succès dans la conversion des Indiens à la vraie religion sont beaucoup au-dessous de ce qu'on attendoit & de l'ardeur de son zele & de l'empire qu'il avoit acquis sur ces peuples. On peut en donner différentes raisons. Les premiers missionnaires brûlant de faire des profélites, admirent dans l'église chrétienne les peuples d'Amérique avant de les avoir instruits de la doctrine de la religion, avant qu'eux-mêmes eussent acquis assez de connoissance dans la langue du pays pour être en état de leur expliquer les mysteres de la foi ou les préceptes de la morale. Appuyés sur de subtiles distinctions de la théologie scholastique, ils adopterent cette étrange pratique, aussi con-

traire à l'esprit d'une religion qui veut être comprise, qu'opposée aux regles de la raison. A peine une horde intimidée par la puissance des Espagnols & entraînée par l'exemple de ses chefs, par sa légèreté naturelle ou par son ignorance, témoignoit un desir passager d'embrasser la religion des vainqueurs, qu'elle étoit à l'instant baptisée. Tandis que duroit cette fureur des conversions, on vit un seul prêtre baptiser jusqu'à cinq mille Mexicains en un jour, & ne s'arrêter qu'épuisé de fatigue, & manquant de force pour continuer (1). Dans le cours de quelques années après la réduction du Mexique, le baptême fut administré à plus de quatre millions d'ames (2). Des prosélites admis aussi inconsidérément, & qui n'étoient ni instruits de la nature des dogmes auxquels ils étoient censés

(1) Torribio, MS. Torquem. *monar. ind. lib. XVI*, c. 6.

(2) Torribio, *ibid.* Torquem. *lib. XVI*, p. 8.

se soumettre , ni convaincus de l'absurdité de ceux auxquels on les faisoit renoncer , conservoient tout leur attachement à leurs anciennes superstitions , ou en faisoient un mélange absurde avec le peu qu'ils savoient de la nouvelle religion. Ils ont transmis ces opinions bisarres à leur postérité , qui en est tellement imbue que toute l'industrie des prêtres Espagnols n'a pas été capable jusqu'à présent de les déraciner. Les Indiens du Mexique & du Pérou se rappellent & honorent encore les institutions religieuses de leurs ancêtres , & toutes les fois qu'ils peuvent se soustraire à la surveillance des Espagnols , ils s'assembent pour pratiquer quelques cérémonies de leur ancien culte (1).

Ce n'est cependant pas encore là l'obstacle le plus insurmontable aux progrès du christianisme chez les

(1) Ulloa *Voy.* I, 341. Torquemada , *lib.* XV, c. 23 , *lib.* XVI, c. 28. Gage , 171.

Indiens ; leur intelligence est si bornée , ils portent leurs réflexions & leurs observations si peu au-delà des objets qui frappent leurs sens qu'ils sont à peine capables d'idées abstraites , & qu'ils n'ont point d'expressions pour les rendre. La doctrine sublime & purement spirituelle du christianisme doit être incompréhensible pour des esprits si peu exercés. Les cérémonies nombreuses & brillantes du culte romain , leur plaisent & les intéressent comme spectacle ; mais si on leur explique les articles de foi relatifs à ce culte extérieur , ils écoutent avec patience & ils conçoivent si peu ce qu'ils entendent , qu'on ne peut pas donner le nom de croyance à leur soumission. Leur indifférence va plus loin encore que leur incapacité. N'ayant d'attention que celle du moment , & de desir que pour l'objet présent , les Indiens réfléchissent si rarement au passé & se soucient si peu de l'avenir qu'ils ne sont pas

plus touchés des promesses de la religion qu'effrayés de ses menaces ; enfin il est presque impossible d'inspirer à des hommes, dont la prévoyance s'étend rarement au-delà du lendemain, quelque crainte sur un monde futur. Egalement étonnés & de la foiblesse de leur intelligence & de leur insensibilité, quelques-uns des premiers missionnaires déclarèrent que c'étoit une race d'hommes trop stupide pour comprendre les premiers principes de la religion. Un concile tenu à Lima déclara qu'à raison de cette incapacité ils devoient être exclus du sacrement de l'eucharistie (1). Quoique Paul III, par sa fameuse bulle donnée en 1537, les ait déclarés créatures raisonnables, ayant droit à tous les privilèges du christianisme (2) ; néanmoins après deux siècles, durant lesquels ils

(1) Torquem. *lib. XVI*, c. 203.

(2) Torquem. *lib. XVI*, c. 25, Garcia Origen, § 11.

ont été membres de l'église, ils ont fait si peu de progrès qu'à peine en trouve-t'on quelques-uns qui aient une portion d'intelligence suffisante pour être regardés comme dignes de participer à l'eucharistie (1). D'après cette idée de leur incapacité & de leur ignorance en matière de religion, lorsque le zèle de Philippe II lui fit établir l'inquisition en Amérique en 1570, les Indiens furent déclarés exempts de la juridiction de ce sévère tribunal (2), & ils sont demeurés soumis à l'inspection de leurs évêques diocésains. Leur foi, même après la plus parfaite instruction, est toujours faible & chancelante. Enfin quoique quelques-uns d'eux apprennent les langues savantes & parcourent la carrière des études académiques avec quelque succès, on compte si peu sur eux qu'aucun Indien n'est ordonné pour la prêtrise, ni reçu

(1) Ulloa *Voy.* I, 343.

(2) *Recopil. lib. VI, tit. 1 ; l. 25.*

dans aucun ordre religieux (1).

Productions des colonies Espagnoles. On peut, d'après ce court examen, se former une idée de l'état intérieur des colonies Espagnoles. Il est tems de faire connoître les différentes productions dont elles alimentent & enrichissent la métropole, & le plan du commerce qui s'y fait, tant activement que passivement. Si les domaines de l'Espagne dans le nouveau monde eussent eu une étendue proportionnée à celle de ses états en Europe, les progrès de ses colonies auroient été suivis des mêmes avantages que ceux des autres nations. Mais en même tems qu'une cupidité inconsidérée lui a fait envahir en moins d'un siècle une contrée plus vaste que l'Europe entière, elle s'est trouvée dans l'impossibilité de peupler ces immenses régions d'un nombre d'habitans suffisant pour les cultiver : delà il

(1) Torquem. *lib. XVII*, c. 13. Voyez la NOTE LXXXVIII.

est arrivé que les travaux des Colons ont pris une fausse direction & ont été conduits sur de mauvais plans. Ils n'ont point formé des établissemens ferrés & unis, où l'industrie circonscrite dans de justes limites soit dirigée dans ses vues & dans ses opérations avec modération & avec constance, & sache employer ses moyens de la manière la plus convenable & la plus avantageuse. Les Espagnols au contraire séduits par la perspective immense qui s'offroit à leurs regards, diviserent leurs possessions d'Amérique en vastes gouvernemens. Comme ils étoient trop peu nombreux pour parvenir à cultiver régulièrement de grandes provinces qu'ils occupoient sans les peupler, ils s'attachèrent à l'espoir d'un gain prompt & exorbitant, & négligerent d'entrer dans les petits sentiers de l'industrie, qui conduisent les nations à la richesse & à la puissance plus sûrement mais plus lentement.

De leurs
mines.

De toutes les voies d'acquérir des richesses , l'exploitation des mines est la plus séduisante pour des hommes peu accoutumés aux travaux assidus & réguliers qu'exigent la culture de la terre & les opérations du commerce , ou trop entreprenans & trop avides pour attendre patiemment les retours lents & périodiques que donnent ces deux genres d'entreprises. Dès que les différentes provinces de l'Amérique furent soumises à la domination d'Espagne , ce moyen de s'enrichir fut presque le seul qui se présenta aux aventuriers qui venoient de les conquérir. Ils négligerent absolument toutes les provinces du continent où ils n'étoient pas déterminés à s'établir par l'espoir de trouver des mines d'or ou d'argent. Ils abandonnerent celles où leur espoir à cet égard fut trompé. L'importance des isles , qui étoient le premier fruit de leur découverte , diminua tellement dans leur esprit , quand les mi-

nes y furent épuisées , que la plupart des planteurs les abandonnerent & les laisserent à la merci de propriétaires plus industrieux. Tous se jetterent dans le Mexique & dans le Pérou , où l'énorme quantité d'or & d'argent qui s'y trouvoit, malgré l'ignorance des Indiens dans l'art de fouiller les mines, devoit les récompenser de la supériorité de leur intelligence & de la persévérance de leurs efforts par une source inépuisable de richesses.

Pendant plusieurs années l'ardeur de leurs recherches fut plutôt animée & soutenue par l'espérance que par les succès ; enfin la mine du Potosé au Pérou fut découverte par hasard, en 1545 (1) par un Indien qui suivoit dans la montagne un llama égaré de son troupeau. Bientôt après on ouvrit la mine de Sacotecas dans la nouvelle Espagne, qui étoit un peu moins riche que la précédente. Depuis ce tems on a fait successivement d'autres découvertes dans les deux colonies , &

Découvertes de celles du Potosé & de Sacotecas.

(1) Fernandez, p. 1, lib. XI, c. 11.

les mines d'argent sont en si grand nombre aujourd'hui que leur exploitation, ainsi que celle de quelques mines d'or peu considérables dans les provinces de Terre-ferme & dans le nouveau royaume de Grenade, est devenue la principale occupation des Espagnols, & a été réduite en un systême également compliqué & intéressant. Mais la description de la nature des différens métaux, la maniere de les tirer des entrailles de la terre, l'explication des procédés particuliers au moyen desquels ces métaux sont séparés des substances dont ils sont mêlés, soit par l'action du feu, soit par la puissance attractive du mercure, tous ces objets sont plutôt du ressort du Naturaliste ou du Chymiste que de celui de l'historien.

Richesses
qu'ils en
tirent.

Les montagnes du nouveau monde ont versé leurs trésors avec une profusion qui a étonné le genre humain, accoutumé jusques-là à ne puiser les métaux précieux que

dans les sources peu nombreuses & peu abondantes des mines de l'ancien hémisphère. Suivant des calculs qui paroissent très-moderés, la quantité d'or & d'argent apportée annuellement dans les ports d'Espagne est d'environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois, à compter depuis l'année 1492 que l'Amérique fut découverte jusqu'à présent, ce qui fait en deux cens quatre-vingt-trois ans environ vingt-cinq milliards quatre cens soixante-dix millions. Quelque immense que soit cette somme, les écrivains Espagnols prétendent qu'elle doit être beaucoup plus forte en considération des richesses qui ont été extraites des mines sans payer de tribut au roi. Selon ce calcul, l'Espagne a tiré du nouveau monde au moins cinquante-cinq milliards (1).

Les mines qui ont donné cette

Senti-

(1) Ustaritz, *theor. y pract. de com-
mercia*, c. 3. Herrera, *dec.* 8, *lib.* XI,
c. 15. Voyez la NOTE LXXXIX.

mensque
ces ri-
chesses
font naître.

étonnante quantité de richesses ne font pas exploitées aux dépens de la couronne & de la nation. Pour encourager les recherches particulières, toute personne qui découvre une veine nouvelle en a la propriété. Sur la demande au gouverneur de la province, on mesure une certaine étendue de terre & on lui donne un certain nombre d'Indiens, sous la condition d'ouvrir la mine dans un tems déterminé, & de payer au roi sur le produit le tribut ordinaire. Attirés par la facilité avec laquelle on obtient ces sortes de concessions, & encouragés par quelques exemples frappans de succès en ce genre enon-seulement l'homme confiant & hardi, mais les plus timides & les plus défiances mêmes se livrent à ces spéculations avec une ardeur incroyable. L'esprit continuellement nourri d'espérance, attendant à chaque instant que la fortune ouvre ses sources secrètes & les prodigue à leurs vœux, ils trouvent toute
autre

autre occupation insipide & sans intérêt. Semblable à la fureur du jeu , cette recherche a , pour ainsi dire , un charme enivrant , qui maîtrise l'esprit au point de changer absolument le caractère ; par elle la prudence timide devient entreprenante , & l'avarice devient prodigue. Cet attrait si puissant naturellement est encore fortifié par les artifices d'une certaine espèce d'hommes connus au Pérou sous le nom de *chercheurs*. Ce sont communément des gens ruinés , qui se prévalant de quelques connoissances en minéralogie , soutenues par des manières insinuanes & par cette confiance particulière aux hommes à projets , s'adressent aux personnes opulentes & crédules , décrivent avec quelque vraisemblance & d'une manière plausible les signes auxquels ils ont reconnu la veine riche & nouvelle , produisent même , si on l'exige , un échantillon du métal qu'elle doit rendre ; ils affirment avec une as-

surance imposante que le succès est certain & que la dépense n'est qu'une bagatelle : rarement ils manquent de persuader. On forme une société, chaque intéressé fournit une petite somme ; la mine est ouverte ; le chercheur est seul chargé de la direction de toutes les opérations ; on rencontre des difficultés imprévues ; on demande de nouvelles sommes d'argent ; cependant au milieu d'une foule d'inconvéniens & de délais successifs , l'espérance se soutient , & l'ardeur de l'attente s'éteint difficilement. On a observé en effet qu'un homme une fois engagé dans cette carrière séduisante ne revient presque jamais sur ses pas : ses idées s'altèrent , un autre esprit le possède , ses yeux sont continuellement obsédés par les fantômes d'une richesse imaginaire , il ne s'occupe , ne parle & ne rêve d'autre chose (1).

(1) Ulloa , *Entretien*. p. 223.

Tel est l'esprit qui doit animer toute société dont on dirige l'activité particulièrement vers les travaux & l'exploitation des mines d'or & d'argent. Cet esprit est le plus opposé de tous aux progrès de l'agriculture & du commerce, qui constituent la vraie richesse d'une nation. Si le système de l'administration dans les colonies Espagnoles eût été fondé sur les principes d'une sage politique, la législation auroit employé tout son pouvoir à réprimer le goût des colons pour cette branche dangereuse d'industrie, avec autant d'ardeur qu'elle en a mis à l'encourager. « Les projets relatifs aux mines, (dit un bon juge de la conduite politique des nations) au lieu de rendre le capital qu'on y emploie & l'intérêt ordinaire de l'argent, absorbent communément l'un & l'autre. Ce sont par conséquent de tous les projets ceux auxquels un prudent législateur, qui desiré l'augmentation

Leurs
fatals
effets.

» de la richesse nationale , doit le
» moins accorder d'encouragement
» extraordinaire ; il ne doit pas non
» plus engager à y employer une
» plus grande portion de capital que
» celle qu'on y auroit volontaire-
» ment destinée ; telle est en effet
» l'extravagante confiance de l'hom-
» me dans sa bonne fortune que par-
» tout où il appercevra la moindre
» probabilité de succès , il ne fera
» que trop porté de lui-même à y
» employer son capital avec un ex-
» cès de confiance » (1). Cependant
dans les colonies Espagnoles le
gouvernement travaille à nourrir
cet esprit qu'il devroit s'efforcer
d'éteindre , & par son approbation
il augmente cette crédulité incon-
sidérée qui a si malheureusement
égaré l'activité & l'industrie du
Mexique & du Pérou. C'est à cette
faute qu'on peut attribuer le peu de
progrès que ces deux colonies ont
fait pendant deux siècles & demi ,

(1) D. Smith's *inquiry*, &c. II , 155.

soit dans les manufactures utiles , soit dans ces branches de culture qui procurent aux colonies des autres nations les marchandises qu'elles consomment. On y méprise tous les dons de la nature en comparaison des métaux précieux ; au point que l'idiôme de la langue en Amérique porte l'empreinte de cette opinion extravagante , & que les Espagnols qui y sont établis donnent le nom de *riche* à une province , non pour la fertilité de son sol , l'abondance de ses grains ou la bonté de ses pâturages , mais pour l'abondance des minéraux que renferment ses montagnes. C'est pour les aller chercher qu'ils abandonnent les plaines délicieuses du Mexique & du Pérou , & qu'ils se confinent dans des régions arides & mal-saines où ils ont bâti quelques unes des villes les plus considérables du nouveau monde. Comme les entreprises & l'activité des Espagnols se sont originairement tournées de ce côté , il est si difficile aujourd'hui

de les ramener vers un autre but, que quoique, par différentes causes, le bénéfice de l'exploitation des mines soit considérablement diminué, le prestige dure encore; & la plupart de ceux qui prennent part au commerce de la nouvelle Espagne & du Pérou, sont toujours engagés dans quelque entreprise de cette espèce (1).

Autres
mar-
chandises
des co-
lonies
Espa-
gnoles.

Cependant, quoique les mines soient le principal objet de l'attention des Espagnols, & que les métaux qu'ils en tirent forment l'article le plus important de leur commerce, les contrées fertiles qu'ils possèdent leur fournissent d'autres marchandises assez rares & assez précieuses pour fixer les regards. La cochenille est une production presque particulière à la nouvelle Espagne. La vente en est toujours certaine & donne un profit suffisant pour dédommager amplement du soin & des peines qu'exigent la

(1) Voyez la NOTE XC.

récolte & la préparation des insectes dont cette drogue précieuse est composée. On ne trouve qu'au Pérou le quinquina, ce remède le plus salutaire peut-être & le plus efficace que la providence ait fait connoître à l'homme par pitié pour ses infirmités; c'est une branche de commerce importante & lucrative pour cette province (1). L'indigo de Guatimala est d'une qualité supérieure à celui de toutes les autres contrées de l'Amérique & il s'y en cultive beaucoup. Le cacao n'est pas à la vérité un fruit particulier aux colonies Espagnoles; mais il y est d'une qualité si supérieure & la consommation de chocolat qui se fait en Europe aussi bien qu'en Amérique est si grande, que cette marchandise est devenue un des objets de commerce les plus importants. Le tabac de Cuba l'emporte en qualité sur tous ceux du nouveau monde. Le sucre qu'on fabrique

(1) Voyez la NOTE XCI.

dans cette isle , dans celle d'Hisp^{an}iola & dans la nouvelle Espagne, & quelques autres drogues de différente espece , peuvent être mis au rang des productions naturelles d'Amérique qui enrichissent le commerce de l'Espagne. Aux articles précédens on peut en ajouter un autre de quelque conséquence , c'est l'exportation des cuirs. Ce commerce aussi bien que la plupart des autres , est plutôt le fruit de l'étonnante fertilité du pays que de la sagesse & de l'industrie des Espagnols. Les animaux domestiques de l'Europe , particulièrement les bêtes à corne , ont multiplié dans le nouveau monde avec une rapidité qui passe la vraisemblance. Peu de tems après l'établissement, les troupeaux étoient déjà si nombreux que les propriétaires les comptoient par milliers (1). Comme on leur donnoit peu de soins , à me-

(1) Oviedo, *ap.* Ramus III, 101. Haç Kluyt III, 466, 511.

fure qu'ils augmentèrent on les laissa courir à l'aventure , & bientôt s'étendant dans une vaste contrée couverte de riches pâturages , sous un climat doux , leur nombre devint immense. Ils habitent , par troupeaux de trente ou quarante mille , les vastes plaines qui s'étendent depuis Buenos-Ayres jusqu'aux Andes ; & le malheureux voyageur à qui il arrive de tomber au milieu d'eux est souvent plusieurs jours à se débarrasser de cette foule innombrable qui couvre la face de la terre. Ils ne sont guere moins nombreux dans la nouvelle Espagne & dans plusieurs autres provinces. On ne les tue proprement que pour leur peau , & le carnage en est si grand dans certaines saisons , que la puanteur des cadavres abandonnés sur la place infecteroient l'air , s'ils n'étoient subitement dévorés par de grandes troupes de chiens sauvages & par des nuées de *gallinasos* ou vautours d'Amérique , les plus voraces de

tous les oiseaux. La quantité des cuirs exportés en Europe est prodigieuse & forme une branche de commerce très-lucrative (1).

Presque tous ces articles peuvent être considérés comme des productions particulières à l'Amérique, & différant, si l'on excepte les cuirs, des productions de la métropole.

Avan- Lorsque l'importation de ces
tages divers objets commença à s'éten-
que l'Es- dre & à prendre de l'activité,
pagne l'industrie & les manufactures d'Es-
tire de pagne étoient à un point de prospé-
ses colo- rité qui lui permettoit de se procurer
nies, par ses propres ressources les mar-
chandises du nouveau monde, de ré-
pondre à toutes ses demandes & de
suppléer à tous ses besoins. Sous les
regnes de Ferdinand & d'Isabelle, &
sous celui de Charles V, l'Espagne
étoit une des plus industrieuses con-

(1) Acofta, *lib. III*, c. 33. Ovallo,
hist. of Chili, Church. collect. III, 47;
Sup. ibid. V, p. 680, 692. *Lettres édifi.* XIII,
235, Feuillé I, 249.

trées de l'Europe. Ses manufactures de laine, de fil & de soie étoient assez étendues pour fournir non-seulement à sa propre consommation, mais encore à des exportations avantageuses. L'Amérique lui offrant un marché nouveau, inconnu jusqu'alors, & dont elle avoit l'accès exclusif, elle eut recours à ses propres magasins & y trouva abondamment les marchandises nécessaires (1). Ce nouvel emploi dut naturellement accroître & encourager l'industrie. Ainsi alimentées & fortifiées, les manufactures, la population & la richesse auroient dû augmenter en Espagne dans la même proportion que dans ses colonies. A cette époque l'état de la marine Espagnole n'étoit pas moins florissant que celui de ses manufactures. Au commencement du seizième siècle, elle avoit, dit-on, plus de mille vaisseaux mar-

(1) Voyez la NOTE XCII.

chands (1), nombre probablement bien supérieur à celui des vaisseaux de toute autre nation d'Europe. Au moyen du secours que se prêtoient mutuellement le commerce étranger & l'industrie intérieure, les progrès de l'un & l'autre auroient pu être rapides & étendus & l'Espagne auroit pu tirer de ses acquisitions dans le nouveau monde le même degré d'opulence & de force que les autres puissances ont acquis par leurs colonies.

Mais différentes causes s'y sont opposées. Il en est des nations comme des individus : lorsque leurs richesses augmentent lentement & par degrés , elles nourrissent & entretiennent cette activité qui est si avantageuse au commerce & qui donne à ses opérations la sagesse & la vigueur ; lorsqu'au contraire elles inondent l'état subitement & comme par torrens, elles renversent les projets d'une sage in-

Pour-
quoi ces
avan-
tages ne
sont plus
les mê-
mes.

(1) Campomanes II, 140.

duſtrie & entraînent avec elle l'extravagance & la témérité dans les entreprises & dans les affaires. L'augmentation de puissance & de richesses que la poſſeſſion de l'Amérique apporta à l'Eſpagne fut immense & ſoudaine, & produiſit des effets nuifibles, dont les ſymptômes ſe firent bientôt appercevoir dans les opérations politiques de cette monarchie. Il eſt vrai que d'abord, & pendant un eſpace de tems conſidérable, le nouveau monde ne fournit pas avec trop d'abondance ni de continuité ſes richesses à la métropole; & le génie de Charles V conduiſit les affaires avec tant de prudence que les effets de cette influence furent à peine ſentis. Mais lorſque Philippe II, avec des talens bien inférieurs à ceux de ſon pere, monta ſur le trône, & que les remiſes des colonies formerent une branche de revenu réglée & très-ſignifiſicative, cette révolution ſubite dans l'état du royaume eut une influence funeſte & ſenſible ſur

le monarque & sur le peuple. Philippe, doué de cet esprit d'application continuelle, qui caractérise souvent l'ambition des hommes médiocres, conçut une si haute opinion de ses ressources qu'il ne crut aucune entreprise au-dessus de ses forces. Renfermé en lui-même dans la solitude de l'Escorial, il se complut à troubler toutes les nations voisines. Il fit ouvertement la guerre à la Hollande & à l'Angleterre; il encouragea & protégea une faction rebelle en France; il conquit le Portugal; il entretint des armées & des garnisons en Italie, en Afrique & dans les deux Indes. Par cette multitude d'opérations vastes & compliquées, suivies avec autant d'ardeur que d'opiniâtreté pendant le cours d'un long regne, l'Espagne se trouva épuisée & d'hommes & d'argent. Sous l'administration foible de son successeur Philippe III, la vigueur de la nation continua à dégénérer; enfin elle tomba dans le dernier degré d'abaissement par la dévotion.

imprudente de ce monarque, qui chassa près d'un million de ses sujets les plus industrieux, précisément dans un tems où l'état épuisé avoit besoin des efforts extraordinaires d'une sage politique pour augmenter sa population & ranimer ses forces. Dès le dix-septième siècle, le nombre des hommes étoit si sensiblement diminué en Espagne, que dans l'impuissance de recruter ses armées, elle fut obligée de restreindre ses opérations. Ses manufactures les plus florissantes étoient déjà déchues. Ses flottes, qui avoient été la terreur de toute l'Europe étoient détruites. Son commerce étranger étoit anéanti; celui même qui se faisoit entre les différentes parties de ses domaines étoit interrompu & les vaisseaux qui harardoient de le continuer étoient pris ou détruits par ces mêmes ennemis qu'elle méprisoit autrefois. L'agriculture même, ce premier objet d'industrie dans tout état heureux, étoit négligée, & l'une des plus.

fertiles contrées de l'Europe fournissoit à peine à la consommation de ses habitans.

Rapide
déca-
dence de
son com-
merce.

A mesure que la population & les manufactures de l'état déclinèrent, les demandes de ses colonies augmentèrent. Les Espagnols enivrés comme leurs souverains des richesses dont ils étoient comblés tous les ans, abandonnerent les voies d'industrie auxquelles ils étoient accoutumés, & coururent avec empressement dans ces régions d'où découloit tant d'opulence. Ce fut une nouvelle plaie pour l'état que cette fureur d'émigration, & la force des colonies n'augmenta que de l'épuisement de la métropole. Tous ces émigrans, ainsi que les premiers aventuriers qui s'étoient établis en Amérique, demeuroient dans la dépendance absolue de l'Espagne pour presque toutes les consommations de première nécessité. Entraînés par des objets plus attrayans & plus lucratifs, ou contenus par les loix pro-

hibitives du gouvernement , ils ne pouvoient appliquer leur activité à l'établissement de manufactures nécessaires à leur subsistance. Ils recevoient de l'Europe , comme je l'ai observé ailleurs, leurs habillemens, leurs vivres , tout ce qui concourt enfin à l'aisance ou au luxe de la vie , & même leurs instrumens de labourage. L'Espagne épuisée de sujets & de beaucoup de bras industriels , ne pouvoit fournir à des demandes toujours renaissantes & toujours plus considérables. Elle eut recours à ses voisins. Les manufactures des pays-bas , de l'Angleterre & de l'Italie , que ses besoins firent naître ou ranimerent , lui fournirent abondamment tout ce qu'elle demanda. En vain la loi fondamentale qui excluait tout commerce étranger avec l'Amérique s'opposoit à cette innovation ; la nécessité , plus puissante que les loix suspendoit leur effet & forçoit les Espagnols eux-mêmes à les éluder. L'Anglois , le François & le Hol-

landois , se reposant sur l'honneur & la fidélité des marchands Espagnols qui prêtoient leurs noms pour couvrir la contravention , envoyoit les objets de leurs manufactures dont ils recevoient le prix ou en especes ou en marchandises précieuses du nouveau monde. Ni la crainte du danger , ni l'attrait du gain ne purent engager aucun commissionnaire Espagnol à trahir ou tromper la personne qui se confioit en lui (1), & cette probité qui distingue & honore la nation , contribua à la ruiner. En peu de tems il n'y eut pas une vingtieme partie des marchandises exportées en Amérique qui vinssent du sol ou des fabriques de l'Espagne (2). Tout le reste appartenoit à des marchands étrangers, quoiqu'introduits sous le nom de marchandises d'Espagne. Depuis cette époque , on peut dire que

(1) Zavala , *Representacion*, p. 226.

(2) Campomanes II , 138.

L'Espagne ne posséda plus les trésors du nouveau monde. Les métaux précieux n'arriverent en Europe que pour payer la valeur des marchandises achetées des étrangers. Cette richesse qui , par une circulation intérieure , auroit arrosé toutes les veines d'industrie , & porté la vie & l'activité dans toutes les branches des manufactures , traversoit pour ainsi dire l'Espagne avec tant de rapidité qu'elle ne lui laissoit aucun avantage. D'un autre côté les fabricans des nations rivales, encouragés par le prompt débit de leurs marchandises , augmentèrent en adresse & en industrie , & fournirent à si bas prix que les manufactures d'Espagne, moins bonnes & plus chères, furent encore moins en état de soutenir cette concurrence. Ce commerce destructif opéra plus promptement & plus complètement encore la ruine de la nation que les projets d'une ambition insensée, formés par ses monarques. L'Espagne vit avec tant de douleur

& d'étonnement ses trésors d'Amérique s'évanouir presqu'au moment de leur arrivée, que Philippe III, incapable de suppléer au défaut de circulation, rendit un édit par lequel il s'efforça d'élever la monnoie de cuivre à une valeur courante presqu'égale à celle de l'argent (1); ainsi le maître des mines du Pérou & du Mexique étoit réduit à un misérable expédient, qui a été quelquefois la ressource des plus pauvres états.

Les possessions de l'Espagne en Amérique ne font donc point devenues pour elle, comme celles des autres nations, une source de population & de richesses. Dans les contrées de l'Europe où l'esprit d'industrie subsiste dans toute sa vigueur, toute personne établie dans des colonies semblables pour leur situation à celles de l'Espagne, est supposée occuper dans la métropole trois ou quatre concitoyens

(1) Ustaritz, c. 104.

pour ses besoins (1); mais quand la métropole n'est pas en état de fournir aux demandes de ses Colons, chaque émigrant peut être considéré comme un citoyen perdu pour la communauté & gagné pour la nation étrangère qui supplée à ses besoins.

Tel a été l'état intérieur de l'Espagne depuis la fin du seizième siècle; telle a été son impuissance de fournir aux besoins croissans de ses colonies. Les funestes effets de cette disproportion entre les demandes des uns & les facultés de l'autre, se sont encore augmentés par la manière dont l'Espagne s'est efforcée de régler le commerce entre la métropole & les colonies. Du dessein qu'elle a conçu de faire de son commerce avec l'Amérique un monopole & d'y interdire à ses sujets toute communication avec l'étranger, sont nés tous ses réglemens jaloux & tous ses systèmes de commerce. Ils

Elle est augmentée par la manière dont elle a réglé son commerce avec l'Amérique.

(1) Child, *On trade and colonies.*

font assez singuliers par leur nature & par leurs conséquences pour mériter une explication particulière. Afin d'assurer le monopole auquel elle tendoit, l'Espagne n'a pas accordé le commerce avec ses colonies à une compagnie exclusive; selon le plan adopté par des nations plus commerçantes, dans un tems où la politique du commerce commençoit à être plus connue & auroit dû être mieux entendue. Ce plan a été celui de la Hollande pour son commerce avec les deux Indes. L'Angleterre, la France & le Danemarck l'ont imitée pour le commerce des Indes orientales, & les deux premières puissances ont aussi circonscrit de la même manière quelques branches de leur commerce avec le nouveau monde. L'homme ne pouvoit peut-être imaginer un moyen plus efficace de nuire aux progrès de l'industrie & de la population d'une colonie nouvelle. Les intérêts de la colonie & ceux de la

compagnie exclusive sont nécessairement & diamétralement opposés dans tous les points ; or comme dans ce conflit inégal la dernière a tout l'avantage & qu'elle peut prescrire à son gré les conditions du commerce, la première est non-seulement forcée d'acheter à haut prix & de vendre à bon marché, elle a encore la mortification de voir l'excédent qui lui reste de ses fonds, rebuté par ceux mêmes en faveur de qui seuls ils lui est permis d'en disposer (1).

Il est probable que les hautes idées que l'Espagne avoit conçues de bonne heure des richesses du nouveau monde, l'empêcherent de tomber dans cette erreur politique. L'or & l'argent étoient des marchandises trop précieuses pour qu'on en remit le monopole en des mains particulières. La couronne voulut se conserver la direction d'un commerce si attrayant,

Le commerce est borné à un seul port d'Espagne.

(1) *Smith's inquiry*, II, 171.

& pour se l'assurer elle ordonna que tout bâtiment chargé pour l'Amérique seroit soumis à l'inspection des officiers de la *Casa de Contratacion* ou chambre de commerce à Séville, avant d'obtenir la permission de faire le voyage, & qu'à leur retour, avant de décharger, il seroit fait par les mêmes officiers un rapport des marchandises qui formeroient la cargaison. En conséquence de ce règlement le port de Séville fut l'unique centre de toutes les relations de l'Espagne avec le nouveau monde, & ce commerce prit insensiblement une forme qu'il a à peu près constamment suivie depuis le milieu du seizieme siecle presque jusqu'à nos jours. Pour assurer davantage les chargemens précieux envoyés en Amérique, ainsi que pour prévenir plus facilement la fraude, le commerce de l'Espagne avec ses colonies se fait par des flottes qui ne font voile qu'avec de bonnes escortes. On équipe tous les ans ces flottes, qui

qui consistent en deux escadres , l'une distinguée par le nom de galions , l'autre par celui de flotte. Elles partoient autrefois de Séville ; mais depuis 1720 elles font voile de Cadix , dont le port a été trouvé plus commode.

Les galions destinés à fournir Ter-
re-ferme & les royaumes du Pérou
& du Chili , de presque tous les
articles de luxe ou de nécessité
qu'un peuple opulent peut désirer ,
touchent d'abord à Carthagene , &
ensuite à Porto-Belo. Le premier
port est le rendez-vous des négoc-
ians de Sainte-Marthe , des Car-
raques , du nouveau royaume de
Grenade & de plusieurs autres pro-
vinces. Le second est le grand mar-
ché du riche commerce du Pérou
& du Chili. Dans la saison où l'on
attend les Galions , on transporte
par mer à Panama le produit de
toutes les mines de ces deux roya-
mes & les autres marchandises
de quelque importance , d'où elles
sont portées à travers l'Isthme

Du com-
merce
qui se
fait par
les Gal-
lions.

jusqu'à Porto-Belo , en partie à dos de mulet , en partie sur la riviere de Chagre. Dès qu'on a quelque nouvelle de l'apparition de la flotte d'Europe , ce méchant petit village où la réunion pernicieuse d'une excessive chaleur avec une humidité continuelle & les exhalaisons putrides qui s'élèvent de son sol marécageux , rendent le climat le plus mal-sain peut-être de tous les climats du monde ; ce village , dis - je , est tout à coup rempli d'un peuple immense. Ses rues, habitées un instant auparavant, par quelques Negre ou Mulâtres & par une misérable garnison qu'on change tous les trois mois , sont occupées alors par une foule de riches négocians , venus de toutes les parties du Pérou & des provinces adjacentes. Le marché est ouvert : il se fait un échange des trésors de l'Amérique avec les manufactures de l'Europe , & pendant le terme prescrit de quarante jours , le plus riche trafic de l'Univers commence & finit , avec

cette simplicité , cette confiance
entière entre les contractans , qui
font la suite ordinaire d'un grand
commerce (1). La flotte dirige sa
course à Vera-cruz. Les trésors &
les marchandises de la nouvelle Es-
pagne & des provinces qui en dé-
pendent , y sont transportées de
Los-Angeles , où elles étoient en-
treposées en attendant son arrivée ;
le commerce se fait à Vera-cruz
de la même manière que celui de
Porto-Belo , & ne lui est seule-
ment inférieur qu'en valeur & en
importance. Les deux flottes, après
avoir complété leurs chargemens
en Amérique , se donnent rendez-
vous à la Havanne , d'où elles re-
viennent de compagnie en Europe.

De celui
qui se
fait par
la flotte.

Le commerce de l'Espagne avec
ses colonies , ainsi gêné & restraint,
dut nécessairement être conduit par
le même esprit & sur les mêmes
principes que celui d'une com-
pagnie exclusive. Borné à un seul

Mauvais
effet de
cet arran-
gement.

(1) Voyez la NOTE XCIII.

port, il étoit à la portée de peu de personnes, & insensiblement il se trouva presque tout entier partagé entre un petit nombre de maisons opulentes, d'abord à Séville, & aujourd'hui à Cadix. Celles-ci, par des combinaisons faciles à faire, peuvent empêcher la concurrence, capable seule de maintenir le prix naturel des marchandises; & en agissant de concert, comme leur intérêt mutuel les y porte, elles peuvent à leur gré en hausser ou en baisser la valeur. En conséquence le prix des marchandises d'Europe en Amérique est toujours haut & souvent exorbitant. Un, deux & même trois cent pour cent font des bénéfices communs dans le commerce de l'Espagne avec ses colonies (1). Par une suite du même esprit de monopole, il arrive souvent que les marchands du second ordre, dont les magasins ne sont pas assortis de toutes les marchan-

(1) B. Ulloa, *retabliss. part. II*, p. 191.

difés propres au commerce de l'Amérique, peuvent acheter des marchands plus opulens celles qui leur manquent, à un prix au-deffous de celui qu'elles ont dans les colonies. Enfin armés de cette vigilance jalouse que les compagnies exclusives employent contre les spéculations des commerçans libres, ces monopoleurs trop puissans s'efforcent de renverser les projets de quiconque voudroit courir la même carrière & entrer en concurrence avec eux (1). Cette limitation du commerce de l'Amérique à un seul port ne l'affecte pas dans l'intérieur seulement; elle resserre encore ses opérations au dehors. Un monopoleur gagne plus & hasarde moins sans contredit dans un trafic limité qui lui offre des profits exorbitans, que dans un commerce étendu qui ne lui rend qu'un bénéfice modéré. Il est souvent de son intérêt de circonscire la sphere de

(1) Smith's, *Inquiry*, II, 171.

son activité au lieu de l'aggrandir, & il peut tourner toute son attention à donner des bornes aux opérations de l'industrie commerciale, au lieu de la seconder & d'en exciter la vigueur. Il paroît que c'est par quelques maximes semblables que la politique de l'Espagne a réglé son commerce avec l'Amérique. Au lieu d'envoyer dans les colonies les marchandises d'Europe en suffisante quantité pour en rendre le prix & les profits modérés, les négocians de Séville & de Cadix les y répandent avec retenue ; de sorte que l'avidité concurrence des acheteurs, forcés de se pourvoir dans un marché mal fourni, met leurs commissionnaires en état de faire sur leurs cargaisons des profits exorbitans. Au milieu du dernier siècle, lorsque le commerce exclusif de Séville en Amérique étoit à son plus haut degré de prospérité, les deux escadres unies des Galions & de la flotte ne portoient pas plus de 27500 ton-

neaux (1). Une pareille charge devoit être bien loin de pouvoir suppléer aux demandes de ces vastes & nombreuses colonies qui en attendoient toutes les commodités & la plupart des nécessités de la vie.

Bientôt l'Espagne sentit combien elle étoit déchue de sa prospérité Remedes précédente ; & des citoyens ref-proposéspectables & vertueux employerent toute leur sagacité à imaginer des moyens de ranimer l'industrie & le commerce chancelans de leur patrie. On peut juger à quel point le mal étoit dangereux & désespéré par la violence des remedes qui furent proposés. Les uns, confondant la violation des réglemens avec les crimes d'état, prétendoient que pour arrêter les fuites du commerce illicite, on devoit punir de mort & de la confiscation de tous les biens quiconque en feroit convaincu (2). D'autres, ne distinguant

(1) Campomanes, *Educ. popul.* 1, 435, II, 110.

(2) M. de Santa-Cruz, *comercio suelto*, p. 142. M iv

point les fautes civiles des actes d'impiété, soutinrent que le commerce de contrebande devoit être mis au rang des crimes réservés à la connoissance de l'inquisition ; que les coupables devoient être jugés & punis selon la forme secrète & sommaire dont ce terrible tribunal exerce sa juridiction (1). D'autres enfin proposerent de donner le commerce de l'Amérique à une compagnie exclusive , faute d'avoir observé les dangereux effets du monopole de ces compagnies dans tous les pays où elles étoient établies , & sous le prétexte que pour son propre intérêt elle mettroit toute la vigilance possible à garantir le commerce d'Espagne contre les usurpations des interlopes (2).

Outre ces projets extravagans, on imagina quelques plans mieux di-

(1) Moncada , *Restauracion. politica de España* , p. 41.

(2) Zavala , y Augnon *Representacion* &c. p. 190.

gérés & plus avantageux , quoique d'abord ils fussent fans effet ; mais sous les monarques foibles par qui finit le regne de la maison d'Autriche en Espagne , on ne vit dans toutes les parties du gouvernement qu'incapacité & indécision. Au lieu de prendre pour modele l'administration active de Charles V, ils affectèrent d'imiter la politique lente & soupçonneuse de Philippe II & privés de ses talens ils délibéroient sans cesse & ne résolvoient rien. On ne remédia à aucun des maux qui faisoient languir le commerce national tant au dedans qu'au dehors. Ces maux allerent en augmentant , & l'Espagne avec des domaines plus vastes & plus opulens qu'aucun état Européen, n'avoit ni force , ni argent, ni industrie (1). Enfin une violente convulsion , en agitant la nation , réveilla son génie assoupi , & la guerre civile allumée par les deux

[1] Voyez la NOTE XCIV.

partis qui se disputoient la couronne lui rendit jusqu'à un certain point son ancienne vigueur. Tandis qu'il se formoit des hommes capables de sentimens plus généreux que ceux qui avoient dirigé les conseils de la monarchie pendant le cours d'un siècle, l'Espagne tira d'une source inattendue les moyens de faire valoir leurs talens. Les différentes puissances qui favorisoient les prétentions des maisons d'Autriche ou de Bourbon au trône d'Espagne, envoyèrent à leur secours des flottes & des armées considérables. La France, l'Angleterre & la Hollande firent passer des sommes immenses en Espagne. Elles furent répandues dans les provinces qui étoient devenues le théâtre de la guerre ; ainsi une partie des trésors de l'Amérique, dont ces puissances avoient épuisé leurs pays, retourna à sa source. L'un des plus habiles écrivains de l'Espagne date de cette époque la renaissance de la monarchie, & quelque humiliante que puisse être cette vérité, il re-

connoît que c'est à ses ennemis que sa patrie doit l'acquisition d'un fonds d'espèces en circulation , proportionné à peu près aux besoins publics (1).

Aussi-tôt que les Bourbons furent Premiers en possession paisible du trône , pas des ils remarqueraient cette révolution rois de la dans l'esprit des peuples & dans maison de Bour- l'état de la nation, & ils en pro- bon vers- fiterent ; en effet quoique cette le réta- maison n'ait pas donné à l'Espagne blisse- des monarques remarquables par ment de la supériorité de leur génie, ils ont l'état, tous été bienfaisans , attentifs au bonheur de leurs sujets & occupés de l'augmenter. En conséquence le premier objet de Philippe V fut de supprimer une innovation qui s'é- roit glissée dans l'état pendant la guerre, & qui bouleversoit tout le système du commerce Espagnol avec l'Amérique.

Ils ex- L'Angleterre & la Hollande, par cluent la supériorité de leur marine, les etran- avoient acquis assez d'empire sur gers du commerce du Pé- rou.

(1) Campomanes I, 420

la mer pour couper toute communication entre l'Espagne & ses colonies. Afin de leur fournir les commodités de la vie sans lesquelles elles ne pouvoient exister & en échange desquelles elles devoient faire part de leurs trésors , l'Espagne fut obligée de se départir de la rigueur ordinaire de ses maximes au point d'ouvrir le commerce du Pérou aux François ses alliés. Les marchands de Saint-Malo , à qui Louis XIV accorda le privilege de ce commerce lucratif, l'entreprirent avec vigueur & s'y conduisirent par des principes bien différens de ceux des Espagnols. Ils fournirent le Pérou des marchandises d'Europe à un prix plus modéré & en plus grande quantité ; tous ces objets d'importation arrivoient dans toutes les provinces de l'Amérique Espagnole avec une abondance jusqu'alors inconnue. Pour peu que cette communication eût duré encore , s'en étoit fait des exportations de l'Espagne , & les

colonies cessoient de dépendre de leur métropole. On se hâta de défendre de la manière la plus forte & la plus positive l'admission des vaisseaux étrangers dans les ports du Chili (1), & l'on employa une escadre Espagnole à chasser des mers du sud ces intrus dont le secours n'étoit plus nécessaire.

Cependant l'Espagne, à la fin de la guerre terminée par le traité d'Utrecht, avoit été en vain délivrée d'un des obstacles qui gênoient son commerce ; elle en éprouvoit encore un autre qui ne lui paroissoit guere moins dangereux. Philippe V pour engager la reine Anne à conclurre une paix également désirée par la France & par l'Espagne, accorda à la grande Bretagne non-seulement l'*assiento*, ou le droit de porter des Negres aux colonies Espagnoles, droit dont la France avoit précédemment joui ; il lui donna en

Ils s'op-
posent à
la contre-
bande.

Particu-
lièrement
à celle de
la com-
pagnie
Angloise
de l'As-
siento.

(1) *Voyage de Frezier*, 256, B. Ulloa, *Retab.* II, 104, &c. Alcedo y. Herrera, *aviso*, &c. 236.

core le privilege plus extraordinaire d'envoyer tous les ans à la foire de Porto-Belo un vaisseau de cinq cens tonneaux chargé de marchandises d'Europe. En conséquence, des commissionnaires Anglois s'établirent à Carthagene, à Panama, à la Vera-Cruz, à Buenos-Ayres, & dans d'autres établissemens Espagnols. Le voile dont l'Espagne avoit couvert jusques-là l'état & les affaires de ses colonies fut levé. Les agens d'une nation rivale, admis dans les principales villes de commerce, ne manquerent pas de moyens de s'instruire de la position intérieure de ses provinces, d'observer leurs besoins constants ou accidentels & de connoître quelle étoit l'espece de marchandises dont l'importation seroit la plus avantageuse. Bientôt sur ces informations authentiques & promptes les négocians de la Jamaïque & des autres colonies Angloises en liaisons de commerce avec le continent Espagnol, furent en état

d'affortir & de proportionner exactement leurs cargaisons aux besoins du marché ; de maniere que le commerce de contrebande devint plus facile & plus étendu qu'il ne l'avoit jamais été. Ce n'étoit cependant pas encore là la conséquence de l'*asiento* la plus fatale au commerce de l'Espagne. Les agens de la compagnie Angloise de la mer du sud , à l'abri de l'importation qu'elle étoit autorisée à faire par le vaisseau qu'elle envoyoit tous les ans à Porto - Belo , répandoient leurs marchandises dans le continent Espagnol sans limites & sans obstacles. Au lieu d'un vaisseau de cinq cents tonneaux , tel qu'il étoit stipulé par le traité, ils en employoient un de plus de neuf cents , & celui-ci étoit accompagné de deux ou trois bâtimens plus petits qui , amarrés dans quelque crique voisine , fournissoient clandestinement de nouvelles marchandises pour remplacer celles qui étoient vendues. Les inspecteurs de la foire & les officiers

de la douane gagnés par des présents considérables facilitoient la fraude (1). Ainsi d'un côté les opérations de la compagnie, de l'autre l'activité des interlopes particuliers, faisoient passer presque tout le commerce de l'Amérique Espagnole dans des mains étrangères. Le commerce immense des Galions, dont l'Espagne étoit si fière & qu'envioient les autres nations, s'anéantit, & la flotte elle-même, réduite de quinze mille à deux mille tonneaux (2), ne servoit presque plus qu'à apporter en Europe les revenus du roi formés du quint des mines.

Garde- L'Espagne frappée de ces usur-
côtes pations & vivement touchée de
employés leurs pernicioeux effets ne pouvoit
à cet ef- manquer de faire quelques efforts
fet. pour les réprimer. Son premier
expédient fut de porter sous le

(1) Voyez la NOTE XCV.

(2) Alcedo y Herrera, p. 359. Campananes I, 436.

nom de *Garde-côtes* des vaisseaux armés sur les côtes des provinces les plus fréquemment visitées par les Interlopes. Comme l'intérêt particulier & le devoir contribuoient à rendre les officiers de ces vaisseaux actifs & vigilans, les progrès du commerce de contrebande diminuerent ; cependant il étoit impossible d'établir un nombre de croisières suffisant pour garder une étendue de côte si considérable & si accessible du côté de la mer. La perte d'une communication qui s'étoit établie avec tant de facilité que les négocians Anglois s'étoient pour ainsi dire accoutumés à la regarder comme une branche de commerce avouée & légitime, excita des réclamations & des plaintes, qui justifiées ensuite & devenues en quelque sorte intéressantes par des actes de violence inexcusables de la part des capitaines des garde-côtes Espagnols, engagèrent l'Angleterre dans une guerre avec l'Es-

*

pagne , au moyen de laquelle cette dernière puissance se débarrassa enfin de l'*assiento* , & demeura libre de régler le commerce de ses colonies , sans être gênée par aucun engagement avec cette puissance étrangère.

Les Espagnols avoient découvert toute l'étendue de la consommation des marchandises d'Europe dans leurs colonies par la grandeur même du commerce interlope que les Anglois y faisoient ; & persuadés dès-lors qu'il leur étoit avantageux de proportionner leurs importations aux demandes des différentes provinces , ils concurent la nécessité d'approvisionner leurs colonies d'une autre manière que celle qu'ils avoient employée jusques-là en n'y envoyant d'Europe qu'à des époques fixes & périodiques. Non-seulement ce moyen de communication étoit incertain , par les délais que divers accidens apportent quelquefois au départ des galions & de la flotte , & sou-

vent par les obstacles qu'y oppo-
soient les guerres allumées en Eu-
rope ; mais il n'étoit pas même
propre à subvenir à tems aux be-
soins de l'Amérique. Souvent
les marchandises d'Europe étoient
d'une rareté excessive dans les éta-
blissemens Espagnols ; le prix en
devenoit énorme ; le marchand vi-
gilant & attentif ne manquoit pas
de saisir cette occasion favorable ;
les interlopes y portoient d'amples
cargaisons des isles Angloises ,
Françoises & Hollandoises , & lors-
que les galions arrivoient enfin ,
la contrebande avoit tellement
rempli les marchés , qu'on n'avoit
plus besoin des marchandises qui
formoient leurs cargaisons. Pour
remédier à cet inconvénient, l'Es-
pagne établit les *vaisseaux de re-
gistre* pour une partie considérable
du commerce de l'Amérique. Ces
vaisseaux sont expédiés par des
marchands de Séville ou de Cadix ,
dans l'intervalie des saisons fixées
pour le départ des galions & de la

flotte ; il leur faut une permission du conseil des Indes qui s'achete cherement. Ils sont destinés pour les ports où l'on prévoit que les besoins doivent être plus pressans. Par ce moyen le marché d'Amérique étoit si régulièrement alimenté de marchandises nouvelles, que l'interlope n'étoit plus attiré par le même espoir de gains excessifs, ni les Colons pressés par les mêmes besoins, ils n'osoient plus courir les mêmes risques.

Les galions sont supprimés. A mesure que l'expérience développoit les avantages de cette maniere de faire le commerce, le nombre des vaisseaux de registre augmentoit, & enfin les galions, après avoir été employés pendant plus de deux siècles, furent définitivement supprimés en 1748. Depuis cette époque, tout le commerce du Chili & du Pérou s'est fait par des vaisseaux particuliers expédiés de tems en tems selon que les circonstances l'exigent, & lorsque les négocians prévoient la promp-

titude & la facilité du débit. Ils doublent le cap Horn, & portent directement dans les ports de la mer du sud les productions du sol & des manufactures d'Europe, que les peuples de ces contrées étoient obligés d'aller précédemment chercher à Porto-Belo ou à Panama. Ces villes privées de ce commerce, auquel elles devoient leur existence, déchoiront insensiblement comme on l'a déjà observé. Ce désavantage quel qu'il soit est plus que compensé par la régularité & l'abondance avec laquelle tout le continent de l'Amérique méridionale est aujourd'hui pourvu des marchandises d'Europe ; ce qui doit contribuer sensiblement à la prospérité de ses colonies. Mais comme tous les vaisseaux de registre destinés pour la mer du sud sont toujours obligés de partir du port de Cadix & d'y revenir (1), cette branche du commerce de l'Amé-

(1) Campomanes, I, 434, 440.

rique , même sous sa forme nouvelle & perfectionnée , demeure soumise aux entraves d'une espèce de monopole , dont elle éprouve encore toutes les suites funestes que nous avons déjà décrites.

Projets L'Espagne ne s'est pas bornée à
pour ra- régler son commerce avec ses co-
nimer les colonies les plus florissantes ; elle a
commer- cherché aussi à ranimer celui de
ce.

quelques-uns de ses établissemens , où il étoit ou négligé ou déchu. Parmi les nouveaux goûts & les nouveaux besoins que leur communication avec les habitans des provinces conquises en Amérique a fait naître chez les peuples de l'Europe , celui du chocolat est un des plus universellement répandus. Les Espagnols apprirent les premiers des Mexicains l'usage de ce breuvage fait avec la noix de cacao réduite en pâte , & mêlé de divers ingrédiens ; il leur parut , ainsi qu'aux autres nations de l'Europe , si agréable au goût , si nourrissant & si sain qu'il a formé

un objet de commerce très-important. Le cacaotier croit sans culture dans plusieurs parties de la zone-torride ; mais les noix de la meilleure qualité, après celles de Guatemala dans la mer du sud, croissent dans les riches plaines des Carraques, l'une des provinces du royaume de Terre-ferme. Cette supériorité reconnue du cacao de Carraque & la communication de cette province avec la mer atlantique, qui en facilite le transport en Europe, y ont perfectionné & étendu la culture de ce fruit plus qu'en aucun autre endroit de l'Amérique. Mais la Hollande, par le voisinage de ses établissemens dans les petites îles de Curacao & de Buen-Ayre à la côte de Carraque, s'étoit emparée de la plus grande partie du commerce de cacao. Le trafic de cette marchandise avec la métropole étoit presque entièrement tombé, & telle étoit la négligence des Espagnols ou le vice de leur conduite dans le commerce, qu'ils étoient obligés d'a-

Etablis-
sement de
la com-
pagnie
des Car-
raques.

acheter des étrangers à un prix exor-
bitant cette production de leurs
propres colonies. Pour remédier à
un abus honteux tout à la fois & rui-
neux pour ses sujets, Philippe V, ac-
corda en 1728, à un corps de mar-
chands le droit exclusif de faire le
commerce de Carraque & de Cuma-
na , à condition d'équiper à leurs
frais un nombre suffisant de vaisseaux
pour purger la côte d'Interlopes.
Cette société, connue également
sous le nom de compagnie de Gui-
puscoa , de la province d'Espagne
où elle est établie , ou sous celui
des Carraques, du district de l'Amé-
rique qui lui étoit cédé par son pri-
vilege , a conduit son commerce
avec tant de vigueur & de succès
que l'Espagne a recouvré une bran-
che importante de commerce dont
elle s'étoit laissée dépouiller , &
qu'elle est aujourd'hui pourvue
abondamment & à un prix modéré
d'un objet considérable de consom-
mation. Cet établissement a pro-
curé de grands avantages à la mé-
tropole

tropole & la colonie des Carraques; en effet, quoiqu'au premier aspect elle paroisse établir un monopole plus propre à retarder qu'à accélérer les efforts & les progrès de l'industrie, elle est soumise à plusieurs réglemens salutaires, sagement prévus, & propres à la contenir dans ses opérations & à prévenir les mauvais effets qu'elle pourroit avoir. Les planteurs des Carraques ne dépendent pas entièrement de la compagnie, ni pour l'importation des marchandises d'Europe, ni pour la vente de leurs propres productions. Les habitans des Canaries ont le privilege d'y envoyer tous les ans un vaisseau de registre d'une charge considérable; & Vera-cruz dans la nouvelle Espagne peut faire librement le commerce de tous les ports compris dans la chartre de la compagnie. En conséquence la concurrence y est telle que soit pour ce que les colonies vendent soit pour ce qu'elles achètent tout paroît être porté à son

taux naturel. La compagnie ne peut ni augmenter l'un ni diminuer l'autre à son gré; aussi depuis qu'elle est établie, les progrès de la culture, de la population & des capitaux de la province de Carraque ont été très-considérables (1).

Les idées
sur le
commer-
ce s'ag-
grandis-
sent en
Espagne.

Mais comme il est rare qu'une nation renonce à un système consacré par le tems, ou que le commerce quitte la route qu'une longue habitude lui a rendu familière, Philippe V, dans ses nouveaux réglemens sur le commerce d'Amérique, respecta l'ancienne maxime de l'Espagne, qui borne à un seul port toutes les importations du nouveau monde & qui oblige les vaisseaux de registre qui viennent du Pérou & ceux de la compagnie de Guipuscoa à leur retour de Carraque, à décharger à Cadix. Depuis son regne, des vues plus étendues se sont répandues en Espagne. L'esprit philosophique, que ce siècle a la

(1) Voyez la NOTE XCVI.

gloire d'avoir vu passer des spéculations frivoles & abstraites à des recherches plus importantes pour l'homme, a porté son influence au-delà des Pyrénées. Des auteurs ingénieux, en examinant la politique ou le commerce des nations, ont rendu sensibles les erreurs & les vices du système de l'Espagne dans ces deux parties du gouvernement ; ils ont relevé les fautes des Espagnols avec force & les ont montrées aux autres nations comme des exemples effrayans des erreurs de la politique. Honteux de ces reproches ou convaincus par les raisons, instruits même par des écrivains éclairés de leur propre nation, les Espagnols paroissent enfin avoir reconnu l'influence destructive de ces maximes étroites qui, enchaînant le commerce dans toutes ses opérations, ont si long-tems retardé ses progrès. C'est au monarque regnant que l'Espagne est redevable du premier régleme^{nt} conforme à ces idées nouvelles.

Etablis-
ment des
paque-
bots ré-
guliers.

Tant que l'Espagne demeura rigoureusement attachée à ses anciennes maximes pour son commerce avec l'Amérique, elle craignoit si fort d'ouvrir une route à quelque commerce illicite dans ses colonies, qu'elle s'interdit à elle-même presque toute communication avec elles, excepté celle de ses flottes annuelles. Il n'y avoit aucun moyen de correspondance pour les affaires publiques ou particulières entre la métropole & ses établissemens en Amérique. Faute de ce secours nécessaire, les opérations de l'état, ainsi que les négociations des particuliers étoient languissantes ou mal dirigées, & l'Espagne recevoit souvent des étrangers les premières nouvelles des événemens les plus intéressans survenus dans ses propres colonies. Néanmoins quelque sensible que fût ce défaut dans sa politique, quelque facile qu'en fût le remède, les monarques Espagnols négli-

geoient de l'appliquer par une suite de leur soin jaloux à conserver un commerce exclusif. Enfin Charles III surmonta ces considérations qui avoient retenu ses prédécesseurs, & établit en 1764 des paquebots pour être expédiés tous les premiers jours de chaque mois de la Corogne à la Havane ou à Porto-Rico. Les lettres passent de-là sur des bâtimens légers à la Vera-cruz & à Porto-Belo, & ensuite elles circulent par la poste dans les royaumes de Terre-ferme, de Grenade, du Pérou & de la Nouvelle Espagne. D'autres paquebots font voile aussi régulièrement une fois tous les deux mois à Rio de la Plata, pour la commodité des provinces qui sont à l'est des Andes. C'est ainsi qu'on est parvenu à établir une correspondance sûre & prompte à travers toutes les vastes possessions de l'Espagne, correspondance également avantageuse à l'intérêt de la politique

& au commerce du royaume (1). A ce nouvel arrangement s'est joint d'abord un nouveau moyen d'étendre le commerce. Chacun des paquebots, qui font des bâtimens d'une charge assez considérable, peut faire une demi cargaison des marchandises du crû de l'Espagne les plus désirées dans les ports pour lesquels il est destiné, & en retour il lui est permis d'apporter à la Corogne une égale quantité des productions de l'Amérique (2). On peut regarder ces établissemens comme le premier adoucissement à ces loix rigides qui bornoient à un seul port le commerce du nouveau monde, & le premier pas vers l'admission du reste du royaume à ce commerce.

Il fut bientôt suivi d'un autre plus décisif. Charles III ouvrit en 1765 à tous ses sujets en Espagne le

Liberté
du com-
merce
accordée
à diffé-
rentes
provin-
ces.

(1) Ponz *Viag. de España*, VI, Prolog. p. 15, pop. p. 31.

(2) *Append. II, à la Educ.*

commerce des isles du Vent , Cuba , Hispaniola , Porto-Rico , la Marguerite & la Trinité. Il leur permit de faire voile de certains ports pour les lieux spécifiés dans l'édit , dans telle faison & avec telle cargaison qu'ils jugeroient à propos , sans autre formalité qu'un simple acquit de la douane du lieu d'où ils partiroient. Ils les déchargea de cette foule de droits onéreux établis sur les marchandises exportées en Amérique , en y substituant un droit modéré de six pour cent à la sortie d'Espagne ; il leur laissa le choix du port où ils croiroient à leur retour trouver la vente la plus avantageuse , pour y décharger leur cargaison en payant les droits ordinaires. Ce privilege qui renversa enfin toutes les barrières dont la politique jalouse de l'Espagne s'étoit efforcée pendant deux siècles & demi d'environner son commerce avec le nouveau monde , fut bientôt après étendu à la Louisiane & aux

provinces de Yucatan & de Campêche (1).

Ses heureux effets.

La sagesse de cette innovation, qu'on peut regarder comme le plus noble effort de la législation Espagnole, s'est manifestée par ses effets. Avant l'édit en faveur de la liberté du commerce, l'Espagne tiroit à peine quelque bénéfice de ses colonies négligées, Hispaniola, Porto-Rico, la Marguerite & la Trinité. Son commerce avec Cuba étoit peu de chose, & celui de Yucatan & de Campêche étoit presque entièrement envahi par les Interlopes. Mais dès que la liberté générale fut accordée, le commerce de ces provinces se ranima & s'accrut avec une rapidité dont il y a peu d'exemples dans l'histoire des nations. En moins de dix ans le commerce de Cuba s'est plus que triplé. Dans les établissemens même où il falloit les plus grands efforts pour réveiller

(1) *Append. II, à la Educ, pop. 37-5491.*

l'industrie languissante , le commerce a doublé. On compte que le nombre des vaisseaux employés dans le commerce libre est déjà si considérable , que leur charge excède celle des galions & de la flotte dans l'époque la plus heureuse de leur commerce. Les avantages de cette disposition ne sont pas concentrés entre les mains de quelques marchands établis dans un port privilégié : ils se répandent dans toutes les provinces du royaume , & ce nouveau débouché pour les productions encouragera inévitablement l'industrie des cultivateurs & des artisans. Le royaume ne gagne pas seulement sur ses exportations ; il profite également sur ce qu'il reçoit en retour , & il acquiert l'espoir de pourvoir bientôt par lui-même aux besoins d'une vaste consommation , pour laquelle il dépendoit auparavant des étrangers. La consommation du sucre est peut-être aussi considérable en

Espagne, eu égard au nombre de ses habitans, qu'en aucun royaume de l'Europe. Cependant quoique maîtresse des contrées du nouveau monde dont le climat & le sol conviennent le mieux à la culture de cette plante ; quoique celle des cannes à sucre eût été autrefois considérable dans le royaume de Grenade ; telle a été la suite funeste de ses institutions en Amérique & le poids des taxes mises en Europe sur cette denrée, que l'Espagne a presqu'entièrement perdu cette branche d'industrie qui a enrichi les autres nations. Les Espagnols étoient obligés d'acheter des étrangers cette marchandise, devenue un objet de première nécessité en Europe, & ils avoient le désagrément de se voir tous les ans dépouillés de sommes immenses pour ce seul article (1). Mais si l'esprit national, animé par la liberté du commerce, persévère dans ses efforts avec la

(1) Ustaritz, c. 94.

même vigueur, la culture du sucre à Cuba & à Porto-Rico peut augmenter au point d'être en peu d'années proportionnée aux besoins du royaume.

L'Espagne instruite par l'expérience de tout ce qu'elle gagnoit en se relâchant de la rigueur des anciennes loix relatives au commerce de la métropole avec ses colonies, crut devoir ouvrir entr'elles une communication libre. Par une suite des maximes jalouses de l'ancien systême, toute correspondance entre les différentes provinces situées dans les mers du sud étoit défendue sous les peines les plus sévères. Quoique chacune d'elles eût des productions particulières dont l'échange réciproque eût ajouté à leurs jouissances mutuelles & peut-être facilité les progrès de leur industrie, le conseil des Indes desiroit si fort qu'elles ne pourrussent à leurs besoins que par le moyen des flottes annuelles de l'Europe, que pour être en sûreté

Liberté
du com-
merce
entre les
colonies.

sur ce point, il interdit par des loix cruelles & tyranniques aux Espagnols du Pérou, de la nouvelle Espagne, de Guatimala & du nouveau royaume de Grenade, une correspondance entr'eux qui tendoit manifestement à leur prospérité mutuelle. De toute cette foule de prohibitions imaginées en Espagne pour assurer le commerce exclusif de ses établissemens d'Amérique, il n'y en a peut-être aucune de plus injuste, aucune qui paroisse avoir été plus vivement sentie, ou qui ait produit des effets plus funestes. Cette tyrannie a cessé enfin. Charles III a publié en 1774 un édit, par lequel il accorde aux quatre grandes provinces dont je viens de parler la liberté de commercer entre elles (1). On ne peut encore apprécier par l'expérience quels seront les effets de cette communication ouverte entre des contrées, des-

(1.) *Real cedula. Ms. entre les mains de l'Auteur. Ponz - Viaz, de España, Vi prologo, p. 2. Voyez la NOTE XCVII.*

minées par leur situation à un commerce réciproque ; mais ces effets ne peuvent manquer d'être très-salutaires. Les motifs de cette concession ne sont pas moins louables que le principe sur lequel elle est fondée est juste. Ils font connoître les progrès qu'a faits en Espagne l'esprit public , bien supérieur aujourd'hui à ces préjugés & à ces misérables maximes sur lesquelles furent d'abord fondés son système de commerce & l'administration de ses colonies.

En même-tems que l'Espagne s'est appliquée à introduire dans le système de son commerce en Amérique des réglemens dirigés par des vues de politique plus grandes & plus justes , elle n'a pas négligé l'administration intérieure de ses colonies. Il n'y avoit que trop d'objets à réformer ou à perfectionner , & Don Joseph Galvez , actuellement chargé en Espagne du département des affaires de l'Inde , a eu toutes les facilités non-

seulement d'observer les vices & les abus de l'administration politique des colonies, mais encore d'en découvrir les sources. Après avoir été employé sept ans dans le nouveau monde, chargé d'une commission extraordinaire, & avec les pouvoirs les plus étendus comme inspecteur de la nouvelle Espagne; après avoir parcouru en personne les provinces éloignées de Cinaloa, de Sonora & de Californie; après y avoir fait plusieurs changemens importans dans le gouvernement & dans la finance; il commença son ministère par une réforme générale des tribunaux de justice en Amérique. Par une suite des progrès de la population & de la richesse des colonies, les cours d'audience étoient tellement surchargées d'affaires que le nombre des juges, dont elles étoient originairement composées lui parut très-disproportionné à l'étendue des fonctions & des devoirs de leurs charges, & leurs salaires.

Réforme
des co. rs
nce.

fort inférieurs à la dignité de leur état. Pour remédier à ces deux inconvéniens, il a obtenu un édit du roi portant établissement d'un plus grand nombre de juges dans chaque cour d'audience, avec des pouvoirs plus amples & des appointemens plus considérables (1).

L'Espagne doit encore à cet ha- Nouvel
 bile ministre une nouvelle distribu- distribu-
 tion des gouvernemens dans ses pro- tion des
 vinces d'Amérique. Malgré l'établif- gouver-
 sement d'une troisieme vice-royauté nemens,
 dans le nouveau royaume de Gre-
 nade, l'étendue des domaines d'Es-
 pagne dans le nouveau monde est
 si prodigieuse, que plusieurs des
 provinces sujettes à la juridiction
 de chacun des vice-rois étoit à une
 si énorme distance de leur résidence,
 que ni leurs soins, ni leur autorité
 ne pouvoient y atteindre. Quelques-
 unes des provinces soumises au
 vice-roi de la nouvelle Espagne
 sont à plus de deux mille milles de

(1) Gazette de Madrid 19 Mars 1776.

Mexico. Il y a des contrées dans le ressort du vice-roi du Pérou encore plus éloignées de Lima. A peine peut-on dire que les peuples de ces districts éloignés tirent quelque avantage du gouvernement civil. Souvent opprimés par des ministres subalternes, ils aiment mieux souffrir en silence que de s'exposer aux embarras & aux frais énormes d'un voyage des à capitales éloignées, d'où ils peuvent attendre seulement quelque justice. Pour apporter quelque remède à ce mal, on a érigé une quatrième vice-

Nouvelle vice-royauté à Rio de la Plata, dont la juridiction s'étend sur les provinces de Rio de la Plata, Buenos-Ayres, Paraguai, Tucuman, Potosi, Santa-Cruz de la Sierra, Charcas & sur les deux villes de Mendoza & Saint-Juan. Il résulte deux avantages de cette sage disposition. On remédie aux maux causés par la situation éloignée de ces provinces, depuis long-tems sentis, depuis long-tems l'objet de plaintes inu-

tiles. Les contrées les plus éloignées de Lima sont distraites de la vice-royauté du Pérou, & réunies sous un gouverneur, dont la résidence établie à Buenos-Ayres sera plus accessible. Le commerce de contrebande avec les Portugais, devenu assez considérable pour intercepter entièrement l'exportation des marchandises d'Espagne dans ses colonies méridionales, pourra être plus efficacement & plus facilement réprimé, lorsque le suprême magistrat, placé à portée des lieux où il se fait, en verra de ses propres yeux les progrès & les effets. Don Pedro Cevallos, qui a été élevé à cette nouvelle dignité, avec des appointemens égaux à ceux des autres vice-rois, connoît parfaitement bien l'état & les intérêts des contrées qui lui sont confiées, & où il a servi long-tems & avec distinction.

Au moyen de ce démembrement & de celui qui a eu lieu lors de l'érection de la vice-royauté du nou-

veau royaume de Grenade ; les deux tiers à peu près du territoire originaiement soumis aux vice-rois du Pérou , sont distraits de leur juridiction.

Nouveau
gouver-
nement
dans les
provin-
ces de
Sonora
&c.

On a aussi circonscrit , avec non moins de sagesse & de discernement , les bornes de la vice-royauté de la nouvelle Espagne. On a formé un gouvernement séparé de quatre de ses provinces les plus éloignées , Sonora , Cinaloa , la Californie & la nouvelle Navarre. Le chevalier de Croix , à qui le gouvernement en est confié , n'a ni le titre , ni les appointemens de vice-roi ; mais sa juridiction & son autorité sont l'une & l'autre indépendantes de la vice-royauté de la nouvelle Espagne. L'établissement de ce dernier gouvernement semble avoir eu pour cause , non-seulement l'éloignement de ces provinces d'avec Mexico , mais encore dernières découvertes qui y ont été faites & dont j'ai déjà parlé (1).

(1) Liv. 7 , p. 119 , &c.

Des contrées qui renfermoient autant de richesses , & qui deviendront probablement d'une grande importance , exigeoient l'inspection immédiate d'un gouverneur à qui elles fussent spécialement confiées. Comme par toutes les considérations de devoir , d'intérêt & d'amour - propre , ces nouveaux gouverneurs doivent encourager tout ce qui tendra à faire régner l'opulence & le bonheur dans les provinces dont ils sont chargés , les heureux effets de cette nouvelle combinaison doivent être très-sensibles. Plusieurs districts de l'Amérique , ci-devant foibles & languissans , comme le sont ordinairement les provinces placées aux extrémités d'un empire trop vaste , reprendront de la vigueur & de l'activité dès qu'elles seront à la portée du pouvoir , & en état de se ressentir de son influence encourageante.

Tels ont été les progrès des réglemens de la maison de Bourbon , depuis qu'elle est parvenue au trône

Tentatives pour réformer l'administration intérieure.

d'Espagne. C'est ainsi que ses vues se sont progressivement étendues relativement au commerce & au gouvernement des colonies Américaines. Son attention ne s'est pas bornée aux parties les plus éloignées de son empire ; elle n'a pas négligé ce qui étoit encore plus important, la réforme des erreurs & des vices de l'administration intérieure en Europe. Instruite des causes auxquelles on devoit attribuer la décadence de l'ancienne prospérité de l'Espagne , elle s'est particulièrement appliquée à ranimer l'esprit d'industrie parmi ses sujets , à mettre les manufactures en état , soit par leur étendue , soit par leur perfection , de subvenir de leur propre fonds aux besoins de l'Amérique , afin d'exclure les étrangers d'un commerce dont ils se rendoient maîtres au préjudice du royaume. Elle s'est efforcée de parvenir à ce but par différens édits publiés depuis la paix d'Utrecht. Elle a accordé des primes

pour l'encouragement de quelques branches d'industrie ; elle a diminué les droits sur d'autres ; elle a prohibé ou chargé d'impôts les articles des manufactures étrangères qui pouvoient entrer en concurrence avec celles de ses sujets ; elle a institué des sociétés pour la perfection du commerce & de l'agriculture ; elle a répandu des colonies de cultivateurs sur quelques parties de l'Espagne en friche , & divisé entre eux de vastes portions de terre ; en un mot elle a eu recours à tous les moyens que peuvent suggérer d'un côté la prudence & la sagesse & de l'autre la jalousie , pour ranimer l'industrie dans ses états, & mettre obstacle à celle des autres nations. Il n'est pas de mon ressort d'entrer dans les détails de ce nouveau plan, ni d'en discuter les avantages & les inconvéniens. C'est l'effort le plus difficile de la législation , c'est l'entreprise la plus douteuse de la politique que de tenter de ranimer l'esprit d'industrie lorsqu'il est dé-

chu, ou de l'introduire lorsqu'il n'existe pas. Les nations déjà en possession d'un commerce étendu entrent en concurrence avec tant d'avantage, soit par les grands capitaux de leurs négocians, soit par l'adresse de leurs manufacturiers, soit enfin par l'habileté que leur donne l'habitude des affaires, que l'état qui tend à la rivalité ou à la supériorité doit s'attendre à beaucoup de difficultés & se résoudre à des progrès très-lents. Si l'on compare les productions de l'industrie Espagnole actuelle à celles qu'on a vues sous les derniers rois de la maison d'Autriche, les progrès de l'Espagne paroîtront considérables, & suffiront pour alarmer la jalousie & exciter les efforts des nations aujourd'hui en possession du commerce lucratif que les Espagnols cherchent à leur enlever. Une circonstance sur-tout doit contribuer à fixer l'attention des autres puissances de l'Europe sur ces opérations de l'Espagne : c'est

qu'elles ne font pas seulement le fruit de la sagesse de la cour & de ses ministres ; l'esprit national semble seconder la prévoyance du monarque & en augmenter les effets. Les idées de la nation se font agrandies , non-seulement sur le commerce , mais encore sur l'administration intérieure. Tous les auteurs récents reconnoissent dans ces deux branches du gouvernement les vices que leurs ancêtres n'ont pas avoués par orgueil , ou n'ont pas aperçu par ignorance (1). Mais après tout ce que les Espagnols ont fait , il leur reste encore beaucoup à faire. Avant que l'industrie & les manufactures recouvrent une certaine activité , il faut abolir beaucoup de mauvaises institutions , beaucoup d'abus que le tems & l'habitude ont profondément enracinés & pour ainsi dire incorporés avec le système d'administration & de finance de l'Espagne.

(1) Voyez la NOTE XCVIII.

Com-
merce de
contre-
bande.

Les reglemens du commerce de l'Espagne avec ses colonies sont trop rigoureux encore & trop systématiques pour avoir une parfaite exécution. La législation, en chargeant le commerce d'impôts trop onéreux, ou en le gênant par des restrictions trop sévères, manque son but; & dans la réalité elle ne fait que multiplier les appâts offerts à la contravention & donner au commerce frauduleux l'encouragement d'un gain plus considérable. Les Espagnols, soit en Europe, soit en Amérique, bornés par la jalousie à leur commerce mutuel, ou opprimés par les exactions du gouvernement, sont continuellement occupés à trouver les moyens d'éluder les édits; la sagacité & l'activité de l'intérêt leur en inspirent sans cesse de nouveaux & d'efficaces, que la prudence du gouvernement ne peut prévoir. Cet esprit d'opposition aux loix pénètre dans toutes les branches du commerce de l'Espagne avec l'Amérique

rique & dans toutes les parties de l'administration. Les officiers même destinés à réprimer la contrebande sont les premiers à la favoriser ; & les institutions consacrées à la dénoncer & à la punir sont les canaux par où elle passe. On suppose que les divers artifices employés pour frauder le roi le privent de plus de la moitié du revenu qu'il devroit tirer de l'Amérique (1) ; & tant qu'il y aura un si grand nombre de personnes intéressées à tenir ces artifices secrets , la connoissance n'en parviendra jamais jusqu'au trône.

« Combien d'ordonnances , dit Co-
 » rita , combien d'instructions ,
 » combien de lettres notre sou-
 » verain n'envoye - t - il pas pour
 » corriger les abus , & combien on
 » en fait peu de cas ! combien on
 » en tire peu de fruit ! Cette vieille
 » maxime me paroît juste : là où il
 » y a beaucoup de médecins & de
 » remèdes , il n'y a pas de santé ;

(1) Solorz , de ind. jure II, lib. 5.

» là où il y a beaucoup de loix &
 » de juges , il n'y a pas de justice.
 » Nous avons des vice-rois , des
 » présidens , des gouverneurs , des
 » oydors , des corrégidors , des al-
 » cades & des milliers d'alguafils de
 » tous côtés , & malgré cela les
 » abus se multiplient (1) ». Le tems
 a augmenté les maux que cet écri-
 vain déplorait déjà sous le regne
 de Philippe II. Un esprit de cor-
 ruption a infecté toutes les co-
 lonies de l'Espagne en Améri-
 que. Des hommes placés à une dis-
 tance considérable du centre de
 l'administration, avides de richesses,
 & d'autant plus impatiens de les
 acquérir qu'elles sont le moyen de
 les tirer promptement de provinces
 éloignées & mal-saines où ils se
 regardent comme exilés , attirés
 par des occasions séduisantes & ir-
 résistibles , séduits enfin par l'exem-
 ple de ceux qui les environnent , se
 relâchent insensiblement des fen-

(1) Manusc. entre les mains de l'auteur.

timens de l'honneur & du devoir. Comme particuliers ils se livrent à la plus grande dissolution ; comme hommes publics ils oublient ce qu'ils doivent à leur souverain & à leur patrie.

Avant de finir ce tableau du commerce de l'Espagne en Amérique, il me reste à parler d'une de ses branches qui, quoique détachée, est de quelque importance. Philippe II, dès le commencement de son regne, forma le projet d'établir une colonie dans les isles Philippines, qu'on avoit négligées depuis leur découverte (1) ; & il y envoya un armement de la nouvelle Espagne (2). On choisit Manille, dans l'isle de Luçon, pour la capitale de cet établissement. Il s'établit de-là une correspondance de commerce assez active avec les Chinois, & ce peuple industrieux attiré par l'espérance du gain vint en foule peupler les Philippines sous

Com-
merce
entre la
nouvelle
Espagne
& les
Philip-
pines.

(1) Liv. 5, p. 251, &c.

(2) Torquem. 1, lib. V, c. 14.

la protection de l'Espagne. Ils apportèrent dans la colonie une si grande quantité de toutes les especes de productions du sol & des manufactures de l'orient , qu'elle fut en état d'ouvrir un commerce avec l'Amérique , par une navigation de côte à côte, la plus étendue qui se fasse sur le globe. Dans l'enfance de ce commerce il se faisoit par Callao sur la côte du Pérou , mais l'expérience ayant fait appercevoir plusieurs inconvéniens à suivre cette route , l'entrepôt de ce commerce entre l'orient & l'occident fut transporté de Callao à Acapulco , sur la côte de la nouvelle Espagne.

Après avoir subi plusieurs changemens, il a reçu enfin une forme régulière. Tous les ans il part d'Acapulco un ou deux vaisseaux qui peuvent porter jusqu'à cinq cens mille pesos d'argent (1) , mais qui ont rarement à bord d'autres objets de quelque valeur. Ils rappor-

(1) *Recop. lib. IX, c. 45. 6.*

ient en échange des épices , des drogues , des porcelaines de la Chine & du Japon , des toiles de coton & d'autres toiles des Indes, des mouffelines , des soieries & tous les divers objets précieux que l'orient produit, & qu'il doit à l'excellence de son climat, ou à l'industrie de ses habitans. Depuis long-tems les négocians du Pérou avoient part à ce commerce , & pouvoient envoyer tous les ans un vaisseau à Acapulco, pour y attendre l'arrivée de ceux de Manille , & prendre une portion des marchandises qu'ils emportoient. A la fin les Péruviens ont été exclus par les édits les plus rigoureux , & toutes les marchandises de l'orient sont réservées pour la consommation de la nouvelle Espagne.

Ce privilege procure aux habitans de cette contrée des avantages inconnus aux autres colonies Espagnoles. Les manufactures de l'orient sont non-seulement mieux

appropriées à un climat chaud & plus éclatantes que celles de l'Europe ; elles ont encore l'avantage d'être moins chères ; en même-tems les profits qu'on y fait sont assez considérables pour enrichir tous ceux qui les transportent de Manille ou qui les vendent dans la nouvelle Espagne. Comme l'intérêt de l'acheteur & du vendeur concourent en faveur de cette branche de commerce , il s'étend en dépit des réglemens imaginés par l'inquiete jalousie pour lui donner des bornes. Avec les marchandises dont les loix autorisent l'importation , il passe une immense quantité de celles de l'Inde dans les marchés de la nouvelle Espagne (1), & lorsque la flotte arrive à la Vera-Cruz , elle trouve souvent les besoins du peuple déjà satisfaits par des marchandises mieux assorties & à meilleur compte.

Dans les dispositions du com-

(1) Voyez la NOTE XCIX.

merce de l'Espagne il n'y a rien de plus inexplicable que la tolérance de ce commerce entre la nouvelle Espagne & les Philippines, rien qui répugne davantage à la maxime fondamentale de tenir les colonies dans une perpétuelle dépendance de la métropole, en prohibant toute espece de moyen de commercer qui pourroit leur inspirer l'idée de suppléer à leurs besoins par une autre voie. Cette permission paroîtra encore plus extraordinaire si l'on considère que l'Espagne n'a point elle-même de commerce direct avec les Philippines, & qu'ainsi elle accorde à une de ses colonies en Amérique un privilege qu'elle refuse à ses sujets en Europe. Il est probable que les Colons qui peuplerent d'abord les Philippines, ayant été envoyés de la nouvelle Espagne entreprirent ce commerce avec une contrée qu'ils regardoient en quelque sorte comme leur mere patrie, avant que la cour de Madrid en connût les conséquences, ou

seût l'empêcher par des réglemens. On a fait plusieurs remontrances contre ce commerce comme préjudiciable à l'Espagne, en ce qu'il porte dans un autre canal une grande partie des richesses qui devroient circuler dans le royaume; en ce qu'il tend à nourrir dans les colonies un esprit d'indépendance & à encourager des fraudes multipliées dont il est impossible de se garantir dans des opérations qui s'exécutent si loin de l'inspection du gouvernement. Mais comme il faut toute la sagesse & toute la vigueur de la politique pour abolir une pratique appuyée de l'intérêt du plus grand nombre, autorisée & consacrée par le tems, le commerce entre Acapulco & Manille semble être toujours aussi actif qu'il l'aît jamais été, & peut être regardé comme la principale cause du luxe qui regne dans cette partie des domaines Espagnols.

Revenu
public de
l'Amé-
rique.

Malgré cette corruption générale des colonies, malgré toutes

les diminutions qu'apportent au revenu des rois d'Espagne & le commerce interlope des étrangers, & les fraudes mêmes de leur propres sujets, ils n'en tirent pas moins des sommes immenses de leurs domaines en Amérique. Elles font le produit de différentes impositions qu'on peut diviser en trois classes principales. La première renferme ce qu'on paie au roi, comme souverain ou seigneur suzerain du nouveau monde. Tels sont les droits sur l'or & l'argent extraits des mines & le tribut levé sur les Indiens; les Espagnols appellent le premier, *droit de seigneurie*, & le second, *droit de vassalité*. La seconde comprend cette foule de droits sur le commerce, qui le suivent & l'oppriment dans tous les canaux par où il passe, depuis les plus grandes entreprises du négociant en gros, jusqu'au plus petit trafic du marchand en détail. La troisième est composée de ce qui revient au roi comme chef de l'église & adminis-

trateur des fonds ecclésiastiques dans le nouveau monde: En conséquence il reçoit les prémices, les annates & d'autres revenus attribués à l'église & levés par la chambre apostolique en Europe; il jouit aussi du bénéfice de la vente de la bulle de la croisade. Cette bulle publiée tous les deux ans renferme une absolution pour les fautes passées, & entr'autres privilèges, la permission de faire gras pendant le carême & aux jours maigres. Les moines employés à la distribution de cette bulle, exaltent sa vertu avec toute la ferveur de l'éloquence animée par l'intérêt; le peuple ignorant & crédule y croit aveuglément, & tout habitant, Espagnol, Créole ou Méris, s'empresse d'acheter, au prix fixé par le gouvernement, une bulle qu'il croit essentielle à son salut (1).

Il est presque impossible de déterminer avec précision à quelle somme

(1) Voyez la NOTE C.

montent toutes ces différentes branches de revenu. L'étendue des domaines Espagnols en Amérique, la jalousie du gouvernement qui les rend inaccessibles aux étrangers, le silence mystérieux que les Espagnols ont coutume d'observer sur tout ce qui regarde l'état intérieur de leurs colonies, tout cela concourt à jeter sur cette matière un voile qu'il n'est pas facile de lever. Mais on vient de publier un détail, qui paroît aussi exact qu'il est curieux, du revenu royal dans la nouvelle Espagne; d'où l'on peut se former une idée de celui des autres provinces: selon ce détail, la couronne ne tire pas plus de vingt-deux millions cinq cens mille livres tournois de toutes les branches d'imposition dans la nouvelle Espagne, dont il faut déduire la moitié pour les frais de l'administration de la province (1). Il est probable que le Pérou en rend autant; & en sup-

(1) Voyez la NOTE Cl.

posant que les autres provinces de l'Amérique, y compris les isles, fournissent un tiers de cette valeur, nous ne nous écarterons pas trop de la vérité en concluant que le revenu de l'Espagne, levé en Amérique, n'excede pas trente millions sept cens mille livres tournois. Ce compte est bien éloigné des sommes immenses auxquelles on a quelquefois porté ce revenu d'après des suppositions & des conjectures (1). Il y a néanmoins en ceci une chose remarquable, c'est que l'Espagne & le Portugal sont les seules puissances en Europe, qui tirent de leurs colonies un revenu direct; de manière qu'elles supportent leur part des dépenses générales du gouvernement. Tout l'avantage qui revient aux autres nations de leurs possessions en Amérique, c'est de jouir exclusivement du commerce qui s'y fait; au lieu qu'indépendamment de cela, l'Espagne a sçu faire

(2) Voyez la NOTE C. II.

contribuer ses colonies à l'accroissement du pouvoir de l'état & au partage proportionnel des charges de la communauté, en retour de la protection qu'elle leur accorde.

Ce que je viens de présenter comme formant le revenu de l'Espagne en Amérique, n'est que le produit des impositions, & cela est bien loin de composer tout ce qui revient au roi de ses domaines du nouveau monde. Les droits onéreux établis sur les marchandises exportées d'Espagne en Amérique (1), & ceux que paient celles qui sont renvoyées en échange en Europe; la taxe sur les Negres esclaves dont l'Afrique fournit le nouveau monde, & plusieurs autres petites branches de finance, versent dans le trésor des sommes considérables, dont il n'est pas possible de déterminer la valeur.

Mais si le revenu que l'Espagne tire de l'Amérique est considérable, Dépense
de l'ad-
ministra-
tion.

(1). Voyez la NOTE CIII.

les dépenses de l'administration de ses colonies y sont proportionnées. Dans tous les départemens de police intérieure & de finance , l'Espagne a adopté un système plus compliqué , plus embarrassé de tribunaux & d'officiers , qu'aucun état de l'Europe , dont le souverain possède une puissance équivalente. Cet esprit de jalousie qu'elle porte dans l'administration de ses établissemens en Amérique & ses efforts pour prévenir la fraude dans des provinces si éloignées de son inspection, l'ont engagée à multiplier les tribunaux & les agens de toute espece avec une attention encore plus scrupuleuse. Dans un pays où les dépenses de nécessité sont considérables , les salaires de ceux qui sont employés pour le service de l'état doivent être proportionnés & charger le revenu d'un immense fardeau.

Le faste du gouvernement doit encore augmenter le poids de ces charges. Les vice-rois du Mexique & du nouveau & du royaume de

Grenade , représentant la personne du souverain parmi des peuples amoureux de l'ostentation , traînent après eux toute la pompe des rois. Leur cour est composée sur le modele de celle de Madrid ; ils ont des gardes à pied & à cheval , une maison dans les formes , un nombreux domestique , & toutes les marques du pouvoir , à un degré de splendeur capable de faire oublier qu'ils ne jouissent après tout que d'une autorité précaire. La couronne fournit à toutes ces dépenses , nécessaires à l'ordre extérieur & constant du gouvernement ; les vicerois ont d'ailleurs des appointemens particuliers proportionnés à la dignité & à l'élévation de leur place. Le salaire fixé par la loi est , à la vérité , très-médiocre ; celui du vice-roi du Pérou n'est que de trente mille ducats , & celui du vice-roi du Mexique de vingt mille (1). Il a été porté en

(1) Recop. lib. III, tit. 3, c. 72.

dernier lieu jusqu'à quarante mille ducats.

Mais ces salaires ne consistent qu'une petite partie de leur revenu. L'exercice d'une autorité absolue dans toutes les parties du gouvernement & le pouvoir de disposer de plusieurs charges lucratives , leur procurent une foule d'occasions d'accumuler des richesses. A ces émolumens , qu'on peut regarder comme approuvés & légitimes , ils ajoutent souvent des sommes immenses par des exactions qu'il n'est ni facile de découvrir , ni possible de réprimer , dans des contrées si éloignées du siège du gouvernement. Un vice-roi , en se réservant exclusivement quelques branches de commerce , en s'intéressant dans d'autres , en favorisant les fraudes des marchands , peut se faire un revenu annuel dont on n'a pas d'idée en Europe (1). J'ai appris qu'un vice-

(1) Recopil. *lib. III* , *tit. 3* , *c. 72*.

(2) Voyez la NOTE CIV.

roi avoit tiré soixante mille pesos du seul article des présens ordinaires qu'on lui fait le jour de l'anniversaire de sa naissance , qui est toujours observé comme une grande fête. Selon une expression Espagnole , les revenus légitimes d'un vice-roi sont connus ; ses profits réels dépendent des occasions & de sa conscience. En conséquence les rois d'Espagne , comme je l'ai déjà observé , ne donnent la commission de vice - roi que pour peu d'années ; mais cela même rend souvent ces officiers plus avides , & ils n'en travaillent qu'avec plus d'ardeur & d'adresse à profiter de tous les instans d'une autorité qu'ils savent devoir bientôt finir ; & quelque courte qu'en soit la durée , elle suffit ordinairement à réparer une fortune délabrée , ou à en créer une nouvelle. Mais au milieu même d'une épreuve aussi forte pour la fragilité humaine , on a des exemples d'une vertu intacte. Le marquis de Croix quitta en 1772 la vice-royauté de

la nouvelle Espagne, après l'avoir exercée avec une intégrité généralement reconnue, & rapporta dans sa patrie, au lieu d'immenses richesses, l'admiration & les applaudissemens d'un peuple reconnoissant, que son gouvernement avoit rendu heureux.

Fin du huitieme Livre.





GOLFE DU MEXIQUE
OU MER DU NORD



CARTE
DES PAYS SITUES SUR LA
MER DU SUD
Depuis Panama
jusqu'à Guayaquil
Pour l'Histoire de l'Amerique
Par le D^r Robertson.

Lieues de 10 au Degré
5. 10. 15. 20. 25. 30.



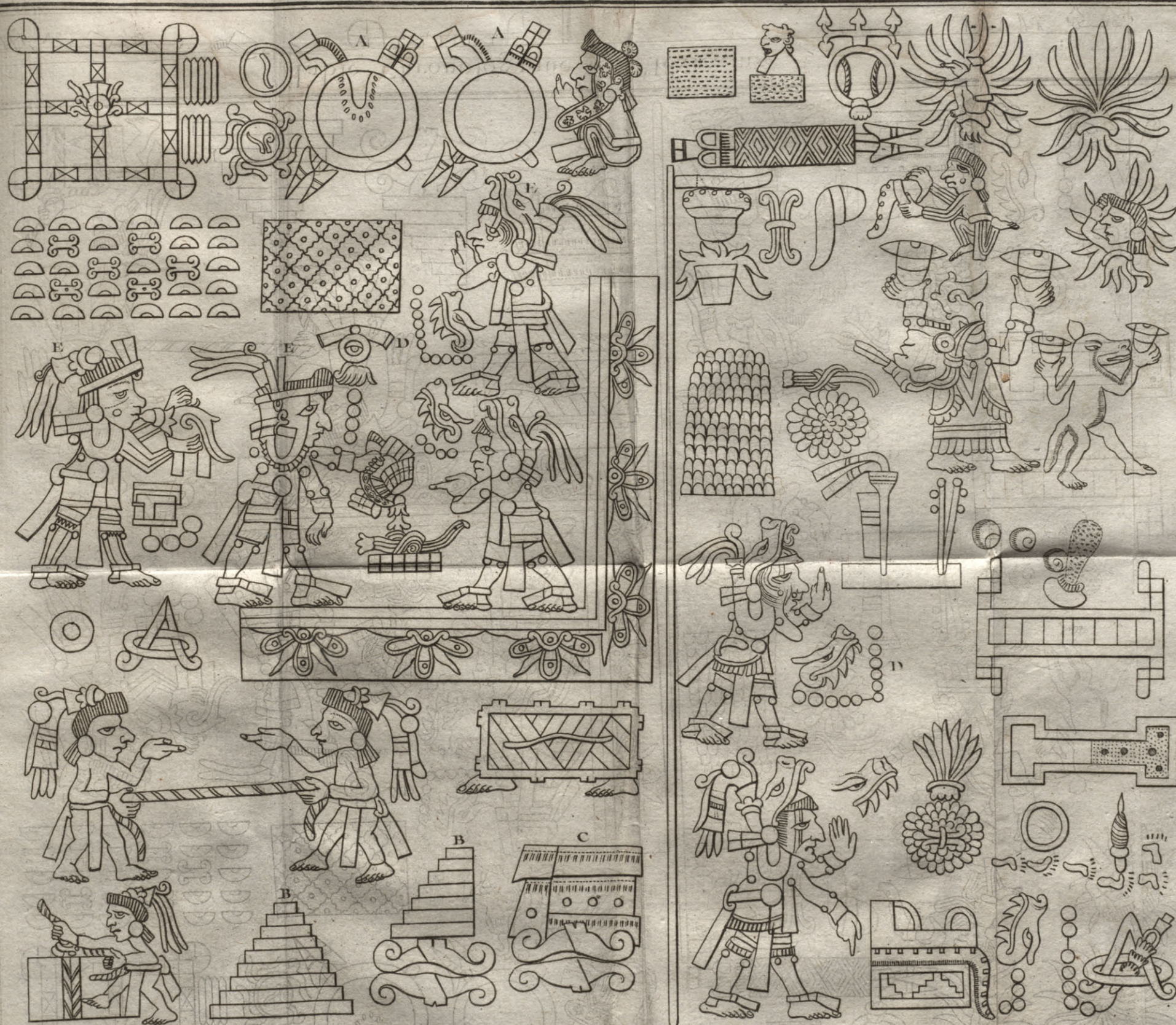


Table Chronologique des Mexicains .



NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE XLVIII, pag. I.

JAI trouvé de grands éclaircissemens sur les mœurs & la politique des Américains dans un volumineux manuscrit de Don Alonso de Corita, l'un des juges de la cour d'audience de Mexico.

Philippe II voulant connoître en 1553 le moyen d'imposer sur les Indiens un tribut qui fût à la fois le plus avantageux possible pour la couronne & le moins onéreux pour ces peuples, adressa à toutes les cours d'audience de l'Amérique un ordre, par lequel il leur enjoignoit de répondre à certaines questions qu'il leur faisoit sur l'ancienne

forme de gouvernement établie parmi les différentes nations Indiennes , & sur la maniere dont elles payoient les impôts à leurs rois & à leurs chefs. Ce fut en conséquence de cet ordre que Corita , qui avoit vécu en Amérique dix-neuf ans , dont il en avoit passé quatorze dans la nouvelle Espagne , composa l'ouvrage dont j'ai une copie. Il assure Philippe II , que durant sa résidence en Amérique & dans toutes les provinces qu'il a visitées , il s'est constamment appliqué à étudier les mœurs & les usages des naturels du pays ; que pour cet effet , il s'est entretenu avec les Indiens les plus âgés & les plus intelligens & a consulté plusieurs ecclésiastiques Espagnols qui entendoient les langues de ces peuples , sur-tout quelques missionnaires qui étoient arrivés dans la nouvelle Espagne immédiatement après qu'on en eut fait la conquête. Il paroît que Corita étoit assez instruit , & qu'il a mis dans ses re-

cherches tout le soin & toute l'exactitude dont il se fait gloire. Il y a sur-tout une circonstance qui rend son témoignage plausible; c'est qu'il ne l'a pas donné pour qu'il fût rendu public, ni pour appuyer aucun système, mais seulement pour répondre pleinement aux questions qu'on lui avoit faites. Quoique Herrera ne le cite pas parmi les auteurs qu'il a pris pour guides, j'ai lieu de conclurre de plusieurs faits dont il parle, & de plusieurs expressions dont il se sert, que les mémoires de Corita ne lui étoient pas inconnus.

NOTE XLIX, *pag.* 18.

Les premiers historiens Espagnols ont été si empressés & si peu exacts à évaluer le nombre des habitans des provinces & des villes de l'Amérique, qu'il n'est pas possible de savoir avec quelque précision à combien se montoit celui de Mexico même. Cortès ne parle de l'étendue & de la population de

Mexico que d'une manière vague & générale , qui cependant fait croire que cette ville n'étoit pas inférieure aux plus grandes de l'Europe. Gomera s'explique plus clairement & assure qu'il y avoit soixante mille maisons ou familles à Mexico. *Cron. c. 78.* Herrera a adopté ce sentiment : *decad. 2 , lib. VII, c. 13* , & la plupart des auteurs le suivent aveuglément , sans examen & sans scrupule. Suivant ce calcul, il doit y avoir eu 300,000 âmes à Mexico. Torquemada, avec son penchant ordinaire pour le merveilleux , dit qu'il y avoit cent vingt mille maisons ou familles à Mexico, & par conséquent environ six cents mille habitans : *lib. III, c. 23.* Mais suivant une description fort judicieuse de l'empire du Mexique , faite par un des officiers de Cortès , la population est fixée à 60000 âmes : *Ramusio III, 309, A.* Ainsi par cette évaluation , qui paroît s'approcher le plus de la vé-

rité, Mexico doit avoir été une ville considérable.

NOTE L, pag. 24.

C'est au P. Torribio de Bena-vente que je dois cette remarque curieuse, qui se trouve pleinement confirmée & expliquée par Palafox, évêque de Los-Angeles. La langue Mexicaine est la seule, dit-il, où se trouve une particule qu'on peut ajouter à la fin de chaque mot pour marquer différentes nuances de politesse ou de respect, *Silavas reverentiales y de Cortesia*. En ajoutant à un mot la syllabe finale *zin* ou *azin*, il devient une expression respectueuse dans la bouche d'un inférieur. Lorsqu'avec son égal on veut se servir du mot pere, on dit *tatl*; mais un inférieur dira *tatzin*. Lorsqu'un prêtre parle à un autre prêtre, il l'appelle *teopixque*; une personne d'un rang inférieur le nomme *teopixcatzin*. L'Empereur qui regnoit lorsque Cortès conquît le Mexique, se nommoit *Montésuma*;

mais ses vassaux l'appelloient par respect *Montésuquin*. Torribio , *M. S. Palaf. virtudes del indio* , p. 65. Les Mexicains avoient non-seulement des noms de respect , mais même des verbes pour marquer ce sentiment. La maniere dont ils étoient formés des verbes ordinaires , se trouve expliquée par D. Jos. Aug. Aldama y Guevara dans sa grammaire Mexicaine , no. 188.

NOTE LI , pag. 33.

En comparant plusieurs passages de Corita & d'Herrera , on peut se former une idée assez juste des différentes manieres dont les Mexicains contribuoient au soutien du gouvernement. Il paroît que quelques personnes du premier rang ont été exemptes de payer aucune espece de tribut , & que leur seule obligation envers le public se borroit au service militaire personnel & à suivre avec leurs vassaux la banniere de l'empereur. 20. Les
vassaux

vassaux immédiats de la couronne étoient non-seulement tenus au service militaire personnel ; mais ils payoient encore en nature une certaine portion du produit de leurs terres. 3°. On retenoit aussi une partie de appointemens de ceux qui exerçoient des places d'honneur ou de confiance. 4°. Chaque *Capullée* ou association cultivoit , pour le service de la couronne , une partie de ses communes , & en portoit le produit dans les greniers de l'empereur. 5°. On prenoit pour le service public une certaine partie de tout ce qu'on portoit aux marchés publics , soit des fruits de la terre , soit des différentes productions des artistes & des manufactures ; & les marchands qui payoient cette redevance étoient exempts de toute autre taxe. 6°. Les *Mayeques* , ou *adscripti glebæ* , étoient tenus de cultiver un certain district dans chaque province , qu'on peut regarder comme *domaine de la couronne* , & d'en porter les produc-

tions dans les magasins publics; Ainsi le souverain recevoit une partie de tout ce qu'il y avoit d'utile & de précieux dans le pays, tant des productions naturelles de la terre que de l'industrie du peuple: ce que chaque particulier payoit au gouvernement paroît avoir été peu de chose. Corita, pour répondre à l'une des questions proposées par Philippe II à l'audience de Mexico, a cherché à estimer en argent la valeur de ce que chaque citoyen payoit, & il ne le fait monter qu'à trois ou quatre *réaux*, c'est à-dire de trente-trois à quarante-cinq sols de France.

NOTE LII, *pag.* 34.

Cortès, qui paroît avoir été étonné de ces ouvrages comme d'une preuve du génie des Mexicains, en donne une description particulière. «Le long de la chaussée, dit-il, qui mene à la ville, on a pratiqué deux conduits, composés d'argile mêlée de mortier, larges

d'environ deux pas , sur six pieds de hauteur. Par l'un de ces conduits passe un courant d'eau excellente, du volume du corps d'un homme, qui va jusqu'au milieu de la ville dont elle abreuve abondamment tous les habitans. Le second conduit n'est destiné qu'à y faire passer l'eau lorsqu'il est nécessaire de nettoyer ou de réparer le premier. Comme ces conduits passent le long de deux ponts aux endroits où il y a des brèches à la chaussée par lesquelles coule l'eau salée du lac, il y a des tuyaux de la grosseur d'un bœuf. L'eau est portée par des canots dans tous les quartiers de la ville pour y être vendue aux habitans, *Relat. ap. Ramus. 241, A.*

NOTE LIII, pag. 38.

On voit dans l'arsenal du palais royal à Madrid une armure complète qu'on dit avoir été celle de Montézume. Elle est faite de plaques de cuivre fort minces &

vernies. Les personnes les plus instruites croient que c'est un ouvrage oriental; ce qui paroît confirmé par les dragons qu'on voit sur les ornemens d'argent qui la couvrent, & dont le travail est infiniment supérieur à tout ce qu'a produit l'art des Américains. Il est probable que les Espagnols ont reçu cette armure des isles Philippines. Le seul ouvrage incontestable des Mexicains que je connoisse en Angleterre, est une coupe d'or fin, qu'on dit avoir appartenu à Montézume. Elle pèse environ cinq onces & un demi - gros. On en présenta trois dessins à la société des antiquaires, le 10 juin 1765. D'un côté on voit la tête d'un homme en face, de l'autre en profil, & du troisième par derrière. On dit que le relief a été fait en frappant d'un poinçon le côté intérieur de la coupe ce qui a produit la représentation de l'objet sur le côté extérieur. Les traits sont grossiers, cependant passables, mais trop mal dessinés pour être un

ouvrage Espagnol. Cette coupe fut achetée par Edouard, comte d'Oxford, pendant qu'il se trouvoit avec sa flotte dans le port de Cadix, & elle appartient aujourd'hui au lord Archer, son petit-fils. Je dois ce détail à mon respectable & spirituel ami, M. Barrington.

NOTE LIV, pag. 46.

Le lecteur instruit s'appercvra facilement que je dois beaucoup pour cette partie de mon ouvrage à l'évêque de Gloucester, qui a marqué avec autant d'érudition que de génie les progrès successifs qu'a faits l'esprit humain dans cette route. Il est le premier, à ce que je crois, qui ait formé un système raisonnable & plausible des différentes manieres d'écrire des nations suivant les différens degrés de leurs connoissances. *Div. legation of Moses III, pag. 69.* Le savant & judicieux auteur du traité de la formation mécanique des langues y a ajouté quelques observations im-

portantes: *tome 1, p. 295, &c.*

Comme les peintures des Mexicains font un des plus curieux monumens des premières méthodes d'écriture, il ne fera pas hors de propos de faire connoître par quels moyens on les a préservées de l'oubli général dans lequel sont tombés tous les ouvrages de l'art en Amérique, & comment elles ont été communiquées au public. C'est à l'attention du curieux observateur Hakluyt que nous en devons la première & la plus curieuse collection, publiée par Purchas. Don Antoine Mendoza, viceroy de la nouvelle Espagne, ayant jugé que ces peintures étoient dignes d'être présentées à Charles V, les envoya en Espagne; mais le vaisseau qui les portoit fut pris par un gardcôte François, & elles tomberent entre les mains de Thevet, géographe du roi, qui ayant voyagé lui-même dans le nouveau monde & décrit une de ses provinces, recherchoit avec soin tout ce

qui pouvoit jeter un nouveau jour sur les mœurs des Américains. A sa mort elles furent achetées par Halluyt, qui alors étoit chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, & qui les laissa à Purchas, lequel les publia à la priere du savant antiquaire Henry Spelman. *Purchas, tome 3, pag. 1065.*

Le second monument de l'écriture *en tableaux* des Mexicains fut publié en deux planches par le médecin François Gemelli Carreri. La première est une carte ou un tableau des progrès des anciens Mexicains lors de leur première arrivée dans le pays & des différentes habitations qu'ils formerent avant d'avoir fondé la capitale de leur empire sur le lac de Mexico. La seconde est une roue chronologique, ou un cercle qui représente la maniere dont ils calculoient & marquoient leur cycle de cinquante deux ans. Le premier tableau fut donné à Carreri dans la ville de Los Angeles par le Dr. Christoval de Guadalajora, &c

il reçut le second de Don Carlos de Sigüenza y Gongorra. Mais comme on croit aujourd'hui, je ne fais sur quelle preuve, que Carreri n'est jamais sorti de l'Italie, & que son fameux *Giro del Mundo* n'est que le récit d'un voyage supposé, je n'ai pas parlé de ces peintures dans le texte. Elles paroissent cependant manifestement des productions Mexicaines; elles étoient regardées comme telles par Boturini qui étoit fort en état de juger si elles étoient véritables ou supposées. Le style du premier de ces tableaux est beaucoup plus parfait que celui d'aucun autre ouvrage de dessin qu'on ait conservé des Mexicains; mais comme on dit que l'original a presque été effacé par le tems, je soupçonne qu'il a été retouché & corrigé par quelque artiste Européen. Carreri. Churchill, IV, pag. 487. La roue chronologique est une représentation exacte de la maniere dont les Mexicains supputoient le tems, suivant le récit d'Acosta, lib. VI.

ch. 2. Elle paroît ressembler à celle qu'avoit vue ce savant Jésuite, & si on peut la regarder comme un monument authentique, elle prouve que les Mexicains avoient des caractères artificiels ou arbitraires, qui outre les nombres représentoient différentes choses. Chaque mois est représenté par le symbole de quelque travail ou cérémonie religieuse qui lui étoit particulier.

Le troisieme morceau de peinture Mexicaine a été découvert par un autre Italien. Laurent Borturini Benaducci partit pour la nouvelle Espagne en 1736. Divers incidens l'engagerent à apprendre la langue des Mexicains & à rassembler les débris de leurs monumens historiques. Il employa neuf ans à ces recherches, avec tout l'enthousiasme d'un faiseur de projets & toute la patience d'un antiquaire. En 1746 il publia à Madrid son *Idea de una Nueva historia general de la América septentrional*, com-

tenant le résultat de ses recherches ; & il y joignit un catalogue de son Cabinet d'histoire Américaine , divisé en trente-fix articles. Son idée d'une nouvelle histoire me paroît l'ouvrage d'un homme aussi bizarre que crédule ; mais son catalogue des cartes , des peintures , des registres , des impôts , des almanachs , &c. est surprenant. Malheureusement le vaisseau sur lequel il envoyoit en Europe une partie de cette collection , fut pris par un armateur Anglois pendant l'avant dernière guerre , & il est apparent que le tout fut perdu par l'ignorance de ceux entre les mains de qui ces effets tomberent. Borurini lui-même encourut la disgrâce de la cour d'Espagne & mourut dans un hôpital à Madrid. L'histoire , dont l'*Idée* n'étoit qu'un *prospectus* , n'a jamais été publiée. Il paroît que le reste de cette collection a été dispersé. Une partie tomba entre les mains de l'archevêque de Toledé actuel , lors-

qu'il étoit encore primat de la nouvelle Espagne, & il en publia le curieux registre des impôts dont j'ai parlé plus haut.

La seule collection de peintures Mexicaines que je connoisse, outre celles dont je viens de parler, se trouve à la bibliothèque Impériale à Vienne. J'en ai obtenu par ordre de leurs Majestés Impériales, une copie en huit tableaux, si fidèlement imités qu'à peine pouvoit-on, à ce qu'on m'a marqué, distinguer les copies des originaux. Suivant une note qui se trouve sur ce recueil Mexicain, il paroît qu'Emmanuel, roi de Portugal, en fit présent au pape Clement VII, qui mourut en 1533. Après avoir passé par les mains de plusieurs possesseurs illustres, cette collection tomba entre celles du cardinal de Saxe - Eisenach qui les présenta à l'empereur Leopold. On ne peut douter que ces peintures ne soient l'ouvrage des Mexicains; mais elle sont d'un style tout à fait différent

de toutes les autres. J'en ai fait graver une pour satisfaire la curiosité des lecteurs qui la croiront digne de leur attention. Si l'objet étoit assez important, il seroit possible de parvenir avec quelque attention & avec le secours des planches de Purchas & de l'archevêque de Toledé, à former quelques conjectures plausibles touchant le sens de ce tableau. Plusieurs figures sont absolument semblables. *A A* sont des boucliers & des dards à peu près de la même figure que ceux qu'on voit dans Purchas, pag. 1070, 1071, &c. *BB* représentent des temples qui ressemblent beaucoup à ceux de Purchas, p. 1109 & 1113, & à ceux de la seconde planche de Lorenzana. *C* est une bale de manteaux ou d'habits de coton, dont la figure se trouve dans presque toutes les planches de Purchas & de Lorenzana. *E E E* paroissent être des capitaines Mexicains en habits de guerre, dont les ornemens singuliers ressemblent

aux figures de Purchas , p. 1110 , 1111 , 1113. Je suis porté à croire que ce tableau représente un registre d'impôts , parce que la maniere d'exprimer les nombres s'y retrouve souvent. *DD D &c.* Boturini dit que la maniere de compter par des nœuds étoit aussi familiere aux Mexicains qu'au peuple du Pérou , p. 85 ; opinion qui paroît confirmée par la maniere dont les unités sont représentées dans les peintures Mexicaines que j'ai. Elles ressembloit parfaitement à une suite de nœuds faits à une corde.

NOTE LV , pag. 49.

Le premier fut appelé *le prince de la Lance mortelle* , le second *le partageur d'hommes* , le troisieme *le verseur de sang* , le quatrieme *le seigneur de la maison noire*. Acosta , lib. VI , c. 25.

NOTE LVI , pag. 61.

Le temple de Cholula qu'on regardoit comme le plus sacré de

tous ceux de la nouvelle Espagne ; en étoit aussi le plus considérable. Ce n'étoit cependant qu'un mont de terre solide , dont la base , selon Torquemada , avoit plus d'un quart de lieue de circuit & qui avoit quarante brasses de hauteur. *Mond. Ind. lib. III , c. 19.*

Suivant les différentes figures des temples qu'on trouve dans les peintures gravées par Purchas , il y a lieu de croire que tous ceux des Mexicains étoient construits de la même manière.

NOTE LVII , pag. 63.

Ce n'étoit pas seulement à Tlascalala & à Tepeaca , mais à Mexico même , que les maisons du peuple n'étoient que des cabanes bâties avec de la terre ou des branches d'arbre. Elles étoient extrêmement basses & étroites , sans autres meubles que quelques vases de terre. ainsi que chez les Indiens les plus sauvages , plusieurs familles habitoient sous un même toit , sans avoir au-

cun appartement séparé. Herrera, *decad.* 2, *lib.* VII, c. 13, *lib.* X, c. 22, *decad.* 4, *lib.* IV, c. 17. Torquem. *lib.* III, c. 23.

NOTE LVIII, pag. 3.

Une personne qui a vécu longtemps dans la nouvelle Espagne & qui a visité la plupart de ses provinces, m'a dit, qu'il n'y avoit dans toute l'étendue de ce vaste empire aucun monument, ni aucun vestige de quelqu'édifice qui ne fût plus ancien que le tems de la conquête, ni même aucun pont ou grand chemin, excepté la chaussée qui va de Guadeloupe à la porte de Mexico, par laquelle Cortès entra dans cette ville. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.* L'auteur d'un autre manuscrit observe qu'il ne reste pas le moindre vestige de l'existence d'aucun ancien bâtiment Indien, public ou particulier, ni à Mexico, ni dans aucune province de la nouvelle Espagne ». J'ai traversé, dit-il, toutes les provinces adjacentes; c'est-à-dire, la nouvelle Galice,

la nouvelle Biscaye , le nouveau Mexique, Sonora, Cinaloa, le nouveau royaume de Leon, & le nouveau Santandero, sans avoir trouvé aucun monument digne de remarque , excepté des ruines près d'un ancien village dans la vallée de *Casas-grandes*, au trentième degré quarante - six minutes de latitude septentrionale, & à deux cents cinquante-huit degrés vingt - quatre minutes de longitude de l'isle de Tenerife, ou quatre cents soixante lieues au nord nord-ouest de Mexico. « Il décrit avec beaucoup d'exactitude ces ruines, qui paroissent avoir fait partie d'un méchant bâtiment de gazon & de pierres, recouverts d'une terre blanche ou de chaux. Un missionnaire lui avoit dit avoir vu les ruines d'un pareil bâtiment à environ cent lieues au nord - ouest, sur les bords de la rivière de saint-Pierre ». *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Ce qui donne beaucoup de cré-

dit à ces témoignages , c'est qu'ils n'ont point été avancés pour soutenir quelque systême particulier , & que ce sont de simples réponses à des questions que j'avois faites. Il faut croire cependant que lorsque ces voyageurs ont dit n'avoir trouvé aucunes ruines ni aucun reste d'ouvrages anciens dans l'empire du Mexique , ils ont seulement voulu faire entendre qu'il n'y restoit rien qui puisse donner quelque'idée de grandeur ou de magnificence dans les ouvrages de ses anciens habitans. Car , suivant le témoignage de plusieurs écrivains Espagnols , il paroît qu'on voit encore quelques vestiges d'anciens bâtimens à Otumba , Tlascala , Cholula , &c. Villa-Segnor , *Theatro Amer.* p. 143 , 308 , 353. D. Franc. Ant. Lorenzana , ci-devant archevêque de Mexico & aujourd'hui de Toledé , dans son introduction à l'édition des cartes de la relation de Cortès qu'il a publiées à Mexico , parle de quelques ruines qu'on

voit encore dans plusieurs villes par lesquelles Cortès a passé en se rendant à la capitale , *p. 4, &c.* Mais aucun de ces auteurs n'en donne la moindre description, & ces ruines paroissent si peu considérables, qu'à peine fussent-elles pour faire voir qu'il y a eu autrefois quelque bâtiment dans ces endroits. Le grand tertre de terre à Cholula, auquel les Espagnols ont donné le nom de temple, s'y trouve toujours, mais sans le moindre escalier pour y monter, & sans aucune apparence de pierre. Cette élévation ne paroît maintenant qu'une montagne naturelle, couverte d'herbe & d'arbrisseaux; & peut-être qu'elle n'a jamais été rien de plus. Torquemada, *lib. III, c. 19.* J'ai reçu une description fort exacte des ruines d'un temple près de Cuernavaca, sur la route de Mexico à Acapulco. Elles sont composées de larges pierres, aussi exactement jointes les unes aux autres que celles des bâtimens des Péruviens.

dont nous parlerons dans la suite. Les fondations de ce temple forment un quarré de vingt - cinq verges d'Angleterre , ou soixante - quinze pieds de roi ; mais il diminue d'étendue à mesure qu'il s'élève en hauteur , non par gradation , mais en se resserrant tout à coup à des distances régulières ; de sorte qu'il doit avoir ressemblé à la figure *B* de la planche. Il se terminoit , à ce qu'on dit , en pyramide.

NOTE LIX, pag. 72.

Il paroît que les historiens Espagnols ont beaucoup exagéré le nombre des victimes humaines qu'on sacrifioit à Mexico. Suivant Gomera, il n'y avoit point d'année où l'on n'immolât vingt mille personnes aux divinités du Mexique , & il y avoit même des années où elles alloient à cinquante mille. *Cron. c. 229.* Les crânes de ces malheureuses victimes étoient rangés par ordre dans un bâtiment destiné pour cet effet , & deux des

officiers de Cortès qui les avoient comptés, ont dit à Gomera qu'il y en avoit cent trente - six mille, *ibid*, c. 82. Le rapport d'Herrera est plus incroyable encore : il dit que le nombre des victimes étoit si grand qu'on en sacrifioit cinq mille en un jour, & en quelques occasions même jusqu'à vingt mille: *decad.* 3, c. 16. Torquemada les surpasse tous deux en exagération car il prétend qu'on immoloit annuellement vingt mille enfans, sans compter les autres victimes. *Mond. Ind. lib. VII, lib. III, c. 21.* L'autorité la plus respectable en faveur de ce grand nombre de victimes est celle de Zumurruga, premier évêque de Mexico, qui dans une lettre au chapitre général de son ordre, écrite en 1631, dit que les Mexicains sacrifioient tous les ans vingt mille victimes. Davila, *Teatro eccles.* 126. D'un autre côté, Barth. de Las-Casas remarque que si l'on avoit fait mourir tous les ans un si grand nombre d'hommes, le Mexique ne

feroit jamais parvenu à ce degré de population qui surprit tous les Espagnols lorsqu'ils y arriverent, & il assure positivement que les Mexicains ne sacrifioient jamais plus de cinquante à cent personnes par an. Voyez sa dispute avec Sepulveda, qui se trouve jointe à sa *Brevissima relacion*, p. 105. Cortès ne spécifie pas le nombre des hommes qu'on sacrifioit annuellement ; mais B. Diaz Del Castillo dit que les Religieux Franciscains qu'on envoya dans la nouvelle Espagne immédiatement après la conquête, ayant fait des recherches à ce sujet, ont trouvé qu'on sacrifioit tous les ans deux mille cinq cens personnes à Mexico. C. 207.

NOTE L X, pag. 74.

Il est pour ainsi dire inutile d'observer que la chronologie Péruvienne est non-seulement obscure, mais qu'elle est même en contradiction avec les observations les plus exactes & les plus étendues sur la

durée de chaque regne , dans quelque succession de Prince qu'on suppose. On a trouvé que le nombre moyen n'a pas passé vingt années. Suivant Acofta & Garcilaffo de la Vega , Huana Capac , qui mourut environ l'année 1527, a été le douzieme Inca. On ne peut pas compter que la monarchie du Pérou ait duré plus de deux cents quarante ans ; cependant ils affurent qu'elle a subsisté pendant quatre cents années. Acofta , *lib. VI* , c. 19. Vega , *lib. I* , c. 9. Suivant ce rapport , la durée moyenne de chaque regne est portée à trente-trois ans , au lieu de vingt , nombre établi par les observations de Newton ; mais les traditions des Péruviens étoient si imparfaites , que quoique le total y soit fixé d'une manière positive , le nombre des années de chaque regne est cependant inconnu.

NOTE LXI, pag. 86.

Plusieurs des premiers historiens

Espagnols assurent que les Péruviens sacrifioient des victimes humaines. Xerès , *p.* 190. Zarate , *lib.* II , *c.* 2. Acoſta , *lib.* V , *c.* 19. Mais Garcilaffo de la Vega prétend que quoique cette coutume barbare eût ſubiſté parmi leurs ancêtres non civilifés , elle fut totalement abolie par les Incas , & qu'on n'a jamais offert de victime humaine dans le temple du ſoleil. Cette aſſertion & les raiſons plauſibles ſur leſquelles il l'appuie , ſuffiſent pour réfuter les écrivains Eſpagnols dont les récits ne paroiffent fondés que ſur des ouï-dire & non ſur ce qu'ils ont obſervé eux-mêmes. Vega , *lib.* II , *c.* 4. Les Péruviens dans une de leurs fêtes offroient des gâteaux , arroſés du ſang tiré des bras , des fourcils & du nez de leurs enfans , *idem.* *lib.* VII , *c.* 6. Cette cérémonie paroît avoir été une ſuite de leur ancienne coutume.

NOTE LXII, *pag.* 98.

Les Eſpagnols ont adopté ces

deux coutumes des anciens Péruviens. Ils ont conservé quelques-uns des aqueducs ou canaux faits du tems des Incas, & en ont construit de nouveaux, au moyen desquels ils arrosent tous les champs qu'ils cultivent. Ulloa , *voyage* , *tome 1* , *p. 422* , *477*. Ils continuent aussi à employer pour fumier le *guano* , ou la fiente des oiseaux de mer. Ulloa donne une description de la quantité presque incroyable qui s'en trouve dans les petites isles qui bordent la côte, *ibid. p. 481*.

NOTE LXIII, *pag. 99.*

Ulloa , *voyage* , *tome 1* , *p. 286* , &c. a décrit le temple de Cayambo, le palais des Incas à Callo dans la plaine de Lacatunga, & celui d'Atun-Cannar, qu'il a examinés avec beaucoup de soin. On trouve dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, *année 1746* , *p. 435* , un mémoire curieux de M. de la Condamine sur les ruines d'Atun - Cannar. Acoffa parle des ruines de Cusco qu'il a examinées ,

examinées, *lib. VI, c. 14.* Garcilasso, dans son style ordinaire, donne des descriptions pompeuses & confuses de plusieurs temples & autres édifices publics, *lib. III, c. 1, 21, lib. VI, c. 4.* Don Zapata, dans un traité volumineux sur le Pérou qui n'a pas encore été publié, donne la description de plusieurs monumens des anciens Péruviens, dont les autres écrivains n'ont pas fait mention : *manuscrit entre les mains de l'auteur.* Ulloa tome I, pag. 391, parle de quelques anciennes fortifications Péruviennes, qui étoient aussi des ouvrages considérables & fort solides. Trois circonstances frappèrent principalement tous ces observateurs : 1^o la grandeur énorme des pierres que les Péruviens avoient employées pour quelques-uns de leurs bâtimens. Acoſta en a mesuré une qui avoit trente pieds de long & dix-huit de large, sur six d'épaisseur ; cependant il ajoute, qu'il s'en trouvoit de beaucoup plus grandes en

core à la forteresse de Cusco. Il est difficile de concevoir comment les Péruviens pouvoient les remuer & les élever, même à la hauteur de douze pieds. 20. L'impéritie des Péruviens dans l'art de la charpente. Avec la patience & la persévérance naturelles aux Américains, ils peuvent être parvenus à donner aux pierres la forme qu'ils desiroient, principalement en frottant une pierre contre l'autre, ou par le moyen de leurs haches & autres instrumens de pierre; mais avec ces outils grossiers, ils n'ont pu faire que de foibles progrès dans la charpenterie. Les Péruviens ne pouvoient pas emmortaiser deux poutres ensemble, ni donner la moindre solidité aux ouvrages de charpente. Comme ils ne savoient pas former la clef des voûtes, ils ignoroient tout à fait l'usage des cintres dans l'architecture, & les auteurs Espagnols n'ont pu concevoir comment ils pouvoient faire

les toits des grands bâtimens qu'ils élevoient.

La troisieme particularité est la preuve frappante que fournissent tous les monumens des Péruviens, de leur peu de génie & d'invention, & de leur extrême patience qui n'étoit pas moins remarquable. Aucune des pierres employées à la construction de ces ouvrages ne recevoit une forme particuliere ou égale aux autres, qui pût la rendre propre à bâtir. Les Indiens les prenoient telles qu'elles tomboient des montagnes ou qu'on les tiroit des carrières. Les unes étoient quarrées, les autres triangulaires, celles-ci convexes, celles-là concaves. Ils employoient leur art & leur industrie à les joindre ensemble, en formant des creux dans l'une qui répondoient parfaitement aux saillies & aux élévations d'une autre. Cette lente opération, qu'ils auroient pu abréger si facilement en adaptant ensemble les surfaces des

pierres, soit en les frottant, soit en les travaillant avec leurs haches de cuivre, paroîtroit incroyable, si l'on pouvoit en douter en voyant les ruines de ces bâtimens. Cela leur donne un aspect singulier aux yeux des Européens. Il n'y a aucune suite régulière dans les fondemens des bâtimens, & aucune pierre ne ressemble à une autre par sa forme & par ses dimensions; tandis que par l'industrie persévérante, mais mal entendue des Indiens, elles sont toutes jointes ensemble avec cette minutieuse exactitude dont j'ai parlé. Ulloa a fait cette observation sur les pierres de la forteresse d'Atun-Cannar, *voy. vol. 1, p. 387*. Pineto donne une pareille description de la forteresse de Cusco, le plus parfait de tous les ouvrages Péruviens. *Zapata, manuscrit entre les mains de l'auteur*. Suivant M. de la Condamine il y avoit des assises de pierres exacte-

ment paralleles & de même hauteur dans quelques parties des ruines d'Atun-Cannat ; ce qu'il remarque comme une preuve des progrès des Péruviens.

NOTE LXIV, *pag.* 105.

Ces ponts tendus par leur propre poids , agités par le vent ou dans un balancement continuel par le mouvement de la personne qui y passe , offrent d'abord à la vue un spectacle effrayant. Mais les Espagnols ont cependant trouvé que c'étoit la maniere la plus aisée de passer les torrents du Pérou , sur lesquels il seroit difficile d'en construire de plus solides de pierre ou de bois. Il y a des ponts de liane dans le Pérou , si larges que les mules peuvent y passer tout chargées : tel est celui qui est sur la riviere d'Apurimac , où passent toutes les marchandises & autres effets dans lesquels consiste le commerce entre Pérou & les provinces de Lima ,

de Cusco , &c. On emploie une méthode plus simple pour passer des rivières moins considérables : un manequin dans lequel se place le voyageur , est suspendu à un fort cable tendu d'un bord de la rivière à l'autre ; on pousse & tire le manequin par le moyen de deux cordes qui y sont attachées. Ulloa, *voyage au Pérou* , tome 1 , p. 358.

NOTE LXV, pag. 123.

J'ai puisé mes idées sur ces faits dans la *Notitia breve de la expedicion militar de Sonora y Cinaloa , su exito Feliz , y vantojoso estado , en que por consecuencia de ello , se han puesto ambas provincias* , publiée à Mexico le 17 juin 1771 , pour satisfaire la curiosité des négocians qui avoient fourni au vice-roi l'argent nécessaire pour faire cet armement. Les copies de cette notice sont rares à Madrid ; mais j'en ai obtenu une qui m'a mis à portée de communiquer ces faits curieux au public. Suivant ce récit , on a trouvé

dans la mine de Yecorato de la province de Cinaloa un grain d'or de vingt-deux carats, pesant seize marcs quatre onces quatre ochavas; ce qui fait environ quinze marcs, quatre onces trois grains, poids de France, qu'on a envoyé en Espagne comme un présent digne du roi, & qui se trouve maintenant déposé dans le cabinet de Sa Majesté Catholique à Madrid.

NOTE L X V I, pag. 123.

L'incertitude des géographes sur ce point est singulière; car Cortès paroît avoir examiné les côtes de la Californie avec une grande attention. L'archevêque de Toledé a publié, d'après l'original qui se trouve entre les mains du marquis Del Valle, descendant de Cortès, une carte dressée en 1541, par le pilote Domingo Castillo, dans laquelle la Californie est placée comme une péninsule, qui s'étend à peu près dans la même direction qu'on lui donne aujourd'hui dans

les meilleures cartes , & la pointe ou le fleuve Colorado se jette dans le golfe y est marquée avec précision. *Hist. de Nueva Espagna*, 327.

NOTE LXVII, p. 128.

Je dois ce fait à l'auteur de l'*hist. philosophique & politique des deux Indes* , tom. 3 , p. 103 ; & après avoir consulté une personne intelligente , qui ayant demeuré long-tems sur la côtes des Moskites , y a fait le commerce du bois de teinture , j'ai trouvé que cet ingénieux auteur a été bien informé. Le bois coupé près de la ville de Saint-François de Campêche est d'une qualité infiniment supérieure à celui de l'autre côté de Yucatan , & le commerce des Anglois dans la baie de Honduras tire à sa fin.

NOTE LXVIII, pag. 157.

Le P. Torribio de Benevente ou Motolinea , a assigné dix causes de la dépopulation rapide du Mexique , auxquelles il donne le nom

des dix fléaux. Il y en a plusieurs qui ne sont pas particulieres à cette province seulement. 1°. L'introduction de la petite vérole. Cette maladie fut portée pour la première fois dans la nouvelle Espagne, en 1520, par un Esclave Negre de la suite de Narvaès. Torribio assure que la moitié du peuple des provinces où regna cette maladie, en mourut. A cette mortalité, occasionnée par la petite vérole, Torquemada ajoute deux effets destructifs ou maladies contagieuses qui regnerent en 1545 & 1576. Huit cents mille hommes périrent par la première, & plus de deux millions par la seconde, suivant le calcul exact fait par ordre des viceroyes. *Mond. Ind. tom. 1, p. 642.* La petite vérole ne fut introduite dans le Pérou que plusieurs années après l'invasion des Espagnols, mais fut très-fatale aux naturels du pays. Garcia, *Origen. p. 88. 20.* Le nombre de ceux qui furent tué ou qui périrent de besoin pendant la guerre

avec les Espagnols , sur-tout pendant le siege de Mexico. 30. La grande famine qui suivit la réduction de Mexico , parce que le peuple des deux partis avoit également négligé de cultiver les terres ; ce qui arriva dans toutes les autres contrées conquises par les Espagnols. 40. Les charges onéreuses imposées par les Espagnols aux Indiens de leurs *repartimientos*. 50. Le poids oppressif des taxes qu'ils n'étoient pas en état de payer , & dont ils ne pouvoient espérer aucune exemption. 60. Le grand nombre d'Indiens employés à rassembler l'or que les torrents charient des montagnes, qu'on forçoit à quitter leurs habitations sans aucune provision pour leur subsistance , & qu'on exposoit à toute la rigueur du froid dans ces régions élevées. 70. Les travaux immenses pour rebâtir Mexico , que Cortès pressa avec tant d'ardeur qu'il en mourut un nombre incroyable d'Indiens. 80. Le nombre d'hommes condamnés à

l'esclavage sous différents prétextes & employés à exploiter les mines d'argent. Ces malheureux marqués par leurs maîtres avec un fer chaud, comme le bétail, étoient conduits par troupeaux dans les montagnes. 9°. La nature du travail auquel ils étoient condamnés, les vapeurs nuisibles de ces mines, la froideur du climat & le manque des vivres furent si funestes, que Torribio assure que la campagne autour de plusieurs de ces mines, principalement près de Guaxago, étoit couverte de corps morts, que l'air étoit corrompu par leur puanteur, & que la quantité des vautours & des autres oiseaux de proie étoit si grande que leur nombre obscurcissoit le soleil. 10°. Les Espagnols dans leurs différentes expéditions & dans leurs guerres civiles firent périr un grand nombre d'Indiens en les forçant de les servir de *tammes* ou de porte-faix. Cette dernière oppression fut fatale aux Péruviens. La quantité d'Indiens qui

périssent pendant l'expédition de Gonzale Pizarre dans les provinces qui sont à l'est des Andes , peut donner une idée de ce qu'ils ont souffert & faire juger combien leur nombre diminua. Torribio , *manuscrit*. Corita , dans sa *Breve y sumaria relacion* , éclaircit & confirme plusieurs observations de Torribio , auxquelles il renvoie les lecteurs. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXIX , pag. 158.

Montesquieu même a adopté cette idée , *lib. VIII* , c. 18 ; mais le desir qu'avoit ce grand homme d'établir un systême, l'a rendu quelquefois peu attentif dans ses recherches , & son génie trop ardent lui a fait négliger plusieurs causes aussi évidentes que solides.

NOTE LXX , pag. 159.

On en trouve une preuve convaincante dans le testament d'Isabelle, où elle montre la plus tendre

solicitude pour que les Indiens soient traités d'une manière douce & humaine. Ces louables sentimens de la reine ont été adoptés dans les loix publiques d'Espagne & servent d'introduction aux réglemens contenus sous le titre de *bon traitement des Indiens* : *Recopil. VI, tit. 10.*

NOTE LXXI, pag. 163.

Le tiers du septieme titre du premier livre de la *Recopilacion*, qui contient les réglemens touchant les pouvoirs & les fonctions des archevêques & des évêques, roule sur la charge qui leur est imposée comme protecteurs des Indiens, & parle de tous les cas où il est de leur devoir de les protéger contre l'oppression, tant dans leurs propriétés que dans leur personne. Non-seulement ils sont chargés par les loix de cette fonction, aussi humaine qu'honorable; mais ils l'exercent en effet.

Je pourrois en citer des preuves

sans nombre tirées des auteurs Espagnols : mais je préfère de m'en rapporter à Gage , qui étoit peu disposé à accorder au clergé romain un mérite auquel il n'auroit pas eu droit de prétendre. *Survey* , p. 142, 192 , &c. Henry Hawks, négociant Anglois , qui pendant cinq ans a résidé dans la nouvelle Espagne , avant l'année 1572 , rend le même témoignage favorable au clergé romain. *Hakluit III* , p. 466. Une loi donnée par Charles - Quint autorise non-seulement les évêques , mais tous les ecclésiastiques en général , à informer & avertir le magistrat civil , dans le cas où quelque Indien seroit privé de sa liberté & de ses droits : *Recopil. lib. VI, tit. 6, liv. 14* ; ce qui les constituoit protecteurs en titre des Indiens. Il y a eu des ecclésiastiques Espagnols qui ont refusé l'absolution à ceux de leurs compatriotes qui possédoient des *encomienda* & regardoient les Indiens comme des esclaves , ou qui les employoient à

l'exploitation des mines. Gonzale Davil, *Teatro eccles.* 1, p. 157.

NOTE LXXII, p. 163.

Suivant Gage, Chiapa dos Indios contient quatre mille familles, & il en parle comme d'une des villes Indiennes les plus peuplées de l'Amérique : p. 104.

NOTE LXXIII, p. 164.

Il est très-difficile de se procurer un état exact de la population des royaumes de l'Europe où la police est la plus parfaite & où les sciences ont fait les plus grands progrès. Dans l'Amérique Espagnole où les connoissances sont encore au berceau, & où peu d'hommes ont le loisir de se livrer aux recherches de pure spéculation, on a fait peu d'attention à cet objet. Cependant en 1741, Philippe V ordonna aux vice-rois & aux gouverneurs des différentes provinces de l'Amérique, de faire un dénombrement des habitans de leurs districts.

& d'envoyer un état de leur nombre & de leurs occupations ; en conséquence de cet ordre, le comte de Fuen-Clara, vice-roi de la nouvelle Espagne, chargea D. Jos. Ant. de Villa-Segnor y Sanchez d'exécuter cette commission dans la nouvelle Espagne. Villa-Segnor publia le résultat de ses recherches dans son *Teatro Americano*, d'après les rapports des magistrats des différentes provinces, & d'après ses propres observations & la longue communication qu'il avoit eue avec la plupart des provinces. Des neuf diocèses dans lesquels l'empire du Mexique est divisé, il n'en a cité que cinq, savoir l'archevêché de Mexico & les évêchés de Los-Angeles, de Mechoacan, d'Oaxaca & de la nouvelle Galice. Il n'a fait aucune mention des évêchés de Yucatan, de Verapaz, de Chiapa & de Guatemala, quoique la race des Indiens soit plus nombreuse en ce dernier endroit que dans aucune autre partie de la nouvelle Espagne. Dans

ET ÉCLAIRCISSEMENTS. 377

le dénombrement du diocèse fort étendu de la nouvelle Galice, il décrit bien la situation des différens villages Indiens ; mais il ne spécifie le nombre des habitans que d'un petit nombre de ces villages. Les Indiens de cette vaste province, dans laquelle la puissance des Espagnols est encore imparfaitement établie, ne sont pas enregistrés avec la même exactitude que dans les autres parties de la nouvelle Espagne. Suivant Villa - Segnor, voici l'état actuel de la population dans les cinq diocèses nommés ci-dessus, tant pour les Espagnols que pour les Negres, les Mulâtres & les Métis.

	Familles.
Mexico	105 202.
Los - Angeles	30600
Mechoacan	30840
Oaxaca	7296
Nouvelle Galice . . .	16770
	190708

A raison de cinq personnes par famille, le nombre total est de . . 953540

Nombre des familles Indiennes
dans le diocèse de

Mexico	119511
Los-Angeles	88240
Mechoacan	36196
Oaxaca	44222
Nouvelle Galice	6222
Total.	294391

En comptant cinq personnes par famille, le nombre total est de 1,471,955. Nous pouvons compter avec d'autant plus de certitude sur le calcul du nombre des Indiens, qu'il est pris de la matricule ou du registre suivant lequel on levoit le tribut qu'ils payoient. Puisque des neuf diocèses on en a omis totalement quatre, & que le dénombrement de la nouvelle Galice n'a été fait que très-imparfaitement, nous pouvons en conclure que le nombre des Indiens dans l'empire du Mexique va au-delà de deux millions.

Le calcul du nombre des Espagnols ne paroît pas être si exact. Villa-Segnor remarque en

termes généraux, que plusieurs Espagnols, Negres & Métis résident ensemble dans plusieurs endroits, sans spécifier leur nombre. C'est pourquoi si nous rassemblons tous ces habitans avec ceux qui demeurent dans les quatre diocèses qu'on a omis, le nombre des Espagnols & ceux des races mêlées peuvent probablement monter à un million & demi. Dans quelques endroits Villa-Segnor distingue les Espagnols des trois races inférieures de Negres, des Mulâtres & de Métis, & marque leur nombre séparément; mais en général il les joint ensemble. Cependant par la proportion observée dans les endroits où le nombre de chaque espèce est marquée, ainsi que par le détail de l'état de la population dans la nouvelle Espagne donné par d'autres historiens, il est clair que le nombre des Negres & des habitans de race mêlée, excède de beaucoup celui des Espagnols. Peut-être doit-on porter ces derniers

à plus de cinq cents mille contre un million des autres.

Quelque défectueux que soit ce calcul, il ne m'a cependant pas été possible de me procurer des connoissances assez exactes du nombre des habitans du Pérou, pour former des conjectures aussi satisfaisantes sur l'état de sa population. Je fais qu'en 1761, le protecteur des Indiens dans la vice-royauté du Pérou comptoit qu'il y en avoit 612780, qui payoient le tribut au roi. Comme toutes les femmes & tous les mineurs étoient exempts de cette taxe, dans le Pérou, on doit supposer que le nombre des Indiens montoit à 2449120. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Je vais parler d'une autre méthode de calculer ou du moins de faire des conjectures touchant l'état de la population de la nouvelle Espagne & du Pérou. Suivant un état que j'ai lieu de croire exact, le nombre des copies de la bulle de la Croisade, envoyées au Pérou

à chaque nouvelle publication, est de 1171953, & pour la nouvelle Espagne, de 2649326. On m'a dit qu'il n'y a qu'un petit nombre d'Indiens qui achètent la bulle, & qu'on la vend principalement aux Espagnols & aux habitans de race mêlée; de sorte que suivant cette manière de calculer, le nombre des Espagnols & des races mêlées monteroit au moins à trois millions.

Le nombre des habitans de plusieurs villes de l'Amérique Espagnole, peut nous donner quelque idée de l'étendue de la population, & corriger l'idée peu exacte mais commune qu'on a dans la Grande Bretagne, du foible & misérable état de ces colonies. La ville de Mexico contient au moins 150000 habitans; Los - Angeles plus de 60000, tant Espagnols qu'habitans de race mêlée; *Villa - Segnor*, p. 247. Guadalajara contient au-delà de 30000 mille ames, sans compter les Indiens: *ibid. lib. II, p.*

206. Il y en a 54000 à Lima : *D. Cosme Bueno*, *descr. de Peru* 1764. Carthagene en contient 25000 ; Potosi 25000 : *Bueno*, 1767 : Popayan plus de 20,000 : *Ulloa I*, p. 287. Les villes du second rang sont plus peuplées encore. Les villes & les établissemens les plus florissans des autres nations Européennes en Amérique ne peuvent entrer en comparaison avec ceux-ci.

Tels sont les calculs de la population de plusieurs villes, que j'ai trouvé répandus dans des écrits que j'ai jugés dignes de foi. Mais je me suis procuré un dénombrement des habitans des villes de la province de Quito, sur l'exactitude duquel je puis compter, & que je communique au public, tant pour satisfaire sa curiosité, que pour rectifier les notions erronnées dont j'ai parlé. Saint-François de Quito contient de 50 à 60 mille habitans de différentes races. Outre la ville, il y a dans ce *corregi-*

miento vingt-neuf cures établies dans les principaux villages, lesquels ont chacun de plus petits hameaux qui en dépendent, dont les habitans sont presque tous Indiens ou Métis. Il y a environ six à huit mille ames à Saint-Jean de Pasto, outre vingt-sept villages qui en dépendent. On compte à Saint-Michel d'Ibarra sept mille habitans & dix villages. Le district de Havala contient de dix-huit à vingt mille ames; celui de Tacuma dix à douze mille; celui d'Ambato huit à dix mille, & seize villages. La ville Riombamba seize à vingt mille & neuf villages. Le district de Chimbo six à huit mille. Celui de Guaquil de seize à vingt mille & quatorze villages. Le district d'Atuasi environ cinq à six mille & quatre villages. La ville de Cuenza vingt-cinq à trente mille & neuf villages fort peuplés. La ville de Laxa huit à dix mille & quatorze villages. Cette population, quoique médiocre si l'on considère la vaste étendue du pays, est bien

plus considérable qu'on ne le suppose communément. J'ai oublié de dire en son lieu que Quito est la seule province de l'Amérique Espagnole qu'on peut regarder comme un pays de manufactures. On y fabrique des chapeaux, des étoffes de coton & des draps grossiers, en assez grande quantité pour suffire non-seulement à la consommation de la province, mais pour fournir un article considérable d'exportation dans les autres parties de l'Amérique Espagnole. Je ne fais si l'on doit regarder l'industrie singulière de cette province comme la cause ou comme l'effet de sa population; mais la passion pour tout ce qui vient de l'Europe est si grande parmi les vains habitans du nouveau monde, que l'on m'a assuré que les manufactures de Quito sont si peu estimées qu'elles commencent à pencher vers leur déclin.

NOTE LXXIV, p. 173.

Ces audiences sont établies dans
les

les endroits suivans ; à Saint-Domingue , dans l'isle d'Hispaniola ; à Mexico dans la nouvelle Espagne ; à Lima dans le Pérou ; à Panama dans Terre - ferme ; à Saint-Jacques de Guatimala ; à Guadalajara dans la nouvelle Galice ; à Santafé dans le nouveau royaume de Grenade ; à la Plata dans la province de Los-Charcas ; à Saint-François de Quito ; à Saint-Jacques dans le Chili ; à Buenos-Ayres. Plusieurs grandes provinces dépendent de ces audiences ; quelques-unes même sont si éloignées des villes où ces cours résident, qu'elles n'en peuvent tirer que peu davantage. Les auteurs Espagnols comptent douze de ces cours d'audiences , parce qu'ils y comprennent celle de Manille dans les isles Philippines.

NOTE L X X V , p. 184.

Vu la distance qui sépare le Pérou & le Chili de l'Espagne , & la difficulté qu'il y a de transporter par l'Isthme de Panama des effets

d'une charge aussi considérable que le sont le vin & l'huile, les Espagnols de ces provinces ont obtenu la permission d'y planter des vignes & des oliviers. Mais il leur est rigoureusement défendu de faire passer du vin & de l'huile à Panama, à Guatimala, ou dans toute autre province à portée d'en recevoir de l'Espagne, *Recop. lib. tit. 15-18.*

NOTE LXXVI, p. 188.

Ce calcul a été fait par Benzoni, en 1550, cinquante-huit ans après la découverte de l'Amérique : *Hist. novi orbis, lib. III, c. 21.* Mais comme Benzoni a écrit avec un esprit mécontent & porté à détracter en tout les Espagnols, il se peut que son calcul ait été trop foible.

NOTE LXXVII, pag. 190.

Je n'ai que des notions imparfaites sur le partage & la transmission des biens dans les colonies Espagnoles. Les auteurs Espagnols ne s'expliquent pas clairement sur

ce sujet , & peut - être même n'ont - ils pas assez considéré les effets de leurs loix & de leurs institutions. Solorzano , *de jure ind. vol. 2, lib. II, lib. 16* , explique en quelque sorte l'introduction de la tenure de *Mayorasgo* & parle de quelques-uns de ses effets. Villa-Segnor en remarque une conséquence singulière. Il observe que dans quelques-unes des situations les plus favorables de Mexico , une grande partie du terrain n'est pas occupée, ou est couverte par les ruines des maisons qu'on y avoit bâties autrefois. Il ajoute que ce terrain étant possédé par droit de *Mayorasgo* & ne pouvant pas être aliéné , ces ruines deviennent éternelles. *Téatr. Amér. vol. I, p. 34.*

NOTE LXXVIII, p. 193.

Il n'y a aucune loi qui exclue les Créoles des charges , tant civiles qu'ecclésiastiques. Il y a au contraire plusieurs *Cedulas* qui recomman-

dent de donner indistinctement des places de confiance aux personnes nées en Espagne & en Amérique. Betancurt y Figueroa *Derecho*, &c. p. 5, 6. Mais malgré ces ordres répétés, on accorde dans presque tous les cas la préférence aux personnes nées en Espagne. L'auteur que nous venons de citer en donne une preuve singulière. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1637, on a nommé trois cents soixante-neuf évêques ou archevêques pour les différens diocèses de ce pays, & de ce grand nombre il n'y en a eu que douze qui fussent Créoles, p. 40.

NOTE LXXIX, p. 202.

Quelque modéré que puisse paroître ce tribut, l'indigence des Indiens est si grande dans plusieurs provinces de l'Amérique, que l'exaction en est insupportable. *Pegna, Itiner. par Parochos de Indios*, p. 192.

NOTE LXXX, p. 204.

Dans la nouvelle Espagne on accordoit les *encomiendas* pour trois & quelquefois pour quatre générations, à raison du mérite extraordinaire & des services des premiers conquérans, & du foible revenu du pays avant la découverte des mines de Sacatecas. *Recopil. lib. VI, tit. 2, c. 14, &c.*

NOTE LXXXI, p. 206.

D. Ant. Ulloa, prétend que le travail des mines n'est pas nuisible, & en apporte pour preuve que plusieurs Métis ou Indiens qui n'appartiennent à aucun *repartimiento*, se louent volontairement pour exploiter les mines, & que plusieurs Indiens continuent de plein gré ce travail, lorsque le tems prescrit pour leur service est fini. *Entreten. p. 265.* Mais son opinion sur la salubrité de ce travail est contraire à l'expérience de tous les siècles. Par-tout où les hommes

feront séduits par un salaire considérable, ils s'engageront à toute espèce de travail, quelque fatigant ou dangereux qu'il puisse être. D. Hern. Carillo Altamirano rapporte un fait curieux qui est incompatible avec l'opinion d'Ulloa. Par-tout où l'on exploite des mines, dit-il, le nombre des Indiens diminue; mais dans les provinces de Campêche, où il n'y a point de mines, le nombre des Indiens a augmenté de plus d'un tiers depuis la conquête de l'Amérique, quoique le sol & le climat ne soient pas aussi bons qu'au Pérou & au Mexique. Colbert, *collect.* Dans un autre mémoire présenté à Philippe III, en 1609, le capitaine Juan Gonzales d'Azevedo dit que dans tous les districts du Pérou où l'on forçoit les Indiens de travailler aux mines, le nombre en étoit réduit à la moitié, & dans quelques endroits au tiers de celui qu'on en comptoit sous la vice-royauté de Don. Fr. de Toledé en 1581. Colbert, *collect.*

NOTE LXXXII, p. 206.

Comme un travail de cette espece ne peut être prescrit avec une exactitude précise, la tâche qu'on impose aux Indiens paroît être fort arbitraire ; & de même que le service exigé par les seigneurs féodaux de leurs vassaux, *in vinea, prato aut messe*, elle doit être extrêmement incommode & souvent gratuitement tyrannique. *Pegnaitin. par Parochos de Indios.*

NOTE LXXXIII, p. 207.

L'espece de service, connu au Pérou sous le nom de *Mita*, est appelé *Tanda* dans la nouvelle Espagne où il n'a lieu que pour une semaine de suite. Personne n'est obligé de servir à une plus grande distance que celle de vingt-quatre milles de son habitation. Cette regle est moins oppressive pour les Indiens, que celle qui est établie au Pérou. *Memoire de Hern. Carillo Altamirano, Colbert, collect.*

NOTE LXXXIV, p. 211.

C'est des loix mêmes qu'on peut en déduire les plus fortes preuves. La multitude & la variété des réglemens pour prévenir les abus, est ce qui peut nous donner une idée de leur nombre. Quoique les loix aient sagement réglé qu'aucun Indien ne sera tenu de servir dans les mines à plus de trente milles de distance de son habitation, nous apprenons cependant, par un mémoire présenté au roi par D. Hernan Carillo Altamirano, que les Indiens du Pérou sont souvent obligés de travailler aux mines à cent, cent cinquante, & jusqu'à deux cents lieues de leurs habitations. Colbert, *collect.* Plusieurs mines sont situées dans des lieux si stériles & si éloignés des habitations ordinaires des Indiens, que la nécessité d'y avoir des ouvriers a obligé les rois d'Espagne de contrevenir plusieurs fois à leurs propres réglemens, & de permettre

aux vice-rois de forcer les peuples des provinces les plus éloignées de se rendre à ces mines. Escalona. *Gazophil. Perub. lib. , I. c. 16.* On doit cependant leur rendre la justice de dire qu'ils ont toujours été attentifs à adoucir cette oppression autant qu'il leur a été possible , enjoignant aux vice - rois d'employer toute espece de moyens pour engager les Indiens à s'établir près des mines. *Id. ibid.*

NOTE LXXXV, p. 219.

Torquemada , après avoir fait une longue énumération qui paroît assez exacte , conclut par dire qu'il y a quatre cents couvents dans la nouvelle Espagne , *Mon. Ind. lib. XIX, c. 32.* En 1745, il y avoit dans la seule ville de Mexico cinquante-cinq couvents. Villa-Segnor, *theat. Amer. I, p. 34.* Ulloa en a compté quarante dans Lima , & en parlant de ceux de filles , il dit qu'on pourroit en peupler une petite ville , tant le nombre des

personnes renfermées est considérable. *Voy. tom. I, p. 429.* Philippe III, dans une lettre adressée en 1620 au vice-roi du Pérou, remarque que le nombre des couvents à Lima étoit si grand qu'ils occupoient plus de terrain que le reste de la ville. Solorz, *lib. III, c. 23, no. 57, lib. III. c. 16.* Torquemada, *lib. XV, c. 3.* Le premier couvent fut fondé dans la nouvelle Espagne en 1525, quatre ans seulement après la conquête. Torq. *lib. XV, c. 16.*

Suivant Gil Gonzales Davila, toute la Hiérarchie de l'église d'Amérique, dans tous les établissemens Espagnols, consistoit, en 1649, en un patriarche, six archevêques, trente-deux évêques, trois cents quarante-six chanoines, deux abbés, cinq chapelains du roi & huit cents quarante couvents : *Teatro ecclesiastico de Las Ind. occident. vol. I, pref.* Lorsque les Jésuites furent expulsés de l'Espagne, ils possédoient dans la province de la nouvelle Espagne

trente colleges , maisons professes ou résidences ; seize dans celle de Quito ; treize dans le nouveau royaume de Grenade ; dix-sept dans le Pérou ; dix-huit dans le Chili , dix-huit dans le Paraguai ; en tout cent & douze. *Colleccion general de providencias hasta acquitomasdas sobre esfranamento , &c. de la compaignia , part. 1, p. 19.* Le nombre des Jésuites qu'il y avoit dans toutes ces maisons montoit à deux mille deux cents quarante - cinq. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

En 1644 la ville de Mexico présentait une requête au roi pour le prier de défendre qu'on y fondât de nouveaux couvents, & de mettre des bornes aux revenus de ceux qui s'y trouvoient déjà établis ; vu que sans cela les maisons religieuses acquerroient en peu de tems la propriété de tout le pays. Elle demandoit aussi qu'on mît des restrictions au pouvoir des évêques de conférer les ordres, parce qu'il y avoit alors dans la nouvelle

Espagne plus de fix mille ecclésiastiques sans bénéfice : *id.* p. 16. Il doit y avoir eu , sans doute , de grands abus , puisque la superstition des Espagnols Américains en étoit blessée au point de leur dicter des représentations pour les faire abolir.

NOTE LXXXVI, p. 225.

Je ne me hasarderai point à faire la peinture des mœurs du clergé Espagnol , sur le seul témoignage des auteurs protestans ; parce qu'on peut les soupçonner de prévention & d'exagération. Gage en particulier, qui plus qu'aucun autre protestant a eu l'occasion de connoître l'état intérieur de l'Amérique Espagnole , dépeint la corruption de l'église à laquelle il avoit renoncé , avec toute l'aigreur d'un nouveau converti ; de sorte que je dois me méfier de son témoignage , quoiqu'il rapporte quelques faits très-curieux & très-frappans. Mais Benzoni parle de la débauche des ecclésiastiques en Amérique , très-

peu de tems après qu'ils y furent établis : *Hist. lib. II, c. 19, 20.* M. Frefier, observateur intelligent & très-zelé pour sa religion, dépeint les mœurs corrompues des ecclésiastiques Espagnols dans le Pérou, particulièrement des moines réguliers, avec des couleurs plus fortes que celles que j'ai employées : *Voyage, p. 51, 215, &c.* M. Gentil confirme ce rapport : *voy. tom. I, p. 34.* Coreal s'accorde avec ces deux voyageurs & y ajoute plusieurs circonstances singulieres : *Voy. tom. I, p. 61, 155, 161.* J'ai tout lieu de croire que les mœurs du clergé régulier sont encore extrêmement licentieuses, sur-tout dans le Pérou. Acosta lui-même avoue que la grande corruption des mœurs a été une suite de la permission accordée aux moines de renoncer à la retraite & à la discipline de leur couvent, & de s'introduire dans le monde en se chargeant du soin de desservir les paroisses des Indiens : *De procur. ind. salute, lib. IV, c. 13,*

&c. Il parle sur-tout des vices dont j'ai parlé , & pense que les tentations en sont si redoutables qu'il penche vers l'opinion de ceux qui croient que le clergé régulier ne doit pas être chargé du soin des paroisses : *lib. V , c. 20*. Les défenseurs mêmes des réguliers conviennent qu'il y a plusieurs grands abus parmi les moines de différens ordres , lorsqu'on les affranchit de la discipline monastique ; & l'on peut croire par la maniere dont ils les défendent qu'on ne les a pas accusés tout à fait sans raison. Dans les colonies Françoises l'état du clergé régulier est à peu près le même que dans les établissemens Espagnols , & il en est résulté les mêmes conséquences. M. Biet, supérieur des prêtres séculiers à Cayenne , a recherché avec autant de piété que de candeur les causes de cette corruption , qu'il impute principalement à l'exemption dont jouissent les réguliers de la juridiction & des censures de leurs dio-

césains , aux tentations auxquelles ils sont exposés , & à leur commerce avec le monde. Il est singulier que les auteurs qui ont censuré la licence des moines réguliers Espagnols avec la plus grande févérité , concourent tous à défendre la conduite des Jésuites. Formés à une discipline plus parfaite que celle des autres ordres monastiques , ou animés par l'intérêt de conserver l'honneur de la société , qui étoit si cher à chaque membre , les Jésuites , tant du Mexique que du Pérou , ont toujours conservé , une régularité de mœurs irréprochable. Fressier , *p.* 223. Gentil *t.* 1 , *p.* 34. On doit rendre la même justice aux évêques & à la plupart des ecclésiastiques en dignité.

NOTE LXXXVII , *p.* 226.

Solorzano , après avoir parlé de la morale corrompue du clergé régulier , avec cette sage réserve qui convenoit à un laïque Es-

pagnol sur un sujet si délicat, se déclare ouvertement & avec beaucoup de fermeté contre l'usage de confier le soin des paroisses à des moines. Il cite plusieurs auteurs respectables, tant théologiens que politiques, dont le témoignage sert à confirmer son opinion : *de jure ind.* 2, *lib. III*, c. 16. On trouve dans la collection des mémoires de Colbert une preuve frappante de l'alarme occasionnée par le projet du prince d'Esquilache pour exclure les prêtres réguliers des cures paroissiales. Les ordres monastiques firent présenter au roi plusieurs mémoires auxquels on répondit au nom du clergé séculier. On apperçoit que les deux partis ont mis beaucoup d'aigreur & d'animosité dans cette dispute.

NOTE LXXXVIII, p. 234.

On excluait originairement de la prêtrise & des ordres religieux, non-seulement les Indiens, mais encore les *Métis* ou enfans d'un

Espagnol & d'une Indienne. Mais par une nouvelle loi, promulguée le 28 septembre 1588, Philippe II enjoit aux prélats de l'Amérique de conférer les ordres aux Métis, nés d'un mariage légitime, à qui ils trouveront les qualités requises, & de leur permettre de faire leurs vœux dans le couvent où ils auront fait un noviciat convenable. *Recopil. lib. I, tit. 7. l. 7*, Il paroît qu'on a eu quelque égard à cette loi dans la nouvelle Espagne; mais elle n'a eu aucun effet dans le Pérou. Sur des représentations faites à ce sujet à Charles II en 1697, il donna un nouvel édit pour en ordonner l'exécution, & pour manifester sa volonté que tous ses sujets, tant Indiens que Métis & Espagnols jouissent des mêmes privilèges. Il paroît que l'aversion des Espagnols d'Amérique pour la race Indienne s'est opposée à l'exécution de cette ordonnance; car en 1725, Philippe V fut obligé de renouveler l'injonction d'une manière plus pré-

cife. Mais les Espagnols du Pérou ont une haine & un mépris si infurmontables pour les Indiens, que le roi regnant a été obligé de donner une nouvelle force aux anciens édits par une loi publiée le 11 septembre 1774. *Real cedula. Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXXXIX, p. 239.

Ustariz, calculateur exact & circonspect, paroît admettre que la quantité d'argent qui ne paie point de droit peut être évaluée à cette somme. Suivant Herrera il n'y avoit pas plus du tiers de l'argent venant du Potosé qui payât le quint du roi : *Decad. 8, lib. II, c. 15.* Solorzano dit aussi que la quantité d'argent qui circule en fraude est beaucoup plus grande que celle qui est monnoyée légalement après avoir payé le quint. *De ind. jure, vol. II, lib. V, p. 846.*

NOTE XC, p. 246.

Lorsqu'on découvrit les mines

du Potosé en 1545, les filons étoient si près de la surface qu'on en tiroit facilement le minerai, & si riches qu'on l'affinoit sans beaucoup de peine & à peu de frais, principalement par l'action du feu. Cette méthode d'affiner par la simple fusion continua jusqu'à l'année 1574, où l'on découvrit l'usage du mercure pour affiner l'argent aussi-bien que l'or. Comme on exploite ces mines depuis deux siècles sans interruption, les filons se trouvent aujourd'hui à une telle profondeur que les dépenses pour en tirer le minerai sont devenues beaucoup plus considérables. D'ailleurs ce qui est contraire à ce qui arrive dans la plupart des autres mines, la richesse des filons a diminué à mesure qu'on a fouillé plus profondément, & même à un tel point qu'on est étonné de ce que les Espagnols persistent à les exploiter. On a découvert successivement d'autres mines; mais en général la valeur du minerai a diminué con-

fidérablement ; tandis que la dépense de l'extraction a augmentée ; de sorte que la cour d'Espagne a réduit en 1736 le droit du *quint* pour le roi à un *dixieme*.

Tout le vif-argent dont on se sert dans le Pérou est tiré de la fameuse mine de Guanacabelica , découverte en 1563. La couronne s'est réservé la propriété de cette mine , & les personnes qui achetoient ce vif-argent en payoient non seulement la valeur, mais encore un *quint* comme un droit dû au roi. Mais en 1761 on abolit ce droit sur le vif-argent, à cause de l'augmentation de la dépense qu'exige aujourd'hui l'exploitation des mines. Ulloa, *entretenimientos* 12-15, voy. 1, p. 505-523. Les lecteurs qui désireront d'apprendre la manière dont les Espagnols procèdent dans la fouille de leurs mines & l'affinage du minerai , en trouveront une description exacte dans *Acosta*, lib. IV, c. 1-13.

NOTE XCI, p. 247.

En conséquence de l'abolition de ce quint, & de quelques diminutions faites postérieurement sur le prix du vif-argent, opérations que l'augmentation des dépenses pour la fouille des mines avoit rendues nécessaires, le vif-argent qui se vendoit autrefois quatre-vingt pesos le quintal, se donne aujourd'hui par le roi à soixante pesos. Campomanes, *Educ. popul.* 2, p. 132. *Note.* Le droit sur l'or est réduit à un vingtième ou à cinq pour cent.

NOTE XCII, p. 251.

Il y a plusieurs preuves frappantes de l'état florissant où l'industrie étoit en Espagne au commencement du seizième siècle. Il y avoit en Espagne un nombre considérable de villes, qui toutes étoient peuplées fort au-delà de la proportion commune des autres parties de l'Europe : j'en ai expliqué la cause dans l'*histoire de Charles*.

Quint, tom. I, p. 148, de la trad. in-40. Par-tout où les villes sont peuplées, l'espece d'industrie qui leur est particuliere y augmente, & les ouvriers & fabricans y abondent. L'impulsion que le commerce de l'Amérique donne à leur activité peut être clairement prouvée par un seul fait. En 1545, tandis que l'Espagne continuoit à fournir ses colonies, du fond de sa propre industrie, on commanda aux manufactures une si grande quantité de travail qu'on ne crut pas qu'elles pussent l'achever en moins de 6 ans. Campomanes, p. 406. Une demande si considérable doit avoir donné un grand mouvement à l'industrie & avoir fait faire des efforts considérables. Nous apprenons qu'au commencement du regne de Philippe II, Séville seule, où le commerce avec l'Amérique étoit concentré, n'occupoit pas moins de seize mille métiers d'étoffes de soie & de laine & cent trente mille ouvriers occupés à ces manufactures. Campo-

manes II , p. 472. Mais l'influence des causes que je détaillerai plus bas , fut si rapide qu'avant la fin du regne de Philippe III , le nombre des métiers de Séville étoit réduit à quatre cents. Ustariz , c. 7.

(NOTE XCIII, p. 267.

Jamais on n'ouvre aucune balle de marchandises , & jamais on n'examine aucune caisse d'argent : on reçoit les unes & les autres sur la déclaration verbale des personnes à qui ces effets appartiennent , & on ne trouve qu'un seul exemple de fraude pendant un long période que ce commerce s'est fait avec cette noble confiance. Tout l'argent monnoyé, porté du Pérou à Porto-Belo en 1654, se trouva altéré & mêlé d'une cinquieme partie de mauvais métal. Les négocians Espagnols , avec leur intégrité ordinaire , supporterent la perte entière, & indemniferent les étrangers qui les employoient. On découvrit la fraude, & le trésorier des finances

du Pérou , qui en étoit l'auteur , fut brûlé publiquement, *B. Ulloa, Retablif. de manus. &c. B. 2, p. 120.*

NOTE XCIV , p. 273.

On trouve plusieurs preuves remarquables de la rareté de l'argent en Espagne. De toutes les sommes immenses qu'on y a importées de l'Amérique , objet dont nous aurons occasion de parler dans la suite, Moncade assure qu'en 1619 il ne restoit pas en Espagne au-delà de deux cents millions *de pesos* , la moitié en argent monnoyé , le reste en vaisselle & en bijoux : *Res-taur. de Espagna , disc. 3 , c. 1.* Ustariz qui publia son excellent ouvrage en 1724 , prétend qu'il ne restoit pas alors pour cent millions de monnoie, de vaisselle & de bijoux : *Théorie, &c. c. 3.* Campomanes , d'après une remontrance de l'université de Toledé à Philippe III , observe comme une preuve certaine de la rareté de l'argent , que les personnes qui prê-
toient

toient de l'argent, recevoient pour intérêt un tiers de la somme qu'ils avançoient, *Educ. popul.* 1, p. 417.

NOTE XCV, p. 280.

Ce récit de la maniere dont les facteurs de la compagnie de la mer du sud faisoient leur commerce à la foire de Porto-Belo, qui leur fut ouverte par l'Assiento, a été tiré de Don Dion Alcedo y Herrera, président de la cour d'audience de Quito & gouverneur de la province: son témoignage mérite le plus grand crédit, parce qu'il a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte, & qu'il a été souvent employé à découvrir & à constater les fraudes dont il parle. Il est cependant probable que comme sa représentation a été rédigée au commencement de la guerre qui se déclara entre la grande Bretagne & l'Espagne en 1739, elle est peut-être exagérée en quelques points. Le détail qu'il donne des faits est curieux, & se trouve même en

quelque forte confirmé par des auteurs Anglois , qui conviennent qu'il se commettoit beaucoup de fraude dans l'expédition du vaisseau annuel , & que le commerce de contrebande de la Jamaïque & des autres colonies Angloises étoit devenu très-considérable. Mais on peut observer à l'honneur de la nation Angloise, que ces opérations frauduleuses ne doivent pas être regardées comme des faits de la compagnie , mais comme une pratique deshonorante de ses facteurs & de ses agens. La compagnie elle-même souffrit une perte considérable par le commerce de l'Assiento , tandis que plusieurs de ses employés ont fait une fortune immense. *Anderson , Chronol. deduct. II , p. 388.*

NOTE XCVI , p. 290.

Il y a plusieurs faits curieux concernant l'institution, les progrès & l'influence de cette compagnie , qui sont peu connus des lecteurs Anglois. Quoique la pro-

vince de Venezuela ou Carraque occupe une étendue de quatre cents milles le long de la côte & qu'elle soit une des plus fertiles de l'Amérique, elle fut si négligée par les Espagnols, que pendant les vingt années qui précédèrent l'établissement de la compagnie, il ne partit que cinq vaisseaux d'Espagne pour cette province; & depuis 1706 jusqu'à 1722, c'est-à-dire pendant seize ans, il n'arriva pas un seul vaisseau de Carraque en Espagne: *Noticias de Real compaignia de Carracas*, p. 28. Pendant tout ce tems l'Espagne a été obligée d'acheter de l'étranger la grande quantité de cacao qu'elle consommoit. Avant l'établissement de la compagnie, Carraque n'envoyoit en Espagne ni tabac ni cuirs: *id.* p. 117. Mais depuis que la compagnie a commencé ses opérations en 1731, l'importation du cacao en Espagne a considérablement augmenté. Pendant les trente années qui ont suivi 1701, le nombre des fanèques de cacao (de cent dix

liv. chacune) qu'on a importées de Caraque montoient à six cents quarante-trois mille deux cents quinze, tandis qu'il en est entré, pendant les dix-huit années qui ont suivi 1731, huit cents soixante-neuf mille deux cents quarante-sept faneques; & si nous supposons qu'on continue d'en importer dans la même proportion pendant les douze années qui restent pour faire les trente, le nombre ira à un million quatre cents quarante-huit mille sept cents quarante-six faneques; ce qui fait une augmentation de huit cents cinq mille cinq cents trente-une faneques : *id. p. 148.* Pendant les huit années subséquentes à 1756, la compagnie a importé en Espagne quatre vingt-huit mille quatre cents quatre vingt-deux arobes (chacun de vingt-cinq livres) de tabac, & cent soixante dix-sept mille trois cents cinquante quatre cuirs : *id. 161.* Il paroît que depuis la publication des *Noticias de compaña* en 1765, son commerce a fait des progrès.

Pendant les cinq années qui ont suivi 1769, elle a importé cent soixante dix-neuf mille cent cinquante-six fanèques de cacao en Espagne, trente-six mille deux cents huit arobes de tabac, soixante-quinze mille quatre cents quatre vingt-seize cuirs & deux cents vingt-un mille quatre cents trente-deux pesos en especes: *Campomanes II*, p. 162. Ce dernier article est une preuve de l'accroissement des richesses de la colonie. Elle reçoit de l'argent du Mexique en retour du cacao qu'elle fournit à cette province, & cet argent est envoyé en Espagne ou employé à acheter des marchandises d'Europe. Outre cela, on a la preuve la plus évidente que cette province donne le double du cacao qu'elle produisoit en 1731. La quantité des bestiaux y est plus que triplée, & le nombre des habitans a considérablement augmenté. Les revenus de l'évêque, qui ne consistent qu'en dixmes, sont augmentés de huit jusqu'à vingt mille pesos. No-

icias, p. 69. L'augmentation de la quantité de cacao importé en Espagne en a fait baisser le prix de quatre-vingt à quarante pesos la fanegue; *id.* p. 61.

NOTE XCVII, p. 300.

Cet essai qu'a fait l'Espagne d'ouvrir un commerce libre avec quelques-unes de ses colonies a produit des effets si remarquables, que cet objet mérite quelques éclaircissements. Les villes auxquelles on a accordé cette liberté sont pour la province d'Andalousie, Cadix & Séville; pour celle de Valence & de Murcie, Alicante & Carthagene; Barcelone pour la Catalogne & l'Arragon; Santander pour la Castille; la Corogne pour la Galice, & Gyon pour l'Asturie. *Append. II, a la educ. popul.* p. 41. Ce sont-là les ports du principal commerce de leurs districts respectifs, ou ceux qui sont situés le plus commodément pour l'exportation de leurs productions respectives. Les faits

suivans nous donneront une idée des progrès du commerce dans les établissemens qui ont joui de ces nouveaux réglemens. Avant la liberté du commerce, les droits qu'on percevoit à la douane de la Havane alloient à cent quatre mille deux cents huit pesos par an. Pendant les cinq années qui ont précédé 1774, ils montoient année commune à trente-huit mille pesos. A Yucatan les droits ont augmenté de huit mille pesos à quinze mille; à Hispaniola de deux mille cinq cents à cinq mille six cents, à Porto-Rico de mille deux cents à sept mille. En 1774 on évaluoit le total des marchandises importées de Cuba en Espagne à un million cinq cents mille pesos : *Educ. popul. I, p. 450, &c.*

NOTE XCVIII, p. 311.

On en trouve une preuve remarquable dans les deux traités de Don Pedro Rodrigue Campomanes, Fiscal du Conseil Royal & Suprême,

(charge à peu près égale en dignité & en pouvoir à celle de procureur général en Angleterre) & directeur de l'académie royale d'histoire : l'un intitulé *Discurso sobre el fomento de la industria popular* ; l'autre *discurso sobre la educ. popular de los artífanos y su fomento* ; le premier publié en 1774 & le second en 1775. Presque tous les points de quelque importance touchant la police intérieure , les impôts , l'agriculture , les manufactures , le commerce tant domestique qu'étranger , sont discutés dans ces ouvrages : il y a peu d'auteurs , même parmi les nations les plus versées dans le commerce , qui aient poussé si loin leurs recherches , avec une connoissance aussi approfondie de ces différens objets , & avec un plus parfait mépris pour les préjugés nationaux & populaires , ou qui aient uni plus heureusement le calme des recherches philosophiques avec le zèle ardent d'un citoyen animé par l'amour du bien public. Ces deux

ouvrages sont fort estimés des Espagnols, ce qui est une preuve évidente du progrès de leurs lumières, puisqu'ils sont en état de goûter un auteur qui pense avec tant d'élévation & de liberté.

NOTE XCIX, p. 318.

Le Galion employé à ce commerce, au lieu de fix cents tonneaux, auxquels il est limité par la loi, (*Recop. lib. XLV, l. 15*) est ordinairement de douze cents à deux mille tonneaux de port. Le vaisseau d'Acapulco, pris par le Lord Anson, au lieu de cinq cents mille pesos que porte la loi, avoit à bord un million trois cents treize mille huit cents quarante-trois pesos, sans compter l'argent non monnoyé montant à quarante-trois mille six cents onze pesos de plus. *Anson's voyage*, p. 384.

NOTE C, p. 322.

Le prix de la bulle varie suivant le rang des personnes. Celles du

moindre ordre, tels que les domestiques ou les esclaves paient deux réaux de Plata ou environ vingt sols de France ; d'autres Espagnols paient huit réaux, & ceux qui occupent des charges publiques ou qui possèdent des encomiendas, sont taxés à seize réaux : *Solorz de jure ind. v. II, lib. 3, l. 25.* Suivant Chilton, Négociant qui a résidé long-tems dans les établissemens Espagnols, la bulle de la Croisade se vendit plus cher en 1570, puisque le plus bas prix étoit alors de quatre réaux. *Hakluit III, p. 461.* Ce prix paroît avoir varié en différens tems. Le droit levé pour la bulle par la dernière *prédication* se verra par la table suivante qui donnera quelque idée du nombre proportionnel des différentes classes de citoyens dans la nouvelle Espagne & dans le Pérou.

On donna pour la nouvelle Espagne :

Bulles à 10 pesos		
par tête		4
à 2 pesos.	22601	
à 1 peso	164220	
à 2 réaux.	2462500	
	2649325	

Pour le Pérou,

à 16 pesos 4 $\frac{1}{2}$ réaux.	3
à 3 pesos 3 réaux.	14202
à 1 peso 5 $\frac{1}{2}$ réaux.	78822
à 4 réaux.	410325
à 3 réaux.	668601
	1171953

NOTE CI, p.323.

Villa-Segnor, à qui nous devons la connoissance de ce fait, mérite la plus grande confiance sur ce point, parce qu'il étoit receveur général d'un des plus considérables départemens des revenus du roi, & qu'il étoit par conséquent à portée d'être bien informé. Jusqu'à présent on n'a donné en Anglois aucun détail aussi exact des revenus de l'Espagne dans aucune partie de

l'Amérique , & les particularités en pourront paroître intéressantes & curieuses à quelques lecteurs.

De la bulle de la Croisade , publiée tous les deux ans, il provient un revenu an-

	pesos.
nuel de	150000
Du droit sur l'argent.	700000
Du droit sur l'or. . .	60000
De la taxe sur les cartes.	70000
De la taxe sur le <i>pulque</i> , boisson dont les Indiens font usage.	161000
De la taxe sur le papier timbré. . .	41000
De la taxe sur la glace.	15522
De la taxe sur le cuir.	2500
De la taxe sur la poudre à canon. . . .	71550
De la taxe sur le sel.	32000
De la taxe sur le cuivre de Mechocan. .	1000
De la taxe sur l'allun.	6500
De la taxe sur le <i>juego de los Gallos</i> . . .	21100
De la moitié des an-	

pesos.

nates ecclésiastiques.	49000
Du neuvième du roi sur les évêchés, &c.	68800
Du tribut des Indiens.	650000
De l' <i>alcava</i> , ou du droit sur la vente des effets. . . .	721875
De l' <i>almajorifazgo</i> , (douane). . . .	373333
De la monnaie. . . .	357500
Total. .	3552680

Cette somme revient à environ 18,431,122 liv. tournois, & si nous ajoutons ce qui provient de la vente de cinq mille quintaux de vif-argent importé en Espagne des mines d'Almaden, pour le compte du roi, & ce qui revient de l'*Averia* & de quelques autres taxes, dont Villa-Segnor n'a pas parlé, on peut évaluer le tout à près de vingt-trois millions. *Teatr. Mex. vol. I, p. 38*, Suivant Villa-Segnor le produit total des mines du Mexique monte, année com-

mune, à huit millions de pesos en argent & à cinq mille neuf cents douze marcs d'or: *ib. p. 44.* On a parlé dans le cours de cette histoire de plusieurs branches du revenu; quelques-unes de celles dont on n'a pas eu occasion de faire mention, demandent un détail particulier. Le droit des *dîmes* dans le nouveau monde a été accordé à la couronne d'Espagne par une bulle d'Alexandre VI. Charles - Quint en régla la répartition de la manière suivante. Un quart est accordé à l'évêque du diocèse, un autre quart au doyen & au chapitre & aux autres officiers de la cathédrale. La moitié qui reste est divisée en neuf parties égales, dont deux, sous la dénomination de *Los dos Novenos reales*, sont payées à la couronne & font une branche du revenu du roi. Les sept autres parties sont destinées au maintien du clergé de la paroisse, à la construction & à l'entretien des églises & autres usages pieux: *Recopil. lib. I, tit.*

16, *ley 23, &c. Avendano Thesaur. indic. vol. I, p. 148.*

L'*alcavala* est un droit levé en forme d'accise sur la vente des effets. En Espagne il monte à dix pour cent & en Amérique à quatre pour cent. Solorzano, *Polit. Indiana, lib. VI, c. 8. Avendano, vol. I, p. 186.*

L'*almajorifazgo*, ou le droit qu'on paie en Amérique des marchandises importées & exportées, peut monter, année commune, à quinze pour cent. *Recopil. lib. VIII, tit. tit. XVI, Ley 1. Avendano, vol. I, p. 188.*

L'*averia*, ou la taxe payée pour le convoi des vaisseaux qui arrivent & qui partent de l'Amérique, fut imposée pour la première fois lorsque François Drake remplit le nouveau monde de terreur par son expédition dans la mer du sud. Elle monte à deux pour cent sur la valeur des marchandises, Avendano, *vol. I, p. 189. Recopil. lib. XI, tit. 9, Ley, 34, 44.*

Je n'ai pu me procurer un détail exact des différentes branches des revenus dans le Pérou, postérieur à 1614. Suivant un manuscrit curieux concernant l'état de cette vice-royauté dans tous ses départemens, présenté au marquis de Montes Claros , par Franc. Lopez Caravantes , receveur général du tribunal de Lima , il paroît que le revenu public, autant que je puis estimer la valeur de l'argent dont Caravantes s'est servi pour arrêter ses comptes, montoient

à ducats 2372768

Dépenses du gouvernement. 1242992

Revenu net. 1129776

Le total en livres tournois. 13124317

Dépenses du gouvernement. 6875280

Revenu net. 6249037

Mais il paroît qu'on a omis plu-

fiours articles dans ce compte , tel que le droit sur le papier timbré , sur les cuirs , sur les annates , &c. de forte qu'on peut regarder le revenu du Pérou comme égal à celui du Mexique.

En faisant le calcul des dépenses du gouvernement de la nouvelle Espagne , je puis prendre pour modèle celui du Pérou , où la charge annuelle de l'administration excède la moitié du revenu : il n'y a pas lieu de croire qu'elle soit moins considérable dans la nouvelle Espagne.

Je me suis procuré un état du revenu total que l'Espagne tire de l'Amérique & des isles Philippines, qui est de plus fraîche date qu'aucun des autres états , comme le lecteur le verra par les deux derniers articles.

<i>Alcavalas</i> (Accise) & <i>aduanas</i>	
(Droits de douane)	pesos fort
&c.	2500000
Droit sur l'or &	

l'argent.	3000000
Bulle de la Croisade.	1000000
Tribut des Indiens.	2000000
La vente du vif-ar- gent.	300000
Papier exporté pour compte du roi & vendu dans les magasins royaux.	300000
Papier timbré, tabac & autres petits droits.	1000000
Droit de monnoiage à raison d'un réal d'argent pour cha- que marc.	300000
Du commerce d'A- capulco , & du cabotage de pro- vince en provin- ce.	500000
La traite des Negres.	200000
Du commerce du <i>mathé</i> ou herbe du Paraguai, dont les Jésuites avoient autrefois le mono-	

ET ÉCLAIRCISSEMENTS. 427

pole.	500000
Des autres revenus appartenant autre- fois à cette so- ciété.	400000
Total.	<u>12000000</u>
Total en livres. tournois.	60750000
Déduction faite de la moitié pour les dépenses de l'ad- ministration , il reste en revenu li- bre & net.	30375000

NOTE CII, p. 324.

Un auteur qui a long-tems suivi les spéculations du commerce , a calculé que les seules mines de la nouvelle Espagne rapportent tous les ans au roi pour son quint environ quarante-cinq millions de livres tournois : *Harris , collect. of roy. vol. II , p. 164.* Suivant ce calcul , le produit total des mines doit être d'environ deux cents vingt-

cinq millions tournois, somme si exorbitante, & si peu conforme aux différens détails qu'on a de l'importation annuelle de l'Amérique, que les rapports sur lesquels ce calcul est fondé sont évidemment erronnés. Suivant Campomanes on peut compter le produit total des mines de l'Amérique à trente millions de pesos, qui a quatre shillings & demi feroient 7425000 livres sterlings, dont le quint du roi, s'il étoit exactement payé, feroit 1485000 livres sterlings. Mais il faut déduire de cette somme les dépenses de l'administration qui sont très-considérables, comme il le paroît par la note précédente. *Educ. popular, vol. II, p. 131 note.*

NOTE CIII, p. 325.

Suivant Ulloa toutes les marchandises étrangères exportées d'Espagne en Amérique paient différentes especes de droit montant ensemble à plus de vingt-cinq pour cent. Comme la plus grande partie

des marchandises dont l'Espagne fournit ses colonies viennent de l'étranger , ces droits sur un commerce si étendu doivent produire un revenu considérable. *Re-tabliss. des manufact. & du commerce d'Espagne*, p. 150. Il estime la valeur des marchandises exportées annuellement d'Espagne en Amérique , à huit , dix ou douze millions de piaftres. *Id.* p. 97.

NOTE CIV, p. 328.

Si l'on en croit Gage , le marquis de Serralvo gaignoit tous les ans un million de ducats, par le monopole du sel & par la part considérable qu'il prenoit dans le commerce de Manille & de l'Espagne. Il fit passer dans une seule année un million de ducats en Espagne , afin d'obtenir du comte Olivarès & de ses créatures une prolongation dans son gouvernement : p. 61.

Il obtint sa demande & continua

d'occuper cette place depuis 1624
jusqu'en 1635 , ce qui fait le dou-
ble du tems ordinaire.

Fin des Notes du quatrieme volume.



EXTRAIT SUCCINT

De la Lettre de Cortès à l'Empereur, dont il est parlé dans la Préface.

*Cette Lettre est datée du 6 juillet 1519.
Cortès dans sa seconde Lettre dit
qu'elle fut expédiée le 16 juillet.*

LE grand objet des auteurs de cette lettre étoit de justifier leur conduite en établissant une colonie indépendante de la juridiction de Velasquès. Dans cette vue ils cherchent à diminuer le mérite que ce gouverneur pouvoit avoir eu en équipant les deux premiers armemens sous Cordoval & Grijalva, & ils prétendent que ces armemens avoient été faits, non par Velasquès, mais par les aventuriers engagés dans cette expédition. Ils tâchent aussi de déprécier les services de Cordova & de Grijalva, pour

faire valoir davantage l'importance de leurs propres exploits.

Ils prétendent que le seul objet de Velasquès avoit été de commercer ou de faire des échanges avec les naturels du pays, & non de conquérir la nouvelle Espagne ou d'y établir une colonie. C'est ce que B. Diaz Del Castillo répète souvent : *c.* 19, 41, 42, &c. Mais il paroît qu'il eût été inutile de faire des armemens si considérables si Velasquès n'avoit pas eu pour but cette conquête & cet établissement.

Ils disent que Cortès fournit la plus grande partie des fonds nécessaires pour cet armement ; mais cela ne s'accorde pas avec la médiocrité de sa fortune, suivant Gomera, *Cron. c.* 7, & B. Diaz, *c.* 20, ni avec ce que j'ai dit, *note 3 du Tome III.*

Ils observent, que quoiqu'un grand nombre d'Espagnols eussent été blessés en différentes rencontres avec les habitans de Tabasco, il n'en mourut pas un seul, & que
tous

se rétablirent en fort peu de tems ; ce qui paroît confirmer ce que j'ai observé, *vol. III, p. 77*, concernant l'imperfection des armes offensives des Américains.

Ils donnent une idée des mœurs & coutumes des Mexicains. Ce récit est fort court, & comme ils n'avoient résidé que peu de tems dans le pays, sans avoir une grande communication avec les naturels, il est aussi défectueux qu'inexact. Ils décrivent avec beaucoup de soin & avec un sentiment d'horreur des sacrifices humains offerts par les Mexicains à leurs Dieux, & assurent que quelques-uns d'entr'eux ont été témoins oculaires de cette barbare cérémonie.

Ils ont joint à leur lettre un catalogue & une description des présens envoyés à l'Empereur. Celui que Gomera a publié, *Cron. c. 19*, paroît copié sur celui-ci, & P. Martyr en décrit plusieurs articles dans son traité, *de insulis nuper inventis*, p. 354, &c.

CATALOGUE
DES LIVRES ET MANUSCRITS
ESPAGNOLS,

*Que M. ROBERSON cite dans cette
Histoire.*

A

ACARETE de Biscay , Relation
des voyages dans la riviere de la Plata,
& de la par terre au Pérou. Exstat.
Recueil de Thevenot , Part. IV.

—— A Voyage up the River de la
Plata , and thence by Land to Peru ,
8o. London , 1698.

Acosta (Joseph de) Histoire Naturelle
& Morale des Indes , tant Orientales
qu'Occidentales , 8vo. Paris , 1600.

—— Novi Orbis Historia Naturalis &
Moralis. Exst. in Collect. Theod. de
Bry , Pars IX.

—— De Natura Novi Orbis , Libri
duo , & de procurandâ Indorum sa-
lute , Libri sex , Salmant. 8vo. 1589.

—— (Christov.) Tratado de las Dro-
gas y Medecinas de las Indias Occi-
dentales , con sus Plantas Dibuxadas

Catalogue des Livres & Manus. Es. 435

al vivo , 4to. Burgos , 1578.

Acugna (P. Christop.) Relation de la riviere des Amazones , 12mo. Tom. ii. Paris , 1682.

— A Relation of the great River of the Amazons in South America , 8vo. Lond. 1698.

Alarchon (Fern.) Navigazione a Scoprire il Regno di sette Città. Ramusio III , 363.

Albuquerque Coello (Duartè de) Memorial de Artes de la Guerra del Brasil , 4to. Mad. 1634

Alcafarado (Franc.) An Historical Relation of the Discovery of the Isle of Madera , 4to. Lond. 1675.

Alcedo y Herrera (D. Dionysio de) Aviso Historico-Politico-Geografico , con las Noticias mas particulares , del Peru , Tierra Firme , Chili , y nuevo Reyno de Granada , 4to. Mad. 1740.

— Compendio Historico de la Provincia y Puerto de Guayaquil , 4to. Mad. 1741.

Aldama y Guevara (D. Jos. Augustin de) Arte de la Lengua Mexicana , 12mo. Mexico , 1754.

Alvarado (Pedro de) Dos Relaciones a Hern. Cortès Referiendole sus Expediciones y Conquistas en varias Provincias de N. España. Exst. Barcia Historiad. Primit. tom. i.

— Lettere due , &c. Exst. Ramus III , 296.

Aranzeles Reales de los Ministros de la Real Audiencia de N. España, fol. Mexico, 1727.

Argensola [Bartolome Leonardo de] Conquista de las Islas Malucas, fol. Mad. 1609.

— Anales de Aragon, fol. Saragos, 1630.

Arriago [P. Pabla Jos. de] Extirpacion de la Idolatria del Peru, 4to. Lima, 1621.

Avendagno [Didac.] Thesaurus Indicus seu generalis Instructor pro Regimine Conscientiæ, in is isquæ ad Indias spectant, fol. 2 vol. Antwerp, 1660.

B

Barcia [D. And. Gonzal.] Historiadores Primitivos de las Indias Occidentales, fol. 3 vol. Mad. 1749.

Barco Centinera [D. Martin di] Argentina y Conquista del Rio de la Plata Poema. Exsi. Barcia Historiad. Primit. III.

Barros [Joao de] Decadas de Asia, fol. 4 vol. Lisboa, 1628.

Bellesteros [D. Thomas de] Ordenanzas del Peru, fol. 2 vol. Lima, 1685.

Benzo [Hieron.] Novi Orbis Historiæ. De Bry America, Part. IV, V, VI.

Betancurt y Figueroa [Don Luis] Decreto de las Iglesias Metro Politanas

E. Manuscrits Espagnols, &c. 437

de las Indias ; 4to. Mad. 1637.

Blanco [F. Matias Ruiz] Conversion de
Piritu de Indios Cumanagotos y otros,
12mo. Mad. 1690.

Boturini Benaduci [Lorenzo] Idea de
una nueva Historia general de la Ame-
rica Septentrional , fundada sobre ma-
terial copiosa de Figuras , Symbolas
Caracteres , Cantares y Manuscritos
de Autores Indios , 4to. Mad. 1746.

Botello de Moraes y Vasconcellos [D.
Francisco de] El Nuevo Mundo Poema
Heroyco , 4to. Barcelona , 1701.

Botero Benes [Juan] Description de
Todas las Provincias , Reynos , y
Ciudades del Mundo , 4to. Girona ,
1748.

Brietius [Phil.] Paralela Geographiae
Veteris & Novæ , 4to. Paris , 1648.

C

Cabeza de Baca [Alvar Nugnez] Relacion
de los Naufragios. Exst. Barcia Hist.
Prim. Tom. i.

— Examen Apologetico de la Historica
Narration de los Naufragios. Exst.
ibid.

— Commentarios de lo sucedido duan-
te su gobierno del Rio de la Plata.
Exst. ibid.

Cabo de Vacca Relatione de. Exst. Ra-
musio III, 310.

- Cabota [Sebast.] Navigazione de. Exft.
Ramus. II, 211.
- Calancha [F. Anton. de la] Cronica
moralizada del Order de San Augustin
en el Peru , fol. Barcelona , 1638.
- California- Diario Historico de los Viages
de Mar y Tierra hechos en 1768 , al
Norte de California di orden de Mar-
ques de Croix Vi-rey de Nueva Es-
pagna , MS.
- Calle [Juan Diaz de la] Memorial In-
formatorio de lo que a su Magestad
Provien de la Nueva Espagna y Peru ,
4to. 1645.
- Caracas-Refal-Cedula de Fundacion de
la real Compagnia Guipuscoana de
Caracas , 12mo. Mad. 1765.
- Caravantes [Fr. Lopez de] Relacion de
las Provincias que tiene el Gobierno
del Peru , los Officios que en el se
Provien , y la Hacienda que alli tiene
su Magestad , lo que se Gasta de ella
y le queda Libre , &c, &c. Dedicado
al Marques de Santos Claros , Agno ,
de 1611. MS.
- Cardenas y Cano [Gabr.] Ensayo Cro-
nologico para la Historia general de la
Florida , fol. Mad. 1733.
- Caro de Torres [Franc.] Historia de las
Ordenes Militares de Santiago , Cala-
trava y Alcantara , fol. Mad. 1629.
- Carranzana [D. Gonçales] A Geo-
graphical Description of the Coasts ,

& Manuscripts Espagnols, &c. 439

&c. of the Spanish West-Indies, 8vo.
Lond. 1740.

Casas [Bart. de las] Brevissima Relacion
de la Destruccion de las Indias, 4to.
1552.

— Narratio Iconibus Illustrata per
Theod. de Bry. 4to. Oppent. 1614.

— Bart. [de las] An Account of the first
Voyages and Discoveries of the Spaniards in America, 8vo. Lond. 1693.

Cassani [P. Joseph] Historia de la Provincia de Compagnia de Jesus del Nuevo Reyno de Grenada, fol. Mad.
1741.

Castanheda [Fern. Lop. de] Historia do Descobrimiento & Conquista de India pelos Portugueses, fol. 2 vol. Lisboa,
1552.

Castellanos [Juan de] Primera Parte de las Elegias de Varones Ilustres de Indias, 4to. Mad. 1589.

Castillo [Bernal Diaz del] Historia Verdadera de la Conquista de Nueva Espagna, fol. Mad. 1632.

Cavallero [D. Jos. Garcia] Brieve Coatejo y Valance de las pesas y Medidas di varias Naciones, reducidas a las que Corren en Castilla, 4to. Mad.
1731.

Cieça de Leon [Pedro de] Chronica del Peru, fol. Sevill. 1553.

Cisneros [Diego] Sitio, Naturaleza y Propiedades de la Ciudad de Mexico,

4to. Mexico. 1618.

Cogullado [P. Fr. Diego Lopez] Historia de Yucatan, fol. Mad. 1688.

Collecao dos Brives Pontificos e Leyes Regias quæ forao Expedidos y Publicadas desde o Anno 1741, sobre a la Liberdade das PESSOAS bene e Commercio dos Indos de Bresil.

Coleccion General de las Providencias hasta aqui tomadas per el Gobierno sobre el Estragnimento, y Occupacion de Temporalidades de los Regulares de la Compagnia, de Espagna, Indias, &c. Partes IV, 4to. Mad. 1767.

Colon [D. Fernando] La Historia del Almirante, D. Christoval Colon. Exst. Barcia. Hist. Prim. I. r.

Columbus [Christ] Nāvigatio quā multas Regiones hactenus incognitas invenit. Exst. Nov. Orb. Grynæ, p. 90.

— [Ferd.] Life and Actions of his Father Admiral Christoph. Columbus. Exst. Churchill's Voyages II. 479.

Concilios Provinciales. Primero y Segundo celebrados en la muy Noble y muy leal Ciudad de Mexico en los Agnos de 1555 & 1565, fol. Mexico, 1769.

Concilium Mexicanum. Provinciale tertium celebratum Mexici, Anno 1585, fol. Mexici. 1770.

Corita [Dr. Alonzo] Breve y sumaria Relacion de los Segnorcs., manera y

Diferencia de ellos , que havia en la Nueva Espagna, y otras Provincias sus Comarcanas , y de sus Leyes , Usos y Costumbres , y de la Forma que tenian en Tributas sus Vasallos en Tiempo de su Gentilidad , &c. MS. 4to. pp. 307.

Coronada [Fr. Vaf. de] Sommario di due sue Lettere del Viaggio fatto del Fra. Marco da Nizza al sette Citta de Cevola. Exst. Ramusio III. 354.

— Relation del Viaggio alle sette Citta. Ramusio III. 359.

Cortès [Hern.] Quattro Cartas dirigidas al Emperador Carlos V, en que ha Relacion de sus Conquistas en la Nueva Espagna. Exst. Barcia-Hist. Prim. tom. i.

Cortesi [Ferd.] De insulis nuper inventis Narrationes ad Carolum V, fol. 1532.

Cortese [Fern.] Relationi , &c. Exst. Ramusio III. 225.

Cubero [D. Pedro] Peregrinacion del Mayor Parte del Mundo , Zaragoss. 4to. 1688.

D

Davila Padilla [F. Aug.] Historia de la Fundacion y Discurso de Provincia de St. Jago de Mexico , fol. Brufs. 1625.

— [Gil. Conzalez] Teatro Ecclesiastico de la Primitiva Iglesia de las Indias

Occidentales , fol. 2 vol. 1649.

Documentos tocantes a la Persecucion,
que los Regulares de la Compania sus-
citaron contra Don B. de Cardenas,
Obispo de Paraguay . 4to. Mad. 1768.

E

Echavari [D. Bernardo Ibagnez de]
El Reyno Jesuitico del Paraguay.
Exst. tom. iv. Colleccion de Docu-
mentos , 4to. Mad. 1770.

Echave y Assu [D. Francisco de] La
Estrella de Lima convertida en Sol
sobre sus tres Coronas, fol. Amberes ,
1688.

Eguiera el Egueren [D. Jo. Jos.] Biblio-
theca Mexicana, sive Eruditorum His-
toria Virorum in America Boreali na-
torum , &c. tom. Prim. fol. Mex.
1755. N. B. *Il n'a été traduit qu'un vo-
lume de cet ouvrage.*

Ercilla y Zuniga [D. Alonzo de] La
Araucana Poema Eroico fol. Mad.
1733.

Escalona [D. Gaspar de] Gazophyla-
cium Regium Peru-Vicum , fol. Mad.
1775.

F

Faria y Sousa [Manuel de] Historia del
Reyno de Portugal, fol. Amber. 1730.
— History of Portugal from the first

Ages to the Revolution under John IV, 8vo. Lond. 1698.

Fernandez [Diego] Historia del Peru, fol. Sevil. 1571.

— [P. Juan Patr.] Relacion Historial de las Misiones de los Indios que Claman Chiquitos, 4to. Mad. 1726.

Feyjoo [Benit. Geron] Espagnoles Americano--Discurso VI. del tom. iv. del Teatro Critico. Mad. 1769.

— Solucion del gran Problema Historica, sobre la Poblacion de la America. Discurso XV. del tom. v. del Teatro Critico.

— [D. Miguel] Relacion Descriptiva de la ciudad y Provincia de Truxillo del Peru, fol. Mad. 1763.

Freyre [Ant.] Piratas de la America, 4to.

Frasco [D. Petro] De Regio Patronatu Indiarum, fol. 2 vol. Matriti, 1775.

G

Galvo [Antonio] Tratado dos Descobrimientos antigos y modernos, fol. Lisboa, 1731.

Galvano [Ant.] The Discoveries of the World from the first Original unto the Year 1555. Osborne's Collect. II. 354.

Garcia [Gregorio] Historia Ecclesiastica y Seglar de la India Oriental y Occi-

- dental, y Predicacion de la Santa Evangelia en ella, 12mo. Baeca, 1626.
- [Fr. Gregorio] Origen de los Indios del Nuevo Mundo. fol. Mad. 1729.
- Godoy [Diego de] Relacion al H. Cortès, que trata del Descubrimiento de diversas Ciudades, y Provincias y Guerras que tuio con los Indios. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. i.
- Lettera a Cortese, &c. Exst. Ramusio III. 300.
- Gomara [Fr. Lopez de] La Historia general de las Indias, 12mo. Anv. 1554.
- Historia general de las Indias. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. ii.
- Chronica de la Nueva España Conquista de Mexico. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. ii.
- Gumilla [P. Jos.] Histoire Naturelle, Civile & Geographique de l'Orenoque. Traduite par M. Eidous, 12mo. tom. iii. Avign. 1758.
- Gusman [Nugno de] Relacion scritta in Omitlan Provincia de Mechuacan della maggior Spagna nell 1530. Exst. Ramusio III. 331.

H

- Henis [P. Thadeus] Ephemerides bellæ Guarani, ab Anno 1754. Exst. Col-

lécion general de Docum. tom. iv.

Hernandes [Fran.] Plantarum, Animalium & Mineralium Mexicanorum Historia, fol. Rom. 1651.

Herrera [Anton. de] Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra-Firma del Mar Oceano, fol. 4 vol. Mad. 1601.

— Historia General, &c. &c. 4 vol. Mad. 1730.

— General History, &c. Translated by Stephens, 8vo. 6 vol. Lond. 1740.

— Descriptio India Occidentalis, fol. Amst. 1622.

L

Leon [Fr. Ruiz. de] Hernandia Poema Heroico de Conquista de Mexico, 4to. Mad. 1755.

— [Ant. de] Epitome de la Bibliotheca Oriental y Occidental, Nautica y Geografica, fol. Mad. 1737.

Lima, A true Account of the Earthquake which appened there 28th October 1746: Translated from the Spanish, 8vo. Lon^d. 1748.

Lima Gozosa, Description de las festibas Demonstraciones, con que esta ciudad Celebro la real Proclamacion de el Nombre Augusto del Catolico Monarcho D. Carlos III. Lima, 4to. 1760.

Llano Zápata [D. Jos. Euseb.] Preli-

minar al Tomo I. de las Memorias Historico-Phyficas, Critico-Apologeticas de la America Meridional, 8vo. Cadiz. 1759.

Lopez [Thom.] Atlas Geographico de la America Septentrional y Meridional, 12mo. Par. 1758.

Lorenzana [D. Fr. Ant.] Historia de Nueva España, escrita por su Esclarecido Conquistador Hernan Cortes, Aumentada con otros Documentos y Notas, fol. Mex. 1770.

Lozano [P. Pedro] Description Chorographica del Terretorios, Arboles, Animales, del Gran Checo, y de los ritos y Costumbres, de las innumerables Naciones que la habitan, 4to. Cordov. 1733.

— Historia de la Compagnia de Jesus en la Provincia del Paraguay, fol. 2. vol. Mad. 1753.

M

Madriga [Pedro de] Description du Gouvernement du Perou. Exst. Voyages qui ont servi à l'établissement de la comp. des Indes, tom. ix. 105.

Mariana [P. Juan de] Discurso de las Enfermedades de la Compagnia de Jesus, 4to. Mad. 1768.

Martinez de la Puente [D. Jos.] Compendio de las Historias de los Des-

oubrimientos , Conquistas y Guerras de la India Oriental, y sus Islas, desde los Tiempos del Infante Don Enrique de Portugal su inventor , 4to. Mad. 1681.

Martyr ab Angleria [Petr.] De rebus Oceanicis & Novo Orbe Decades tres, 12mo. Colon. 1574.

— De Insulis nuper inventis, & de moribus Incolarum. Ibid. p. 329.

— Opus Epistolarum, fol. Amst. 1670.

— Il Sommario cavato della sua Historia del Nuevo Mundo. Ramusio III. i.

Mechuacan-Relacion de las Ceremonias, Ritos y Poblacion de los Indios de Mechuacan-hecha al I. S. D. Ant. de Mendoza Virrey de Nueva Espagna , fol. MS.

Melendez [Fr. Juan.] Thesoros Verdaderos de las Indias Historia de la Provincia de S. Juan Baptista del Peru , del Orden de predicadores, fol. 3 vol. Rom. 1681.

Mendoza [D. Ant. de] Lettera al Imperatore del Discoprimento della Terra Firma della N. Spagna verso Tramontano. Exst. Ramusio III. 355.

— [Juan Gonz. de] Historia del gran Reyno de China con un Itinerario del Nuevo Mundo, 8vo. Rom. 1585.

Monardes [El Dottor] Primera y Segunda y Tercera Parte de la Historia Medicinal, de las Cosas que se traen

de nueſtras Indias Occidentales , que
ſirven en Medecina , 4to. Sevilla
1574.

Moncada [Sancho de] Reſtauracion Po-
litica de Eſpagna y deſeos Publicos ,
4to. Mad. 1746.

N

Nizza [F. Marco] Relatione del Viaggio
fatta per Terra al Cevole , Re- no di
cette Citta. Exſt. Ramuſ. III. 356.

Nodal--Relacion del Viage que hicieron
los Capitanes Barth. y Gornz. de No-
dal al deſcubrimiento del Eſtrecho que
hoy es nombrado de Maire , y reco-
nocimiento del de Magellanes , 4to.
Mad.

Nueva Eſpagna--Hiſtoria de los Indios
de Nueva Eſpagna dividida en tres
Partes. En la primera trata de los Ritos,
Sacrificios y Idolatrias del Tiempo de
ſu Gentilidad. En la ſegunda de ſu ma-
ravilloſa Converſion a la Fè , y modo
de celebrar las Fieſtas de Nueſtra
Santa Igleſia. En la tercera del Genio
y Carácter de aquella Gente ; y Fi-
guras con que notaban ſus Aconteci-
mientos , con otras particularidades ;
y Noticias de las principales Ciudades
en aquel Reyno. Eſcrita en el Año
1541 por uno de los doce Religioſos
Franciſcos que primero Paſſaron a en-

tender en su Conversion., MS. fol. pp. 618.

O

Ogna [Pedro de] Arauco Domado.
Poema, 12mo. Mad. 1605.

Ordenanzas del Consejo real de las Indias, fol. Mad. 1681.

Ortega [D. Casimiro de] Resumen Historico del primer Viage hecho al rededor del Mundo, 4to. Mad. 1769.

Ossorio [Jerome] History of the Portuguese, during the Reign of Emanuel, 8vo. 2 vol. Lond. 1752.

Ossorius [Hieron.] De rebus Emmanuelis Lusitaniæ Regis, 8vo. Col. Agr. 1572.

Ovalle [Alonso] Historica Relacion del Reyno de Chili, fol. Rom. 1646.

— An Historical Relation of the Kingdom of Chili. Exst. Churchill Collect. III. 1.

Oviedo y Bagnos [D. Jos.] Historia la Conquista y Poblacion de Venezuela, fol. Mad. 1723.

Oviedo [Alonso] Sommaria, &c. Exst. Ramusio III. 44.

Oviedo [Gonz. Fern. de] Relacion Sommaria de la Historia Natural de las Indias. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. i.

Oviedo Historia Generale & Naturale Dell Indie Occidentale. Exst. Ramusio, III. 74.

- Relatione della Navigazione per la Grandissima Fiume Maragnon. Exst. Ramus. III. 415.

P

- Palafox y Mendoza** [D. Juan] Virtudes del Indios o Naturaliza y Costumbres de los Indios de N. Espagna , 4to.
- Vie de Venerable Dom. Jean Palafox Evêque de l'Angelopolis , 12mo. Cologne , 1772.
- Pegna** [Juan Nugnez de la] Conquista y Antigüedades de las Islas de Gran Canaria , 4to. Mad. 1676.
- Pegna Montenegro** [D. Alonzo de la] Itinerario para Parochos de Indios en que tratan las materias mas particulares , tocantes a ellos para su buen administration , 4to. Amberes , 1754.
- Peralta Barnuevo** [D. Pedro de) Lima fundada o Conquista del Peru Poema Eroyco , 4to. Lima , 1732.
- Peralta Calderon** [D. Mathias de] El Apostol de las Indias y nuevas gentes San Francisco Xavier de la Compagnia de Jesus Epitome de sus Apostolicos hechos , 4to. Pamp. 1665.
- Pereira de Berrido** [Bernard.] Annales Historicos do estado do Maranchao , fol. Lisboa , 1749.
- Peru-Relatione** d'un Capitano Spagnuolo del Descoprimento y Conquista del

Peru. Exst. Ramus. III. 371.

Peru-Relatione d'un Secretario de Franc.

Pizarro della Conquista del Peru.

Exst. Ramusio III. 392.

— Relacion del Peru, MS.

Pesquisa de los Oydores de Panama contra D. Jayme Mugnos &c. por haverlo Commerciado illicitamente en tiempo de Guerra, fol. 1755.

Philipinas-- Carta que escribe un Religioso antiguo de Philipinas, a un Amigo fuyo en Espagna, que le pregunta el Naturel y Genio de los Indios Naturales de Estas Islas. MS. 4to.

Piedrahita [Luc. Fern.] Historia general de las Conquistas del Nuevo Reyno de Granada. fol. Ambres.

Pinelo [Ant. de Leon] Epitome de la Bibliotheca Oriental y Occidental en que se contienen los Escritores, de las Indias Orientales y Occidentales. fol. 2 vol. Mad. 1737.

Pinzonius socius Admirantis Columbi-- Navigatio & res per eum repertæ. Exst. nov. Orb. Grynæi, p. 119.

Pizarro y Orellana. [D. Fern.] Varones illustres del N. Mundo, fol. Mad. 1639.

Puente [D. Jos. Martinez de la] Compendio de las Historias de los Descubrimientos de la India Oriental y sus Islas, 4to. Mad. 1681.

Q

Quir [Ferd. de] *Terra Australis Incognita*, or a New Southern Discovery, containing a fifth Part of the World lately found out, 4to. Lond. 1617.

R

Real Compagnia Guipuzcoana de Caracas, Noticias historiales practicas, de los Successos y Adelantamientos de esta Compagnia desde su Fundacion en 1728 hasta 1764, 4to. 1765.

Recopilacion de Leyes de los Reynos de las Indias, fol. 4 vol. Mad. 1756.

Relatione d'un Gentilhuomo del Sig. Fern. Cortese della gran Città Temistatan, Mexico, & delle altre cose della Nova Spagna. Exst. Ramus. III. 304.

Remesal [Fr. Ant.] *Historia general de las Indias Occidentales y particular de la Governacion de Chiapa y Guatimala*, fol. Mad. 1620.

Ribadeneyra [D. Diego Portichuelo de] *Relacion del Viage desde que salio de Lima, hasta que llegó a España*, 4to. Mad. 1657.

Ribadeneyra y Barrientos [D. Ant. Joach.] *Manuel Compendio de el Regio Patronato Indiano*, fol. Mad. 1755.

Ribas [Andr. Perez de] Historia de los Triunphos de Nuestra Sta Fe, entre Gentes las mas Barbaras, en las misiones de Nueva Espagna, fol. Mad. 1645.

Riol [D. Santiago] Representacion a Philippe V. sobre el estado actual de los Papeles uniuersales de la Monarchia, MS.

Rocha Pitta [Sebastiano de] Historia da America Portouguesa des de o Anno de 1500 de su Descobrimiento ate o de 1724, fol. Lisboa 1730.

Rodriguez [Manuel] Explicacion de la Bulla de la Santa Cruzada, 4to. Alcala, 1589.

— [P. Man.] El Maragnon y Amazonas, Historia de los Descubrimientos, Entradas y Reducion de Naciones, fol. Mad. 1684.

Roman [Hieron.] Republicas del Mundo, fol 3 vol. Mad. 1595.

Rosende [P. Ant. Gonz. de] Vida del Juan de Palafox Arzobispo de Mexico, fol. Mad. 1671.

Ruiz [P. Ant] Conquista Espiritual hecha por los Religios de la Compagnia de Jesus, en las Provincias de la Paraguay Uruguay, Parana y Tape, 4to. Mad. 1639.

S

Salazar de Mendoza [D. Pedro] Monar-

- quia de España , tom. i , ii , iii , fol. Mad. 1770.
- Salazar y Olarte [D. Ignacio] Historia de la Conquista de Mexico- Segunda parte--*sans lieu & sans date*,
- Salazar y Zevallos [D. Alonz. Ed. de] Constituciones y Ordenanzas antiguas Agnadas y Modernas de la Real Universidad y estudio general de San Marcos de la Ciudad de los Reyes del Peru , fol. En la Ciudad de los Reyes, 1735.
- Sanchez [Ant. Ribero] Dissertation sur l'Origine de la Maladie Venerienne , dans laquelle on prouve qu'elle n'a point été portée de l'Amérique, 12mo. Paris , 1765.
- Sarmiento de Gamboa [Pedro de] Viage al Estrecho de Magellanes , 4to. Mad. 1768.
- Santa Cruz [El Marques] Comercio Suelto y en Companias General, 12mo. Mad. 1732.
- Schemidel [Hulderico] Historia Descubrimiento del Rio de la Plata y Paraguay. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. iii.
- Sebara da Sylva [Jos. de] Recueil Chronologique & Analytique de tout ce qu'a fait en Portugal la Societé dite de Jesus , depuis son entrée dans ce Royaume en 1540 jusqu'a son Expulsion en 1759 , 12mo. 3 vol. Lisb. 1769.

Sepulveda [Genesius] Dialogus de
justis belli causis præsertim in Indos
Novi, Orbis MS.

Seyxas y Lönro [D. Fr.] Theatro Na-
val Hydrographico, 4to. 1648.

— Descripcion Geographica y Derro-
tero de la Region Austral Magella-
nica, 4to. Mad. 1690.

Simon [Pedro] Noticias Historiales de
las Conquistas de Tierra-Firme en las
Indias Occidentales, fol. Cuenca,
1627.

Solis [D. Ant. de] Historia de las Con-
quistas de Mexico, fol. Mad. 1684.

— History of the Conquest of Mexico.

— Translated by Towfend, fol. 1724.

Solorzano Pereirra [Joan.] Politica In-
diana.

— De Indiarum jure sive de justâ In-
diarum Occidentalium Gubernatione,
fol. 2 vol. Lugd. 1672.

— De Indiarum Jure, fol. Matriti,
2 vol. fol. 1629.

Suarez de Figueroa [Christov.] Hechos
de D. Garcia Hurtado de Mendoza,
4to. Mad. 1613.

T

Tarragones [Hieron. Gir.] Dos Libros
de Cosmographia, 4to. Milan, 1556.

Techo [F. Nichol de] The History of
the Provinces Paraguay, Tucuman,

- Rio de la Plata , &c. Exst. Churchill's Coll. VI. 3.
- Torquemada [Juan de] Monarquia Indiana , fol. 3 vol. Mad. 1723.
- Torres [Sim. Per. de] Viage del Mundo. Exst. Barcia Hist. Prim. III.
- [Franc. Caro de] Historia de las Ordenes Militares de Santiago, Calatrava y Alcantara , desde su fundacion hasta el Rey D. Felipe II. Administrador perpetuo dellas , fol. Mad. 1729.
- Torribio [P. F. Jos.] Aparato para la Historia Natural Espagna la fol. Mad. 1754.
- Dissertacion Historico Politica y en mucha parte Geografica de las Islas Philipinas , 12mo. Mad. 1753.

U

- Ulloa [D. Ant. de] Voyage Historique de l'Amérique Meridionale , 4to. 2 tom. Paris , 1752.
- Noticias Americanas , Entretenimientos Physicos-Historicos , sobre la America Meridional y la Septentrional Oriental , 4to. Mad. 1772.
- [Franc. Navigation per scoprire l'Isole delle Specierie fino al Mare detto Vermejo nel 1539. Exst. Ramus. III. 339.
- D. Bernado] Rétablissement des Manufactures & du commerce d'Espagne, 12mo.

des Livres & Manuscrits Espagno's. 457

12mo. Amst. 1753.

Uztariz [D. Geron.] *Theoria y Practica de Comercio & de Marina*, fol. Madr. 1757.

— *The Theory and Practice of Commerce and Maritime Affairs*, 8vo. 2 vol. Lond. 1751.

V

Venegas [Miguel] *A Natural and Civil History of California*, 8vo. 2 vol. Lond. 1759.

Varages [D. Thom. Tamaio de] *Restauracion de la Ciudad del Salvador y Baia de Todos Santos en la Provincia del Brasil*, 4to. Mad. 1628.

Vargas Machuca [D. Ber. de] *Milicia y Descripcion de las Indias*, 4to. Mad. 1699.

Vega [L'Ynca Garcilasso de la] *Histoire des Guerres Civiles des Espagnols dans les Indes*, par Baudouin, 4to. 2 tom. Paris, 1648.

Vega [Garcilasso de la] *Histoire de la Floride*; traduite par Richelet, 12mo. 2 tom. Leyd. 1731.

— *Royal Commentaries of Peru*, by Rycant, fol. Lond. 1688.

Veitia Linage [Jos.] *The Spanish Rule of Trade to the West Indies*, 8vo. Lond. 1702.

— *Norte de la Contratacion de las Indias*
Tome IV. V

- dias Occidentales, fol. Sevill. 1672.
 Verazzano [Giov.] Relazione delle
 Terra per lui Scoperta nel 1524. Exst.
 Ramusio III, p. 420.
 Viage de Espagna. 12mo. 6 tom. Mad.
 1776.
 Victoria [Fran.] Relationes Theolo-
 gicæ de Indis & de jure belli contra
 eos. 4to. Mad. 1765.
 Viera y Clavijo [D. Jos.] Noticias de
 la Historia general de las Islas de Ca-
 naria. 4to. 2 tom. Mad. 1772.
 Villagra [Gasp. de] Historia de Nueva
 Mexico Poema. 12mo. Alcala, 1610.
 Villa Segnor y Sanchez [D. Jos. Ant.]
 Theatro Americano. Description ge-
 neral de los Reynos y Provincias
 de la Nueva Espagna. fol. 2 tom.
 Mex. 1746.

X

- Xerez [Franc. de] Verdadera Relacion
 de la Conquista del Peru y Provincia
 de Cuzco, Embiada al Emperador Car-
 los V. Exst. Barcia Hist. Prim. tom.
 III.
 — Relatione, &c. &c. Exst. Ramusio
 III, 372.

Z

- Zarate [Aug. de] Historia del Descu-
 brimiento y Conquista de la Provincia
 del Peru. Exst. Barcia. Hist. Prim. tom.
 III.

— Histoire de la Découverte & de la Conquete du Perou ; 12mo. 2 tom. Paris 1742.

Zavala y Augnon [D. Miguel de] Representacion al Rey N. Segnor D. Philipe V, dirigida al mas seguro Aumento del Real Erario. *Sans lieu d'impression*. 1732.

Zevallos. [D. Pedro Ordognez de] Historia y Viage del Mundo. 4to. Mad. 1691.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

*CONTENUES dans les Troisième &
Quatrième tomes de l'Histoire de
l'Amérique.*

Acapulco, nature du commerce qu'on y fait avec Manille, T. IV, p. 316, valeur du trésor trouvé à bord du vaisseau pris par le Lord Anson; T. IV, p. 417.

Aguilar (Jerôme de), délivré par Fernand Cortès de la longue captivité qu'il avoit soufferte parmi les Indiens à Cozumul; T. III, p. 19.

Alcavala, terme de la douane en Espagne, expliqué; T. IV, p. 423.

Almagro (Diego de), sa naissance & son caractère, T. III, p. 290, s'associe avec Pizarre & Luque pour faire des découvertes, p. 291. Leur peu de succès, p. 294. Est négligé par Pizarre dans sa négociation en Es-

TABLE DES MATIÈRES. 461

pagne , p. 307. Se reconcilie avec lui , p. 310. Conduit du secours à Pizarre dans le Pérou , p. 344. Origine des dissensions entre lui & Pizarre , p. 371. Envahit le Chili , p. 377. Est nommé gouverneur du Chili & marche vers Cusco , p. 386. Enleve Cusco à Pizarre , p. 389. Défait Alvarado & le fait prisonnier , p. 390. Est trompé par les négociations artificieuses de François Pizarre , p. 393. Est fait prisonnier , p. 400. Est jugé & condamné , p. 403. Est mis à mort , p. 405.

Almagro le fils , se sauve chez les partisans de son pere à Lima ; T. III , p. 421. Son caractère , *ibid.* Chef d'une conspiration contre François Pizarre , p. 422. Pizarre est assassiné , p. 424. Almagro nommé pour être son successeur , p. 426. Situation critique où il se trouve , p. 427. Est défait par Vaca de Castro , p. 433. Est trahi & exécuté , p. 435.

Almajorifasgo , droit de douane dans l'Amérique Espagnole , combien il rapporte ; T. IV , p. 423.

Alvarado (*Alonse*) est envoyé de Lima par François Pizarre avec un corps d'Espagnols pour secourir ses freres à Cusco ; T. III , p. 390. Est fait prisonnier par Almagro , p. 391. Il s'échappe , p. 394.

Alvarado (*Pierre de*) , est laissé par

Cortès à Mexico pour y commander pendant qu'il marche contre Narvaès ; T. III , p. 154. Il est assiégé par les Mexicains , p. 165. Sa conduite imprudente , p. 170. Son expédition à Quito dans le Pérou , p. 367.

Amasones (République des), qui suivant François Orellana existe dans l'Amérique méridionale , T. III , p. 417.

Amérique , causes de sa dépopulation , T. IV , p. 152 , &c. Ce n'a pas été l'ouvrage réfléchi de la politique des Espagnols , p. 157 , ni celui de la religion , p. 161. Population actuelle de l'Amérique , p. 163. Toutes les possessions des Espagnols en Amérique étoient soumises à deux vice-rois , p. 170. Troisième vice-royauté qu'on y a établi dans ce siècle , p. 171. Voyez *Mexico* , *Pérou* , *Pizarre* , &c.

Américains , antipathie entre ce peuple & les Negres , entretenue par les Espagnols ; T. IV , p. 199. Leur état actuel , p. 201. Taxes qu'ils paient , p. 202. Services qu'on en exige , page 204. Comment ils sont gouvernés , p. 207. Protecteur des Indiens , ses fonctions , p. 208. Raisons du peu de succès qu'on a eu à les convertir , p. 228.

Andes , expédition remarquable de Gonzale Pizarre au travers des Andes ,

DES MATIERES. 461

T. III, p. 411.

Argent (Mine d') , maniere dont les Péruviens l'affinent ; T. IV, p. 106.

Affiento, explication de la nature de ce commerce ; T. IV, p. 277. Abus qui en résultent ; moyens qu'on emploie pour les prévenir , p. 278, &c.

Atahualpa est nommé par son pere Huascar pour successeur au trône de Quito ; T. III, p. 323. Défait son frere Huascar & usurpe l'Empire du Pérou , p. 324. Envoie des présens à Pizarre , p. 328. Fait une visite à Pizarre , p. 335, qui se rend maître de sa personne , p. 340. Convient de sa rançon avec Pizarre , p. 342. Il demande inutilement sa liberté , p. 349. Sa conduite pendant sa détention , p. 358. On lui fait son procès , p. 355. Est exécuté , p. 358. Comparaison des auteurs qui parlent de sa conduite avec Pizarre & du traitement qu'il en a essuyé , p. 569.

Audience de la nouvelle Espagne établie par Charles-Quint , T. III, p. 281.

Cours d'audience, leur juridiction ; T. IV, p. 172.

Averia, taxe Espagnole pour les convois d'Espagne en Amérique & d'Amérique en Espagne, quand imposée ; T. IV, p. 423.

B

Benalcazar, gouverneur de Saint-Michel, soumet le royaume de Quito; T. III, p. 365. Est destitué de son commandement par Pizarre, p. 412.

Bêtes à cornes, leur multiplication singulière dans l'Amérique Espagnole; T. IV, p. 248.

Bois de Campêche, donne une grande importance aux provinces de Honduras & de Yucatan; T. IV, p. 126. Politique des Espagnols pour détruire le commerce du bois de teinture par les Anglois, p. 128.

Buenos-Ayres, dans l'Amérique méridionale, description de cette province; T. IV, p. 136.

Bulles du Pape, n'ont aucune force en Amérique Espagnole qu'après avoir été examinées & approuvées par le conseil royal des Indes; T. IV, p. 214: voyez *Croisade*.

C

Cacao, le meilleur vient des colonies Espagnoles en Amérique; T. IV, p. 247. La manière d'en faire du chocolat, prise des Mexicains, p. 286.

Cadix, les galions & la flotte transportés de Séville à Cadix; T. IV, p. 265.

DES MATIERES. 465

Californie (la péninsule de) découverte par Fernand Cortès; T. III, p. 283. Le véritable état de ce pays a été long-tems inconnu; T. IV, p. 123. Pourquoi méprisé par les Jésuites, p. 124. Compte favorable qu'en rend Don Joseph Galvès, p. 125.

Campomanès, (Don Pedro Rodrigue) ses écrits sur la politique & sur le commerce; T. IV, p. 415. Son état du produit des mines Espagnoles en Amérique, p. 421.

Caraque, établissement de la Compagnie sur cette côte; T. IV, p. 288. Augmentation du commerce, p. 411.

Cartagene, le port de cette ville est le meilleur & le mieux défendu de tous ceux des possessions Espagnoles en Amérique; T. IV, p. 141.

Carvajal (François de) contribue à la victoire que Vaca de Castro remporte sur le jeune Almagro; T. III, p. 433. Encourage Gonzale Pizarre à s'emparer du gouvernement du Pérou, p. 463. Conseille Pizarre à s'arroger la souveraineté du pays, p. 471. Est pris par Gasca & exécuté, p. 498.

Castillo (Bernal Diaz del), son *historia Verdadero de la Conquista de la Nueva España*; T. III, p. 519.

Centeno (Diegue), passe du parti de Gonzale Pizarre à celui du vice roi du Pérou; T. III, p. 466. Est défait par

Carjaval & se cache dans une caverne, p. 470. Il en sort & se rend maître de Cusco, p. 490. Est soumis par Pizarre, p. 492. Est employé par Gasca pour faire des découvertes dans les environs de la riviere de la Plata, p. 507.

Chapetones, quels sont les habitans qu'on distingue par ce nom dans les colonies Espagnoles en Amérique; T. IV, p. 192.

Charles III, roi d'Espagne, établit un paquebot entre l'Espagne & les colonies; T. IV, p. 292. Accorde la liberté du commerce à différentes provinces, p. 294, & la liberté du commerce réciproque entre les colonies, pag. 299.

Charles Quint équipe une flotte à la sollicitation de Ferdinand Magellan, T. III, p. 254. Cede aux Portugais ses droits sur les isles Moluques, p. 263. Nomme Cortès gouverneur de la nouvelle Espagne, p. 267. Le récompense à son retour en Espagne, p. 280. Etablit une cour, nommée Audience de la nouvelle Espagne, p. 281. Ses conférences sur les affaires de l'Amérique, p. 435. Etablit de nouveaux réglemens, p. 444.

Chevaux, étonnement & idées des Mexicains à la premiere vue de ces animaux; T. III, p. 533. Expédient des

DES MATIERES. 467

Péruviens pour les rendre inutiles dans le combat, p. 580.

Chili (le), envahi par Almagro, T. III, p. 377. Comment soumis aux Espagnols, T. IV, p. 129. Bonté du climat & du sol, p. 130. Pourquoi négligé par les Espagnols, p. 132.

Chocolat, l'usage en a été imité des Mexicains; T. IV, p. 286.

Cholula dans le Mexique, arrivée de Cortès dans cette ville, & sa description; T. III, p. 90. Conspiration des Cholulans contre Cortès, découverte & cruellement punie, p. 92.

Cineguilla, dans la province de Sonora, mines fort riches que les Espagnols y ont découvertes; T. IV, p. 120. Effets que ces découvertes peuvent produire, p. 122.

Cochenille, production importante, pour ainsi dire particulière à la nouvelle Espagne; T. IV, p. 246.

Colonies Espagnoles en Amérique; coup-d'œil sur leur gouvernement; T. IV, p. 151. Causes de leur dépopulation, p. 152. La petite vérole y cause de grands ravages, p. 156. Idée générale de l'administration des colonies Espagnoles, p. 165. L'autorité royale s'en est occupée de bonne heure, p. 167. Leur commerce exclusif fut le premier objet de la cour d'Espagne, p. 180. Comparées avec

celles des anciens Grecs & Romains, page 181. Grandes restrictions auxquelles elles sont soumises, p. 182. Lenteur des progrès de leur population de l'Amérique par les Européens, p. 186. Elles sont découragées par les loix relatives à la propriété qu'on y établit, p. 188, & par la nature du gouvernement ecclésiastique, p. 190. Différentes classes d'habitans qui s'y trouvent, p. 192. Etat du clergé, p. 212. Forme & revenus du clergé, p. 215. Effets pernicieux des institutions monastiques, p. 216. Caractère des ecclésiastiques dans les colonies, p. 219. Productions des colonies, p. 234. Leurs mines, p. 236. Celles du Potosi & de Sacotecas, p. 237. Maniere dont on y accorde l'exploitation des mines, p. 240. Funestes effets de cette exploitation, p. 243. marchandises qui composent le commerce des colonies, p. 246. Surprenante multiplication des bêtes à cornes, p. 248. Avantage que les Espagnols en retiroient autrefois, p. 250. Pourquoi ces avantages ne subsistent plus, p. 253. Garde-côtes établis pour y empêcher la contrebande, p. 280. Etablissement des vaisseaux de registre, p. 282. Les galions supprimés, p. 284. Etablissement de la compagnie des Carraques, p. 288.

Etablissement des paquebots réguliers, p. 292. La liberté du commerce leur est accordée, p. 294. Nouveaux réglemens pour l'administration, p. 301. Réforme des cours de justice, p. 302. Nouvelle distribution des gouvernemens, p. 303. Etablissement d'une quatrième vice-royauté, p. 304. Tentatives pour réformer la politique intérieure, p. 307. Leur commerce avec les isles Philippines, p. 315. Revenu que l'Espagne en retire, p. 320. Dépense de l'administration, p. 325. Etat de leur population, p. 375. Nombre des couvents qui s'y trouvent, p. 393. Voyez *Mexico*, *Pérou*, &c.

Commerce (liberté de) établie entre l'Espagne & les colonies, T. IV, p. 294. Accroissement des revenus de la douane qui en résulte, p. 414.

Corita (Alonse,) ses observations sur la contrebande des colonies Espagnoles, T. IV, p. 315. Ses mémoires sur l'Amérique, p. 331.

Cortès, Fernand, sa naissance, son éducation & son caractère; T. III, p. 4. Est nommé par Velasquès pour commander la flotte qu'il avoit armée pour la nouvelle Espagne, p. 8. Velasquès devient jaloux de Cortès, p. 9. Il envoie des ordres pour le destituer & pour le faire arrêter, p. 11, 13. Cor-

tès déconcerte ses desseins , p. 14.
 Etat de ses forces , p. 16. Réduit les
 Indiens à Tabasco , p. 20. Arrive à
 Saint-Jean d'Ulva , p. 21. Son entre-
 vue avec deux chefs Mexicains ,
 p. 25. Envoie des présens à Monté-
 zume , p. 29. En reçoit d'autres en
 retour , p. 30. Plan qu'il forme , p. 40.
 Etablit une forme de gouvernement
 civil , p. 47. Résigne la commission
 qu'il tient de Velasquès & prend le
 commandement au nom du roi ,
 p. 48. Les Zempolans recherchent
 son amitié , p. 54. Construit un fort ,
 p. 57. Fait un traité avec plusieurs
 Caciques , p. 59. Découvre une
 conspiration parmi ses soldats & brûle
 ses vaisseaux , pag. 64. S'avance dans
 le pays , page 69. Les Tlascalans s'op-
 posent à son passage , p. 71. Il fait la
 paix avec eux , p. 83. Son zèle in-
 considéré , p. 87. S'avance vers Cho-
 lula , p. 90. Il y découvre une conspi-
 ration & détruit les habitans , p. 92.
 S'approche de la capitale du Mexique ,
 p. 98. Sa première entrevue avec
 Montézume , page 99. Embarras où
 il se trouve dans Mexico , p. 108.
 Se rend maître de Montézume , p.
 113. Le condamne aux fers , p. 121.
 Motifs de sa conduite , p. 123. Porte
 Montézume à se reconnoître vassal de
 la couronne d'Espagne , p. 219. Mon-

tant & partage du trésor, p. 132. Pousse les Mexicains à bout par son zele imprudent, p. 138. Armement envoyé par Velasquès pour le déposer, p. 141. Ses délibérations à cette occasion, p. 150. Marche au devant de Narvaès, p. 154. Défait Narvaès & le fait prisonnier, p. 158. Engage les soldats Espagnols dans son parti, p. 163. Retourne à Mexico, p. 168. Conduite peu sage qu'il y tient à son arrivée, p. 170. Est vigoureusement assailli par les Mexicains, p. 171. Les attaque à son tour sans succès, p. 174. Mort de Montézume, p. 175. Bonheur singulier par lequel Cortès échappe à la mort, p. 180. Abandonne la ville de Mexico, p. 181. Est attaqué par les Mexicains, p. 183. Pertes considérables qu'il essuye à cette occasion, p. 186. Difficultés de la retraite, p. 188. Bataille d'Otumba, p. 190. Défait les Mexicains, p. 193. Mutinerie de ses troupes, p. 199. Soumet les Tapeacans, p. 201. Reçoit plusieurs secours, p. 205. Retourne à Mexico, p. 210. Etablit son quartier général à Tezeuco, p. *ibid.* Soumet ou se concilie les peuples voisins, p. 213. Cabales parmi ses troupes, p. 215. Sa prudence à les dissiper, p. 17. Construit & lance à l'eau ses brigantins, p. 220. Assiege Mexico,

- p. 224. Fait un assaut général pour prendre la ville ; mais il est repoussé , p. 232. Evite la prophétie des Mexicains , p. 238. Fait Guatimozin prisonnier , p. 245. Prend possession de la ville , p. 246 , & de tout l'Empire , p. 251. Fait échouer un autre-projet contre lui , p. 265. est nommé gouverneur de la nouvelle Espagne , p. 267. Ses plans & ses dispositions , p. 268. Manière cruelle dont il traite les Indiens , p. 269. Recherche de sa conduite , p. 275. Passe en Espagne pour se justifier , p. 279. Est récompensé par Charles-Quint , p. 280. Retourne au Mexique avec des pouvoirs limités , p. 281. Découvre la Californie , p. 283. Retourne en Espagne & meurt , p. 283. Examen de ses lettres à Charles-Quint , p. 516. Auteurs qui ont parlé de sa conquête de la nouvelle Espagne , p. 518.
- Conseil des Indes* , son autorité ; T. IV , p. 177.
- Créoles* , dans les colonies Espagnoles en Amérique , leur caractère , T. IV , p. 194.
- Croisade* (bulle de la) , publiée régulièrement tous les deux ans dans les colonies Espagnoles , tome IV , p. 322.
- Prix & montant de la vente à la dernière publication , p. 417.
- Cuba* , le tabac de cette île est le meil-

leur de l'Amérique ; T. IV , p. 247.
Cusco , capitale de l'Empire du Pérou ,
 fondé par Manco Capac , tome III ,
 p. 319. Est pris par Pizarre , p. 365.
 Est assiégé par les Péruviens , p. 383.
 Est surpris par Almagro , p. 386. Est
 repris & livré au pillage par les Pi-
 zarres , p. 401. Etoit la seule ville de
 tout le Pérou ; T. IV , p. 110.

D

Darien (l'Istme du) , l'insalubrité de l'air
 nuit à l'accroissement de l'établissement
 qu'on y a formé ; T. IV , p. 140.

De Solis (Antoine) , son histoire de la
 conquête du Mexique ; T. III , p. 521.

D'Esquilache (le prince) , vice-roi du
 Pérou ; mesures vigoureuses qu'il
 prend pour y réprimer les excès du
 clergé régulier , T. IV , p. 225. Ren-
 dues inutiles , p. 226.

Dixmes dans l'Amérique Espagnole ;
 comment employées par la cour de
 Madrid ; T. IV , p. 422.

E

Eldorado , récit merveilleux de ce pays
 par François Orellana ; T. III , p. 417.

Espagne , idée générale de la politique
 de cette cour , relativement à ses co-
 lonies en Amérique ; T. IV , p. 165.

Elle interpose de bonne heure l'autorité royale dans les colonies , p. 167. Toutes ses possessions en Amérique soumises à deux vice-rois , p. 170. Création d'une troisième vice-royauté depuis , p. 171. Ses colonies comparées à celles de la Grèce & de Rome, p. 181. Avantages qu'elle retire de ses colonies , p. 250. Pourquoi ils ne sont plus si considérables , p. 252. Rapide décadence de son commerce , p. 256. Ce déclin augmenté par la manière dont on a réglé la correspondance avec l'Amérique , p. 261. Emploi des Garde-côtes pour empêcher le commerce interlope , p. 280. Etablissement des vaisseaux de registre, p. 282. Etablissement de la compagnie de Caraques , p. 288. Les idées sur le commerce s'y étendent , p. 290. Liberté du commerce accordée à différentes provinces , p. 294. Revenu public de l'Amérique , p. 320. Détails sur ce sujet , p. 419.

F

Fernandès (Don Diegue), son histoire du Pérou ; T. III , p. 363.

Flotte (la) d'Espagne , détails sur ce sujet ; T. IV , p. 267.

G

Galions d'Espagne, la nature & la destination de ces vaisseaux; T. IV, p. 265. Arrangement pour leur voyage, p. 466.

Galvès (Don Joseph), envoyé pour découvrir le véritable état de la Californie; T. IV, p. 123.

Garde-côtes établis par la cour d'Espagne pour empêcher le commerce interlope; T. IV, p. 280.

Gasca (Pedro de la), nommé président de la cour d'audience de Lima; T. III, p. 478. Son caractère & sa modération, p. 479. Pouvoirs dont il est revêtu, p. 480. Arrive à Panama, p. 482. Se rend maître de Panama, ainsi que de la flotte & des troupes qui s'y trouvent, p. 487. Marche vers Cusco, p. 494. Les troupes de Pizarre passent de son côté, p. 496. Sa modération après la victoire, p. 498. Songe à occuper ses troupes, p. 507. Partage qu'il fait du pays entre ses compagnons, p. 508. Rétablit l'ordre & la police, p. 510. Réception qu'on lui fait à son retour en Espagne, p. 512.

Gomera, sa chronique de la nouvelle Espagne, tome III, p. 518.

Grenade [nouveau royaume de], en

Amérique, par qui soumis à la couronne d'Espagne, T. IV, p. 146. Son climat & ses productions, p. 147. On y établit une nouvelle vice-royauté, p. 171.

Guatimala [l'Indigo de], supérieur à tous les autres d'Amérique; T. IV, p. 247.

Guatimofin, neveu & gendre de Montézume, succède à Quierlavaca dans l'empire du Mexique; T. III, p. 210. Fait prisonnier par Cortès, p. 245. Mis à la question pour l'obliger à découvrir ses trésors, p. 249. Est pendu, p. 271.

H

Herrada [Juan de], assassine François Pizarre; T. III, p. 424. Meurt, p. 431.

Herrera, le meilleur historien de la conquête du Pérou; T. III, p. 523. son récit du voyage d'Orellana, p. 581.

Holguin [Pierre Alvarès], rassemble un corps de troupes à Cuzco; T. III, p. 431. Arrivée de Vaca de Castro qui prend le commandement, p. 435.

Honduras, la richesse de ce pays consiste dans le bois de Campêche; T. IV, p. 126.

Inca Capac, Inca du Pérou, son ex-

DES MATIERES. 477

raçtere & sa famille ; T. III , p. 322.
Huascar Capac , Inca du Pérou dispute
 la succession de Quito à son frere
Atahualpa ; T. III , p. 323. Est dé-
 fait & pris par *Atahualpa* , p. 324.
 Sollicite le secours de Pizarre contre
 son frere , p. 326. Est mis à mort par
 ordre d'*Atahualpa* , p. 345.

I

Jésuites [les] obtiennent un pouvoir ab-
 solu dans la Californie ; T. III ,
 p. 123. Leur motifs pour mépriser ce
 pays , p. 154.

Incas du Pérou opinion sur l'origine
 de leur empire ; T. IV , p. 78. Leur
 empire fondé sur la religion & la po-
 litique , p. 80. Voyez *Pérou*.

L

Larrones [les isles] découvertes par Ma-
 gellan ; T. III , p. 258.

Las Casas [Barthelemi] réitere ses re-
 présentations en faveur des Indiens par
 ordre de l'Empereur ; T. III , p. 440.
 Son histoire de la destruction de l'A-
 mérique , p. 441.

Leon [Pierre Cieza de] , sa chronique
 du Pérou ; tome III , p. 561.

Lima [la ville de] dans le Pérou , fondée
 par Pizarre , T. III , p. 375.

Luque [Hernando de], prêtre, s'associe avec Pizarre dans son expédition au Pérou; T. III, p. 288.

M

Magellan [Ferdinand], son arrivée à la cour de Castille; T. III, p. 252. Obtient une escadre pour faire de découvertes, p. 254. Passe le fameux détroit qui porte son nom, p. 256. Découvre les isles des Larrons & les Philippines, p. 258. Est tué, p. *ibid.*

Malo [Saint-], état de son commerce avec l'Amérique Espagnole; T. IV, p. 276.

Manco Capac, fondateur de l'Empire du Pérou; T. III, p. 319; T. IV, p. 78.

Manille [la colonie de], établie par Philippe II, roi d'Espagne; T. IV, p. 315. Commerce entre cette colonie & l'Amérique méridionale, p. 316.

Marina [Dona], esclave Mexicaine; son histoire; T. III, p. 22.

Métis, distinction qu'on en fait avec les Mulâtres dans les colonies Espagnoles en Amérique; T. IV, p. 196.

Mexicains, il se trouve dans leur langue une terminaison qu'on peut ajouter à chaque mot pour marquer le respect; T. IV, p. 335. Manière dont ils contribuent aux dépenses du gouvernement, p. 336.

Mexique, arrivée de Fernand Cortès sur cette côte ; T. III, p. 19. Son entrevue avec les chefs des Mexicains, p. 25. Négociations avec Montézume avec des présens de la part des Espagnols ; p. 29. Montézume envoie des présens à Cortès, avec ordre de ne pas approcher de la capitale, p. 30. Etat de l'empire dans ce tems, p. 33. Les Zempoallans recherchent l'amitié de Cortès, p. 54. Plusieurs Caciques entrent en alliance avec Cortès, p. 59. Caractere des habitans de Tlascalala, p. 70. Les Tlascalans sont obligés de demander la paix, p. 81. Arrivée de Cortès à la capitale, p. 99. Description de cette ville, p. 102. Montézume se reconnoît vassal de la couronne d'Espagne, p. 129. Montant du trésor rassemblé par Cortès, p. 132. Pourquoi on y trouve si peu d'or, p. 134. Les Mexicains désespérés par le zele inconsideré de Cortès, p. 138. Ils attaquent Alvarado pendant l'absence de Cortès, p. 165. Leur attaque vigoureuse après le retour de Cortès, p. 171. Mort de Montézume, p. 175. La ville abandonnée par Cortès, p. 181. Bataille d'Otumba, p. 190. Les Tapeacans réduits, p. 201. Préparatifs des Mexicains pour prévenir le retour de Cortès, p. 207. Cortès attaque la ville avec une flotte sur le

lac , p. 226. Les Espagnols repouffés
 en voulant prendre la ville d'assaut ,
 p. 227. Guatimosin fait prisonnier ,
 p. 245. Cortès nommé gouverneur
 de la nouvelle Espagne , p. 267. Ses
 plans & ses dispositions , p. 268. Ma-
 niere cruelle dont on traite les Indiens ,
 p. 269. Nouveaux réglemens , p. 444.
 Coup d'œil sur la forme du gouverne-
 ment , la politique & les arts , T. IV ,
 p. 1. L'ancien empire du Mexique
 mal connu , p. 6. Origine de cette mo-
 narchie , p. 9. Nombre & grandeur
 des villes , p. 16. Séparation des pro-
 fessions , p. 18. Distinction des rangs ,
 p. 20. Constitution politique , p. 24.
 Pouvoir & magnificence de leur mo-
 narque , p. 30. Forme du gouverne-
 ment , p. 31. Dépense publique , p. 32.
 Police des Mexicains , p. 33. Leurs
 arts , p. 35. Leurs peintures , p. 38.
 Leur maniere de mesurer le tems ,
 p. 46. Leurs guerres continuelles &
 féroces , p. 47. Leurs cérémonies re-
 ligieuses , p. 50. Imperfection de leur
 agriculture , p. *ibid.* Doutes sur l'éten-
 due de l'Empire , p. 53. Défaut de com-
 munication entre les différentes pro-
 vinces , p. 55. Le défaut de monnoie ,
 p. 56. Etat de leurs villes , p. 59. Tem-
 ples & autres bâtimens publics , p. 60.
 Religion , p. 70. Causes de la
 dépopulation du pays ; p. 152.
 La

DES MATIERES. 481

- Lapetite vérole y est fatale , p. 156
 Population actuelle , p. 163. Liste & caractère des auteurs qui ont écrits sur la conquête du Mexique ; T. III , p. 516. Description de l'acqueduc pour fournir de l'eau à la capitale ; T. IV , p. 338. Voyez *colonies*.
Michel [le golfe de Saint-] , dans la mer du sud , colonie que Pizarre y établit ; T. III , p. 316.
Mines de l'Amérique méridionale , grand motif de la population ; T. IV , p. 118. Récit de ces mines , p. 236. Leur produit , p. 238. Ardeur avec laquelle elles sont exploitées , p. 239. Fatals effets qui en résultent , p. 243. Effets pernicieux que cause leur exploitation , p. 589. Produit que celles du Mexique donnent à la couronne d'Espagne , p. 421.
Moluques [isles] , Charles - Quint vend aux Portugais le droit qu'y a l'Espagne ; T. III , p. 263.
Monastiques [Institutions] , effets pernicieux qu'elles occasionnent dans les colonies Espagnoles en Amérique ; T. IV , p. 216. Nombre des couvents qu'il y a , p. 393.
Mulâtres , distinction qu'on fait entr'eux & les Métis dans les colonies Espagnoles ; T. IV , p. 196.

N

Narvaès [Pamphile] est envoyé par Velasquès au Mexique pour dèmettre Cortès ; T. III , p. 145. Prend possession de Zempoalla , p. 156. Est dèfait & fait prisonnier par Cortès , p. 162. De quelle maniere il traite avec Montézume , p. 544.

Negres , leur situation particulière sous la domination Espagnole en Amérique ; T. IV , p. 198.

Nugnès [Vela Blasco] , nommé vice-roi du Pérou pour mettre les nouveaux réglemens en vigueur ; T. III , p. 447. Son caractère , p. 455. Mets Vaca de Castro en prison , p. 457. Différends qui s'élevent entre lui & la cour d'audience , p. 460. Est mis en prison , p. 462. Recouvre sa liberté , p. 465. Reprend le commandement , p. 467. Est poursuivi par Gonzale Pizarre , p. 469. Est dèfait & tué par Pizarre , p. 479.

O

● *Ortega* [le P. Barthelemi] arrête le zeile inconsideré de Cortès à Tlascala dans le Mexique ; T. III , p. 89. Est député par Cortès pour négocier avec Narvaès , p. 152.

DES MATIERES. 483

Orellana [François], nommé pour commander une barque construite par Gonzale Pizarre, & le quitte, T. I I; p. 414. Descend le Maragnon, p. 415. Retourne en Espagne & fait le récit de ses découvertes merveilleuses, p. 516. Récit de son voyage donné par Herrera, p. 581.

Orgonès commande le parti d'A magro contre les Pizarres; est défait par eux & tué; T. III, p. 399.

Otumba [Bataille d'] entre Cortès & les Mexicains; T. III, p. 190.

P

Pacifique [Océan], par qui & pourquoi ainsi nommé; T. III, p. 258

Paquet-Boat, leu premier établissement entre l'Espagne & ses colonies en Amérique; N. IV, p. 292.

Pérou, ses côtes découvertes par Pizarre; T. III, p. 302. Seconde descente qu'y fait Pizarre, p. 312. Ses hostilités avec les Naturels du pays, p. 314. Etablissement de la colonie de Saint-Michel, p. 316. Etat de l'Empire du tems de l'invasion, p. 317. Le royaume partagé entre Huascar & Atahualpa, p. 323. Atahualpa usurpe le gouvernement, 324. Huascar demande le secours de Pizarre, p. 326. Atahualpa fait une visite à Pizarre, p. 335,

qui se rend maître de sa personne ,
p. 340. Traite pour sa rançon , p. 342.
On lui refuse la liberté , p. 349. Est
mis à mort d'une maniere cruelle ,
p. 357. Dissolution où se trouve l'Em-
pire par cet événement , p. 360. Con-
quête de Quito par Benalcazar , p. 365.
La ville de Lima fondée par Pizarre ,
p. 375. Invasion du Chili par Al-
magro , p. 377. Révolte des Péruviens ,
p. 379. Almagro exécuté par l'ordre
de Pizarre , p. 403. Pizarre partage le
pays entre ses troupes , p. 409. Progrès
des Espagnols , p. 410. François Pizarre
assassiné , p. 424. On reçoit de nou-
veaux réglemens au Pérou , p. 444. Le
vice-roi mis en prison par la cour
d'audience , p. 462. Le vice-roi dé-
fait & tué par Gonzale Pizarre , p. 469.
Arrivée de Pierre de la Gasca , p. 482.
Réduction & mort de Gonzale Pizarre ,
p. 478. Point de troupes payées dans
les guerres civiles du Pérou , p. 499.
Cependant richement récompensées ,
p. 501. Leur profusion & leur dé-
bauche , p. 502. Férocity de leurs
guerres civiles , p. 504. Leur mau-
vaise foi , p. 504. Exemples à ce sujet ,
p. 505. Gasca partage le pays entre
ses troupes , p. 508. Coup-d'œil sur la
forme du gouvernement, la politique,
les arts & les mœurs des Péruviens ;
T. IV , p. 1. Haute antiquité à

DES MATIERES. 485

laquelle ils prétendent , p. 74. Leurs archives , p. 75. Origine de leur gouvernement , p. 78. Fondé sur la religion , p. 80. Autorité absolue & illimitée des Incas , p. 81. Tous les crimes y étoient punis de mort , p. 83. Douteur de leur religion , p. 84. Son influence sur les institutions civiles , p. 86. Et sur leur système de guerre , p. 89. Espece de propriété connue aux Péruviens , *ibid.* Inégalité des conditions , p. 91. Etat des arts , p. 93. Etat avancé de l'agriculture , p. *ibid.* Leurs bâtimens . p. 96. Leurs grands chemins , p. 100. Leurs ponts , p. 103. Leur maniere de traiter la mine d'argent , p. 106. Autres ouvrages de leurs arts , p. 108. Etat imparfait de leur civilisation , p. 110. Cusco étoit la seule ville , p. *ibid.* Nulle séparation marquée entre les professions , p. 111. Leur peu de commerce , p. 112. Ils sont peu propres à la guerre , p. 113. Mangent la viande & le poisson crus , p. 116. Exposé succinct des autres provinces qui se trouvent dans la vice-royauté de la nouvelle Espagne , p. *ibid.* Causes de la dépopulation de l'Amérique , p. 152. La petite vérole y cause de grands ravages , p. 156. Auteurs qui ont parlé de la conquête du Pérou ; T. III , p. 560. Maniere dont on y bâtit ; T. IV , p. 360. Etat

des revenus que la cour d'Espagne retire du Pérou, p. 424, voyez colonies.

Philippe II, roi d'Espagne, son esprit turbulent soutenu par les trésors de l'Amérique; T. IV, p. 253. Etablit une colonie à Manille, p. 315.

Philippe III épuise l'Espagne par une dévotion mal entendue; T. IV, p. 324.

Philippines [Isles], découvertes par Magellan; T. III, p. 258. *Philippe II*, roi d'Espagne y établit une colonie, p. 315. Commerce entre ces isles & l'Amérique; T. IV, p. 317.

Pizarre [Ferdinand] est assiégé dans Cusco par les Péruviens; T. III, p. 383. Il y est surpris par Almagro, p. 389. S'échappe avec Alvarado, p. 394. Prend la défense de son frere à la cour d'Espagne, p. 406. Est mis en prison, p. 408.

Pizarre [François], sa naissance, son éducation & son caractère; T. III, p. 288. S'associe avec Almagro & de Luque pour faire des découvertes, p. 291. Son peu de succès, p. 294. est rappelé & quitté par la plus grande partie de ses troupes, p. 297. Demeure dans l'isle de la Gorgone pour attendre des secours, p. 299. Découvre les côtes du Pérou, p. 302. Retourne à Panama, p. 303. Passe en

DES MATIÈRES. 487

Espagne pour demander du secours , p. 306. Obtient pour lui-même le commandement suprême , p. 308. Cortès lui donne un secours d'argent , p. 309. Débarque de nouveau au Pérou , p. 312. Etablit une colonie à Saint-Michel , p. 316. Etat de l'Empire du Pérou dans ce tems , p. 317. Cause de la facilité qu'il trouve à pénétrer dans le pays , p. 325. Huascar lui demande du secours contre son frere Atahualpa , p. 328. Etat de ses forces , p. *ibid.* Arrive à Caxamalca , p. 331. Reçoit une visite de l'Inca , p. 335. Maniere perfide dont il se saisit de sa personne , p. 340. Convient avec Atahualpa pour sa rançon , p. 342. Partage le butin , p. 346. Refuse la liberté à Atahualpa , p. 349. Son ignorance connue par Atahualpa , p. 354. Donne une forme de procédure au jugement de l'Inca , p. 355. Le fait exécuter , p. 357. Marche vers Cusco , p. 362. Honneur que lui confere la cour d'Espagne , p. 370. Commencement des discussions entre lui & Almagro , p. 371. Ses réglemens , p. 374. Fonde la ville de Lima , p. 375. Révolte des Péruviens , p. 379. Cusco pris par Almagro , p. 389. Pizarre amuse Almagro par ses négociations , p. 393. Défait Almagro & le fait prisonnier , p. 398. Fait exécuter Almagro , p. 403. Partage le

Pérou entre ses troupes , p. 409.
 Nomme son frere Gonzale au gouvernement de Quito , p. 411. Est assassiné par Juan de Herrada , p. 424.

Pizarre [Gonzale] est nommé gouverneur de Quito par son frere François; T. III , p. 411. Son expédition au travers des Andes , p. 412. Est abandonné par Orellana , p. 414. Situation fâcheuse où il se trouve , p. 418. Son retour malheureux à Quito , p. 419. Est choisi par le peuple pour s'opposer à Nugnès Vela , nouveau vice-roi , p. 457. Prend le gouvernement du Pérou p. 464. Marche contre le vice-roi , 467. Le défait & le tue , p. 470. Carvajal lui conseille de se saisir de la souveraineté du Pérou , p. 471. Préfere de négocier avec la cour d'Espagne , p. 474. Délibérations de cette cour sur sa conduite , p. 475. Ses procédés violens à l'arrivée de Pierre de la Gasca , p. 484. Se résout à s'opposer à lui par force ouverte , p. 487. Marche pour soumettre Centeno à Cuzco , p. 490. Le défait , p. 492. Est abandonné par ses troupes , p. 496. Est pris & mis à mort , p. 498. Ses partisans étoient de gens sans mœurs, p. *ibid.*

Ponts. Description de ceux des Péruviens ; T. IV , p. 365.

Potosé. Comment on y a découvert ses riches mines d'argent ; T. IV , p. 237.

Elles sont fort épuisées & à peine dignes d'être exploitées, p. 402.

Protecteur des Indiens dans l'Amérique Espagnole, ses fonctions ; T. IV, p. 208.

Q

Quetlavaca, frere de Montézume, lui succede au trone du Mexique ; T. III, p. 207. Conduit lui-même les vigoureuses attaques qui obligent Cortès d'abandonner la capitale, p. 208. Meurt de la petite vérole, p. 210.

Quinquina. Production particuliere au Pérou ; T. IV, p. 247.

Quipos ou registres historique des Péruviens ; T. IV, p. 75.

Quito, (le royaume de) conquis par Huana Capa, Inca du Pérou ; T. III, p. 332. Est laissé à son fils Atahualpa, p. 323. Révolte du général d'Atahualpa après la mort de ce prince, p. 362. Est soumis par les Espagnols sous Benalcazar, p. 365. Benalcazar est démit & Gonzale Pizarre est nommé gouverneur à sa place, p. 411.

R

Registre, (vaisseaux de) pourquoi établis pour le commerce entre l'Espagne & ses colonies ; T. IV, p. 282. On les substitue aux Galéons, p. 284.

Rio de la Plata & le Tucuman , description de ces provinces ; T. IV , p. 135.

S

Sacotecas. Découverte de ses riches mines d'argent ; T. IV , p. 327.

Sancho , (Don Pedro) son histoire de la conquête du Pérou ; T. III , p. 560.

Sandoval , cruautés horribles qu'il commet au Mexique ; T. III , p. 269.

Sandoval . (François Tello de) est envoyé au Mexique par Charles-Quint , en qualité de visiteur de l'Amérique ; T. III , p. 447. Sa modération & sa prudence , p. 449.

Serralvo , (le Marquis de) trésors considérables qu'il amasse pendant sa vice-royauté en Amérique ; T. IV , p. 429.

Séville. Accroissement extraordinaire des manufactures de cette ville par le commerce de l'Amérique ; T. IV , p.

Son commerce est fort déchu , p. . Le commerce de l'Amérique transporté à Cadix , IV , p. 268.

T

Tabac de l'isle de Cuba , est le meilleur de toute l'Amérique ; T. IV , p. 247.

Tapia , (Christoval de) est envoyé d'Espagne au Mexique pour démettre Cortès & pour lui succéder ; mais il

DES MATIÈRES. 431

manque sa commission; T. III, p. 264.

Tlascala dans le Mexique, caractère des habitans de cette province; T. III, p. 70. Arrêtent les Espagnols à leur passage, p. 72. Sont obligés de demander la paix, p. 81.

Tucuman & Rio de la Plata, description de ces provinces; T. IV, p. 135.

V

Vaca de Castro, (Christoval) est envoyé d'Espagne pour régler le gouvernement du Pérou; T. III, p. 407. Arrive à Quito, p. 429. Défait le jeune Almagro, p. 432. Sa sévérité, p. 434. Prévient une révolte concertée pour s'opposer à ses nouveaux réglemens, p. 454. Est mis en prison par le nouveau vice-roi, p. 457.

Valverde, (le Pere Vincent) sa harangue singulière, à Atahulpa, Inca du Pérou; T. III, p. 336. Donne son approbation au jugement d'Atahulpa, p. 357.

Vega, (Garcilaso de la) ses commentaires sur les auteurs Espagnols concernant le Pérou; T. III, p. 563.

Velasques, (Diegue de) ses préparatifs pour soumettre la nouvelle Espagne; T. III, p. 1. Son embarras à choisir un commandant pour cette expédition, p. 2. Nomme Fernand Cortès,

p. 4. Motifs qui le déterminent à ce choix , p. 8. Devient jaloux de Cortès , p. 9. Ordonne que Cortès soit démis & arrêté , p. 11 & 13. Envoie un armement au Mexique pour prendre Cortès , p. 141.

Venezuela , histoire de cet établissement ; T. IV , p. 143.

Vice-rois , toutes les possessions Espagnoles en Amérique sont soumises à deux ; T. IV , p. 170. Un troisième établi dans ce siècle , p. 171. Leurs pouvoirs , *ibid.* Nomination d'un quatrième , p. 304.

Vif-argent , la propriété des fameuses mines de Guanacabelica réservée à la cour d'Espagne ; T. IV , p. 404. Pourquoi le prix en est tombé , *ibid.*

Villa-Segnor , son récit de l'état de la population dans la nouvelle Espagne ; T. IV , p. 378. Détails qu'il donne des revenus de l'Amérique Espagnole , p. 419.

Villegagno , (Antoine) un des soldats de Cortès fomenta une révolte parmi ses troupes ; T. III , p. 216. Est découvert par Cortès & pendu , p. 217.

X

Xerès , (François de) secrétaire de Pizarre , le premier auteur qui ait

DES MATIERES. 433

parlé de son expédition au Pérou ; T. III , p. 360.

Ximenès , (le cardinal) favorise l'entreprise de Ferdinand Magellan ; T. II , p. 254.

Y

Yucatan , (la province de l') en quoi consiste sa richesse ; T. IV , p. 124.
Politique de la cour d'Espagne , relativement à cette province , p. 127.

Z

Zarate , (Don Augustin) son histoire de la conquête du Pérou ; T. III , p. 562.

Zummaraga , (Juan de) premier évêque du Mexique , détruit toutes les anciennes annales de l'Empire du Mexique ; T. IV , p. 8.

*Fin de la Table des Matieres du Tome Trois
& Quatre.*

ERRATA.

TOME PREMIER.

PAGE 13, ligne dernière : voyez la note I à la fin du second volume, lisez voyez la note I à la fin de ce volume.

Page 185, ligne 19, d'Enrope, lisez : d'Europe.

Page 373, ligne 20, de l'humanité & de la conduite humaine, lisez : de la conduite sage & humaine.

Page 391, ligne 15, sonfisti, lisez : Sensisti.

Ibid. ligne antepenultieme, obœenis, lisez : œœni.

TOME SECOND.

Page 157, ligne 3, d'autres causes moins remarquables, lisez : d'autres causes non moins remarquables.

Ibid. ligne 14, côte orientale de l'Afrique, lisez : côte occidentale de l'Afrique.

Page 160, ligne 13, les régions méridionales, lisez : les régions septentrionales.

Page 206, ligne 15, du cap nord-ouest de l'Asie, lisez : du cap nord-est de l'Asie.

Page 471 , au bas, voyez la note CX ;
lisez : voyez la note XC.

Page 507 , ligne 3 & suivante , c'est
parce qu'elles n'ont jamais été attaquées
par un ennemi raffasié de conquêtes &
déjà en possession de territoires plus
étendus qu'il n'en pourroit occuper , &c.
lisez : c'est parce qu'elles n'ont jamais
été attaquées que par un ennemi raffasié
de conquêtes & déjà en possession de
territoires plus étendus qu'il n'en pou-
voit occuper.

Page 527 , ligne 22 , sur l'équateur ,
lisez : sous l'équateur.

TOME TROISIEME.

Page 9 , ligne 8 & 9 , il employa sur
le champ , lisez : il employa ensuite.

Page 60 , ligne 4 , que son expédition ,
lisez : de son expédition.

Page 103 , ligne 6 , grandes , lisez :
vastes.

Page 116 , ligne antépénultième où ,
lisez : ou.

Page 120 , ligne 15 , de patrie , lisez :
de la patrie. ——— ligne 17 , rament ,
lisez : rarement.

Page 122 , ligne 19 , fatifaite , lisez :
fatisfaite.

Page 134 , ligne 4 , sixième siècle ,
lisez : seizième siècle.

Page 549 , ligne 17 , Tucuba , lisez :
Tacuba.

Page 557 , ligne 23 , plus de mille lieues , lisez : plus de trois mille lieues.

TOME QUATRIÈME.

Page 127 , ligne 6 & 7 , au cap Cotoche , lisez : au cap Catoche.

Page 196 , ligne 15 & 16 d'un Européen & d'un Noir , ou d'un Européen & d'un Indien , lisez : d'un Européen & d'une Negresse , ou d'un Européen & d'une Indienne.

Page 240 , ligne 21 , défiances , lisez : défians.

Page 280 , ligne dernière , son premier expédient fut de porter , lisez : on premier expédient fut de poster.

Page 381 , ligne pénultième , au delà de 30,000 mille ames , lisez : au-delà de 30,000 ames.

Page 383 , ligne 18 , celui de Guaquil , lisez : celui de Guayaquil.

Page 415 , ligne 11 , à trente - huit mille peso , lisez : à trois cens huit mille pesos.

Page 418 , ligne 9 & 10 , suivant Chilton , négociant , lisez : suivant Chilton , négociant Anglois.

Page 424 , ligne 15 , montoient , lisez : montoit.

Fin de l'Errata.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé *l'Histoire de l'Amérique, traduite de l'Anglois de Robertson*, & il m'a paru mériter de voir le jour. A Paris, ce 14 Janvier 1778, DUPUY.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur Molini, Libraire à Paris. Nous a fait exposer qu'ils desireroit faire imprimer & donner au Public *l'Histoire de l'Amérique, traduite de l'Anglois de Robertson*, par M. ***, s'il Nous plaîsoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous leur avons permis & permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter de la date des présentes, & encore pendant la vie dudit sieur Traducteur, si celui-ci survit à l'expiration du présent privilege, conformément à l'Article IV de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des privileges en Librairie. Faisons

défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangères dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse ou par écrit dudit Exposé, ses hoirs ou ayans-cause, à peine de fausse & confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefactions: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL: qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au com-

menacement ou à la fin dudit Ouvrage , soit
tenue pour duement signifiée , & qu'aux copies
collationnées par l'un de nos amés & féaux Con-
seillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à
l'original. Commandons au premier notre Huif-
sier ou Sergent sur ce requis , de faire , pour l'ex-
écution d'icelles , tous actes requis & nécessaires,
sans demander autre permission , & non obstant
clameur de haro , Chartre Normande , & Lettres
à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ
à Paris , le quatorzieme jour du mois de Janvier ,
l'an de grace mil sept cent soixante dix-huit , & de
notre regne le quatrieme. Par le Roi en son
Conseil. LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XX de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs
de Paris, n^o. 852. fol. 461 , conformément aux
dispositions énoncées dans le présent privilege. A
Paris , ce 4 Mars 1778. A. M. LOTTIN l'aîné ,
Syndic.*

